

To Professor C. Henderson
in pleasant remembrance
of valuable advice given to the
Social Study Society at Calcutta
4 Dec. 1912

A. Van de Mergel S.J.
vicar St. Thomas' church

LE PÈRE LIEVENS

LE
PÈRE LIEVENS

PAR

V. VAN TRICHT, S. J.

PRIMERIE P. GODENNE
NAMUR

A MES FRÈRES

DES

MISSIONS BELGES

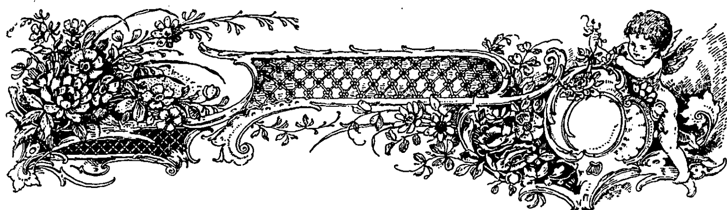
DES INDES, DE CEYLAN ET DU CONGO

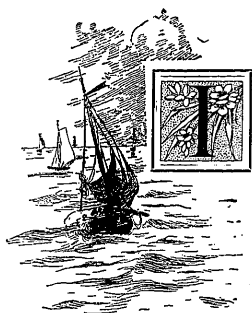
J'OFFRE CET HOMMAGE

DE MON

AMITIÉ FIDÈLE

V. V. Tr., S. J.





Il y a quelques années, peu de temps après la mort de celui dont j'entreprends d'écrire la vie, j'assistais à un départ de missionnaires. Le navire qui devait les emporter, amarré aux grands quais de notre Métropole, se mettait sous vapeur et l'on entendait sortir de ses flancs comme le grondement sourd des forces qui se tendaient, pour bientôt lui faire fendre les Océans. Et tandis que les matelots couraient, aiguillonnés par le commandement bref et sec

d'un second, chargé de préparer la manœuvre, les passagers, officiers, commerçants, explorateurs et prêtres, l'un après l'autre, descendaient la petite passerelle, seul et fragile lien qui les retenait encore à la patrie. Sur les quais, la foule était accourue; elle se serrait en grappes sur les bords du fleuve, envahissait les plates formes des wagons stationnaires, s'accrochait aux bras de fer des grues, aux mâts des téléphones; elle voulait voir ceux qui partaient, et elle était silencieuse, respectueuse, émue, cette foule, d'ordinaire gouailleuse et persiffleuse, parcequ'elle sentait, ce jour-là, combien étaient nobles, généreuses, fières, les âmes qui allaient partir! Elles allaient ces grandes âmes, porter sur les rives sœurs de l'Afrique, cette civilisation dont nous sommes glorieux et au milieu des noirs, faire admirer, respecter et aimer le nom de la patrie belge.

Or, tout à coup, il se fit un grand silence.

Sur la passerelle apparaissait, droite dans sa robe noire, souriante et un peu effarouchée, une religieuse! Elle descendit; sept autres descendirent après elle. Et, comme une salve de toutes les poitrines, plus retentissants qu'un tonnerre, jaillirent les « hourrahs » et les « bravos ».

« Ah! Monsieur, me dit un vieux général, qui avait les larmes bien près, ces femmes-là, nous aurions dû les recevoir chapeau bas. »

La sirène du navire siffla ses trois coups sinistres, et la grande machine s'ébranla. Elles sont parties.

Quand après la traversée, elles abordèrent au port, la petite garnison de l'Etat détacha, pour les recevoir, un poste d'honneur, et, quand elles passèrent entre leurs rangs, les noirs soldats ont présenté les armes.

Pourquoi ces applaudissements ont-ils jailli de tous les cœurs? Pourquoi ces armes se sont-elles levées? Qu'y avait-il donc dans ce spectacle, pour faire vibrer ainsi à l'unisson les âmes?

Il y avait la vision soudaine, très nette, très saisissante, en pleine lumière, de ceci :

Des vies qui se donnent sans retour sur elles-mêmes, des vies qui se sacrifient sans aucun espoir d'ici-bas.

Et cette vision est grande; elle est inattendue, hélas! par nos temps égoïstes; et elle est bonne à voir, parce qu'elle soulève l'âme par-dessus les régions basses où d'ordinaire on la laisse ramper.

Or, ce que cette foule, dans un soudain frémissement d'enthousiasme, applaudissait ce jour-là, c'était le départ qu'elle voyait, et qui lui laissait pressentir le dénuement et la misère de la vie là-bas, au loin, par-delà les mers, au milieu de peuples abandonnés et sauvages.

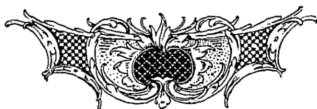
Le livre que je vais écrire est le tableau de ces vies pressenties, le détail de ces existences sacrifiées, l'héroïsme de ces jours passés au service des pauvres sauvages, par amour pour le Maître, qui les aima le premier et, pour eux comme pour nous, versa son sang au Calvaire. C'est la vie humble, ignorée, la

vie-martyre, d'un Prêtre, né dans un petit village des Flandres, de cette forte race de laboureurs que les fadeurs des villes n'ont pas encore amollie et souillée, dont le rêve fut de vivre et de mourir pour ses frères, et qui s'en alla, sachant bien qu'il allait à la mort, se donner à eux sous l'impitoyable ciel de l'Inde. Il a suffi de six ans pour l'y tuer.

Il est revenu mourir ici, souriant, sans un regret, heureux de s'être donné et heureux de mourir. « Puisque le Christ est mort pour nous, il faut aussi que nous sachions mourir pour nos frères! »

Et j'ai confiance que cet exemple, lui aussi, sera bon à voir et qu'il sera compris, et qu'il aidera les âmes à se hisser plus haut que nos misérables petites vies d'aujourd'hui, si bas enterrées dans de personnelles et égoïstes jouissances.

Louvain, en la fête de l'Attente du Sauveur, 1895.





Photoc. Maes, d'après un cliché de l'auteur.

LA FERME DE MOORSLEDE



I

Enfance & Études

1856 — 1877



SUR la voie ferrée qui joint Ypres et Roulers, à distance à peu près égale des deux villes, s'élève la belle tour gothique de l'église de Moorslede. Là, fut baptisé le P. Constantin Lievens, l'apôtre du Chota-Nagpore. Avant d'écrire sa vie, j'ai voulu faire à son village natal un pieux pèlerinage : j'ai prié devant les fonts où il reçut le baptême, lui,



Photoc. Mars, d'après un cliché de l'auteur.

LA FERME DE MOORSLEDE



I

Enfance & Études

1856 — 1877



Sur la voie ferrée qui joint Ypres et Roulers, à distance à peu près égale des deux villes, s'élève la belle tour gothique de l'église de Moorslede. Là, fut baptisé le P. Constantin Lievens, l'apôtre du Chota-Nagpore. Avant d'écrire sa vie, j'ai voulu faire à son village natal un pieux pèlerinage : j'ai prié devant les fonts où il reçut le baptême, lui,

qui était appelé à répandre à flots, dans les Indes, l'eau régénératrice des âmes.

Un cercle de maisons et de fermes, très peu profond, entoure l'église; le reste de la commune, peuplée de 6,500 âmes, s'éparpille dans cette belle et féconde terre de la Westflandre, au sein de petites métairies, ombrées de grands arbres, bordées d'aubépines, qui font, dans les champs blonds, comme des îlots de verdure.

Il faut marcher un assez long temps avant de rencontrer celle où naquit le P. Lievens.

Petite ferme, riante et proprette, aux murs crépis de chaux blanche; cinq fenêtres y découpent leurs baies noires et ouvrent, de droite et de gauche, comme des ailes, leurs volets verts. La porte est une de ces portes antiques à deux battants superposés. Le battant d'en bas ferme à la bobinette; le battant d'en haut, ouvert d'habitude, ferme au verrou. Pas d'étage, mais un haut toit de chaume moussu couvre la maison et l'étable ou l'écurie qui fait corps avec elle. Adossée à la ferme, une remise en planches pour les chariots; plus loin, à angle droit, la grange.

Devant, dans la cour, une pompe creusée dans un vieux tronc d'arbre, un bûcher, des meules de froment, des silos de betteraves et, ombrant le tout, un vieux noyer.

On le voit, c'est la petite ferme des Flandres, humble, traditionnelle, où vivent et labourent les fils, comme ont vécu et labouré les pères.

Constant y naquit le 11 avril 1856.

Dans un agenda où, l'année de sa mort, il écrivit

au crayon quelques notes éparses, il a donné lui-même un croquis de sa généalogie :

« My Father was John. His Father was Francis.

Francis had : Petrus, Francis, Johan (my father), Leo, Aloys, Julia, Teresa, Barbara.

My Father Johan.

My Mother Barbara Depuydt.

Brothers and Sisters 11.

Amelia, married to Constant Blomme.

Petrus, » to Melanie Supply.

Felix, » to Leontina Ostyn.

Louisa, » to Ferdinand Soenen.

Julia, » to Louis Demonie.

Francis, » to Teresa Scheldeman.

Constant, Jesuit.

Natalie, married to Henry Duyck.

Lucie, » to Edward Wallays.

Silvie, » to Henry Callens.

Henry, » to Maria Van Nevele.

Il descend plus bas et nomme, vivants ou morts, ses quarante et un neveux et nièces. Je note ces détails pour montrer, dès ce premier pas, un des caractères du P. Lievens : son intense amour de sa famille. A peine ses doigts pouvaient-ils tenir le crayon ou la plume, quand il en évoquait ainsi devant lui, par noms et prénoms, tous les membres aimés.

J'ai pensé aussi qu'en un temps, où les théories d'hérédité et les ambiances ont tant de vogue, il ne serait pas indifférent de montrer quel démenti leur donne ce prêtre et ce missionnaire, choisi parmi les branches d'un

vieil arbre, qui toutes poussaient à fleur et à fruit. Si haut que l'on remontât dans les vieux souvenirs, le soir, devant l'âtre, dans la petite chaumine, la mémoire même ne s'éveillait pas ni d'un prêtre, ni d'un missionnaire.

Constant Lievens apparaissait donc le septième d'une lignée qui devait monter à onze.

Il est aisé de se figurer ce que fut son enfance. On sait quelle est la vie des enfants dans ces petites fermes où, tandis que le mari travaille aux champs, la femme entretient la maison, fait les repas, soigne l'étable et le poulailler, trait les vaches, bat le beurre, fait les lessives, les coutures et les remaillages, et, dans les intervalles, soigne aux enfants. A peine sevré, Constant fut confié à la grande sœur Amélie, et l'on voit d'ici le tableau. Les plus grands envoyés à l'école, et les plus petits, sous la garde d'Amélie, courant dans la cour ou sur l'accotement des chemins qui longeaient la ferme, jouant leurs petits jeux, se roulant dans la poussière, humant, sous le soleil, le grand air pur des champs qu'embaumaient les blés en fleur!

Quand l'âge fut venu d'aller à l'école, Constant y suivit ses aînés. De la ferme au village, la route était trop longue, pour que les enfants pussent rentrer au gîte entre la classe du matin et la classe du soir.

On les chargeait, au départ, des provisions pour le midi : de grosses beurrées de pain, parfois un fruit. Ils allaient, en arrivant, les déposer chez une bonne vieille femme du village. Celle-ci leur préparait, pour le midi, du café ou du lait coupé d'eau. Quand sonnait l'*Angelus*,

ils accouraient, le frère aîné faisait le partage, et le petit bataillon y mordait à belles dents. Or, la vieille femme qui présidait à ce petit repas vit encore, et elle raconte que l'autorité de l'aîné n'était pas fort bien établie; fréquemment s'élevaient des murmures. Seul, le petit Constant ne se plaignit jamais de sa part. Et quand surgissait une dispute, affairé, il courait d'un parti à l'autre, s'accrochant ici à un veston, là à une jupe, et ne se donnant de repos que la paix ne fût faite.

A l'école, son attention, sa docilité, ses progrès surtout, étaient merveilleux; une bonne Sœur de Saint-Vincent, qui lui donnait la classe, disait volontiers de lui : « Laissez aller ce petit Constant, il fera un bien immense dans le monde, j'ai idée qu'il deviendra évêque. » Un évêque de ce petit paysan!.. et l'on riait de la Sœur visionnaire.

A 4 heures en hiver, à 5 heures en été, la petite caravane s'en retournait à la ferme. Là avait lieu le repas de la journée : un potage épais et des pommes de terre au lard; les dimanches et les grands jours de fête, un morceau de viande, très mesuré aux petits.

Cette vie dure, austère, — la vie, en ce temps-là, de tous les petits paysans des Flandres, — faisait aux enfants des corps fermes et forts, des natures robustes et généreuses.

Une grande souffrance allait, — sitôt déjà! — lui tremper le cœur.

Il avait onze ans; il venait de faire sa première communion... et Dieu lui enleva sa mère! Elle mourut

le 1er août 1867, âgée à peine de 47 ans. Il se fit dans le cœur de l'enfant une déchirure qui ne se ferma jamais plus... le souvenir de sa mère le suivra toujours. Aux Indes, plus tard, elle reviendra à chaque pas devant sa pensée, et il n'y aura plus, dans sa vie, qu'une espérance : la revoir au Ciel!..

Au collège, un jour, un de ses camarades, rappelé à la maison par dépêche, lui jette en partant ce seul mot : « Je m'en retourne, ma mère est malade! » Constant pâlit, demeure immobile, puis éclate en sanglots... On lui demande ce qu'il a, pourquoi il pleure!.. « Ah! répond-il, je songe qu'il va peut-être perdre sa mère! »

Mais ce cœur, si doux et si tendre, est un cœur fort déjà, et sa douleur n'énerve pas son courage.

La mort de cette mère, au sein d'une si nombreuse famille, faisait un vide immense... Qui la pouvait remplacer?.. On partagea entre beaucoup de jeunes épaules le faix qu'elle portait vaillamment toute seule. Constant eut son lot. Il n'alla plus à l'école et fut occupé aux menus travaux de la ferme.

Il savait alors ce que l'on enseignait dans les écoles de village : très bien son catéchisme, convenablement sa langue maternelle : le flamand, pour lequel il garda, jusqu'à la fin de sa vie, une prédilection marquée; assez bien d'histoire sainte, vaguement la géographie du pays et les quatre règles fondamentales de l'arithmétique. C'était bien assez pour cette vie des champs à laquelle le destinait son père.

Il fut chargé de mener paître les vaches. Il aimait à

rappeler ce souvenir, et comment il allait les suivant au bord des longs chemins et dans les prés verts; il les aimait, les appelait par leurs noms, les regardait dans les yeux comme pour y lire des réponses, il leur faisait des mines et, quand elles tournaient vers lui leur tête et leurs naseaux fumants, il leur faisait des caresses.

La nature, pleine de mystères pour lui, l'attirait d'un charme aigu et pénétrant. Il souriait au soleil, aux fleurs, aux petits oiseaux qui chantaient dans les buissons. Si quelque alouette, soudain, devant lui, s'élevait de son beau vol droit, en sifflant à pleine gorge son chant si beau, si gai, sous le bleu du ciel, il s'arrêtait immobile, comme en extase, il la suivait encore, encore; la cherchant s'il la perdait, et battant des mains quand il la retrouvait, comme un point noir dans l'espace immense.

Or, après trente ans, son cœur n'aura pas changé. Le comte le Grelle, qui parcourut avec lui tout le Chota-Nagpore, lui retrouvera ce même enthousiasme et cette même puissance de la nature : « Il aimait, écrit-il, les fleurs, les oiseaux, les arbres; il avait à les voir un plaisir très doux et qui charmait ses voyages. »

C'étaient à lui, comme à saint François, des frères et des sœurs donnés par Dieu. Il eût, comme lui, parlé à « mes sœurs les hirondelles » et, comme lui, doucement, il eût écarté du chemin un pauvre ver de terre, de peur qu'on ne l'écrasât en passant.

Il fut appelé assez vite à une dignité plus haute, il fut attaché aux soins des chevaux : il y en avait deux à la ferme; il put leur donner l'avoine et le fourrage,

aider à leur mettre les harnais, même les monter parfois. Et de même qu'il avait aimé les vaches, il aima les chevaux. Il arriva à les connaître, à les conduire, et, comme il était bon et doux, à se faire aimer de ces vaillantes et nobles bêtes.

Et Dieu avait, dans ces petites choses, de grands desseins.

Un vicaire de Moorslede s'intéressa à ce petit paysan. Il le voyait au travail, toujours souriant, toujours heureux; maintes fois, dans leurs rencontres, il avait causé avec lui, s'attardant à l'écouter, s'émerveillant devant la profondeur de ses réflexions naïves. La pensée lui vint que cette petite âme si ouverte, si chaude, n'était point faite pour s'user à creuser des guérets.

« Constant, lui dit-il un jour, si vous deveniez prêtre?.. »

Le petit pâlit et, croisant ses deux mains sur sa poitrine, comme pour serrer son cœur qui bondissait : « Oh! si je pouvais! s'écria-t-il, si je pouvais! »

Et tout fut bientôt décidé; Johan Lievens consentit; et, dès le lendemain, le vicaire commençait à donner au petit Constant les leçons de français nécessaires pour qu'il entrât au Séminaire de Roulers. Après un an, Constant, doué d'une singulière facilité pour l'étude des langues, était prêt.

Dans l'intervalle, le vicaire avait obtenu pour son protégé une bourse qui couvrit les frais de la pension, et, en octobre 1871, Constant Lievens entrait en sixième au petit séminaire.

Il avait 15 ans. Solide, bien découplé, il avait la

santé robuste des campagnards, mais il en avait aussi la timidité et la gaucherie. Sa vie, passée tout entière jusqu'alors au sein de sa famille, et, en dépit de ses dix frères et sœurs, dans l'isolement du monde, le disposait peu au tourbillon bruyant d'un pensionnat.

Il en fut comme étourdi la première année; ses places de concours s'en ressentent;. mais il se reprit bientôt et, dès l'année d'après, en vaillant lutteur, il tient la corde.

En sixième, il n'a que le prix de conduite et d'application. En cinquième, il a le second prix d'excellence; il a le premier prix en quatrième; il le garde en troisième et en seconde, mais il le perd en rhétorique, où il n'arrive qu'au second rang. Son rival plus heureux était un jeune poète flamand, Rodenbach, enlevé trop tôt à la Flandre et aux lettres.

Sa vie au collège, correcte et douce, se passe sans incidents : elle ne laisse à ses condisciples aucun souvenir qui émine... Ils le revoient dans une mémoire déjà lointaine, comme ils l'ont vu, bon, affectueux, timide, d'une piété fervente et calme, travailleur surtout, acharné, opiniâtre, à qui la besogne réglementaire ne suffit pas, qui la surcharge d'études particulières, et tout spécialement de l'étude des langues.

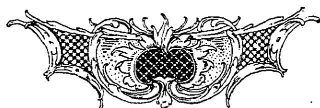
En rhétorique, il avait poussé assez loin l'étude de l'allemand, de l'anglais et de l'italien, pour lire, dans leur propre langue, Klopstock et Goethe, Shakespeare et Longfellow, le Dante et le Tasse, les lettres de sainte Thérèse et les Fioretti de saint François. En philosophie, il se mettra au sanscrit.

C'est en philosophie d'ailleurs qu'il eut ses plus beaux succès : 1er prix d'excellence, 2e prix de logique et de métaphysique, 1er prix de philosophie de la religion, 1er prix de sciences, 1er prix de philologie grecque et latine.

Ah! Monsieur le vicaire de Moorslede, vous aviez raison : le petit pâtre n'était pas fait pour user sa vie à creuser des guérets.

Et pourtant comme son cœur bondissait quand, venues les vacances, s'ouvraient les portes du petit séminaire. Comme il volait à la petite ferme aimée, embrasser son père, et ses frères, et ses sœurs! Et quand la première effusion d'amour était là versée, comme il allait vite à l'étable et à l'écurie revoir ses vaches et ses chevaux et, sous l'abri débordant du chaume, les vieux nids d'hirondelles!

Et il se remettait à son travail de pâtre et de fils de fermier, il allait aux champs aider à ses frères, mettre en moyettes les gerbes fauchées, ou les charger, dorées et parfumées, sur les grands lourds chariots.

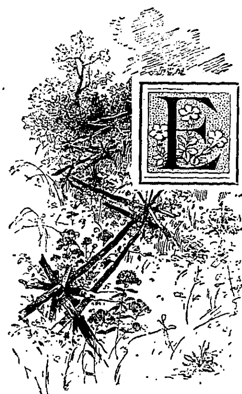




II

Au Séminaire

1877



En rhétorique, se souleva pour Constant la grande question de l'avenir. Pour répondre aux desseins de Dieu sur lui, dans quelle direction devait-il orienter sa vie?

Question de capitale importance, car elle décide de toute une existence humaine; et toujours troublante, car deux esprits, hélas! se disputent nos cœurs et, plus que jamais, en ces heures de considération suprême, s'arrachent nos âmes.

Nous avons, sur ce moment critique de sa vie, un témoignage bien précieux : celui du saint prêtre qui fut alors son confident et son directeur de conscience, M. Hannen, curé de Leffinghe.

« Quand, à la fin de sa rhétorique, nous écrit-il, Constant vint me parler de sa vocation, il me déclara, dès l'abord, qu'il était entré au Petit Séminaire, dans la pensée de se faire prêtre. Depuis, le désir le tourmentait d'une vie plus sacrifiée, de la vie des missions, toute dévouée au service et à la gloire de Dieu. Une pensée l'arrêtait. Ses bienfaiteurs et ses parents comptaient sur lui et s'attendaient à le voir rester dans le diocèse. Pouvait-il leur déplaire et ruiner leurs espérances? »

C'est donc là ce qu'il veut dans la vie : « se sacrifier davantage!.. ne vivre que pour servir Dieu dans les âmes. »

Et lui-même? Et le bonheur?.. Et la douceur des choses du monde, si souriantes aux yeux et au cœur inexpérimentés du jeune homme? Il n'en est pas question. Et s'il s'arrête... oh! ce n'est pas qu'il ait peur, ce n'est pas qu'il songe à lui... il songe aux autres, il a peur pour les autres! De lui-même, il n'a pas souci!

Constant Lievens n'était plus un enfant : il avait vingt et un ans quand il débattait ainsi le sort de sa vie. Il avait, devant lui, ouvertes toutes les carrières : ses études lui donnaient accès à toutes, et ses triomphes de collège lui assuraient d'heureux présages. Non! « se sacrifier davantage! »

Sans doute, dans ces heures, où, à travers le temps, volent les pensées, il s'était vu, dans sa petite cure, entouré d'une ou de deux sœurs chez lui réfugiées : il avait vu cette vie sainte, retirée, bienfaisante et généreuse. Non! « se sacrifier davantage! »

Oh! combien petits, à côté de ces désirs héroïques, paraissent les bas calculs du monde. Mettez donc en regard de ce fils de fermier rêvant l'immolation, un fils de bourgeois méditant à faire fortune; et tel autre, fils de gentilhomme, comptant comment s'y prendre pour élargir la chasse et les écuries paternelles!

L'on entend parfois, dans le monde, de bonnes gens se plaindre de voir le clergé recruté si bas!

Il convient de se ressouvenir d'abord que le Christ a choisi de sortir de là, du petit peuple et du petit ouvrier.

Il est bon de penser ensuite qu'il faut faire les cœurs larges, si l'on y veut voir germer de grands désirs; et l'ambition, le luxe, la vie molle et enflanellée, la soif de l'or, la course aux honneurs, font des cœurs rétrécis, pour qui la vie se résume en deux choses très vaines et très basses : le plaisir et l'argent!

Le pauvre n'est accoutumé ni à l'un ni à l'autre, sa dure vie de travail l'a fait tout prêt à accepter la souffrance... Tombe alors dans son cœur une étincelle d'en haut, rien ne l'arrête : « Me voici, Seigneur! »

Quand le Christ se choisit ses apôtres, c'est parmi ces cœurs-là qu'il les prit. « A moi les pêcheurs des lacs! » Et ils laissèrent là leurs filets et leurs barques et ils vinrent. Il appela un jour un riche aussi :

« Vendez vos biens et donnez-les aux pauvres, et puis venez et suivez-moi! » Le riche s'en retourna, mais il ne sut pas vendre ses biens, et il ne revint plus!

O le libre cœur des pauvres!

Un lien pourtant le retenait, je l'ai dit, lien de l'âme. Ses parents, qui comptaient sur lui; son bienfaiteur, dont peut-être il aurait déçu les espérances.

Il ne le rompit pas et commença son cours de philosophie. Au bout de cette année il revit son directeur d'âme :

« Il terminait sa philosophie quand il me déclara que, dans la Compagnie de Jésus seule, il pourrait satisfaire à l'inextinguible soif d'études *« onbluschbaren zucht »* et au brûlant zèle des âmes que Dieu lui inspirait... mais la crainte d'attrister ses parents le dominait encore. Je lui recommandai de ne pas laisser passer la grâce divine, je lui dis que l'appel de Dieu devait l'emporter sur les desseins des hommes, et le reste; mais, son entrée au grand séminaire ne faisant pas obstacle à ce qu'il entrât plus tard dans la Compagnie de Jésus, je n'osai pas insister. Certes, je voyais dans ce généreux cœur, dans cet esprit si bien doué et si puissant, plus d'étoffe qu'il n'en fallait pour faire tout genre de bien, mais son mouvement était trop impétueux *« te onstuimig »*, à mon avis, pour le lancer dans une voie déterminée. Je l'abandonnai à la conduite de Dieu. »

Il entra donc au grand séminaire de Bruges, le 30 septembre 1877.

Il y fut, comme à Roulers, l'infatigable et l'opiniâtre

travailleur que j'ai dit. Après un an, il reçut la cléricature et les ordres mineurs.

L'attention de ses supérieurs avait été frappée par ce jeune clerc, d'un esprit manifestement supérieur et qui s'attachait au travail avec une si indomptable énergie. Ils avaient décidé de l'envoyer à Rome terminer, dans l'Université grégorienne, ses études de théologie, quand, tout à coup, le dernier lien du cœur qui l'enchaînait, il le rompt et le brise. Il écrit, le même jour, à l'évêque de Bruges, pour lui demander sa démission, et au provincial de la Compagnie de Jésus, pour le prier de l'admettre au noviciat de Tronchiennes.

O la vaillance des cœurs libres!

Il écrit, et... sa lettre est un chant!

« Loué soit Jésus-Christ. Amen.

» Que le nom de Dieu soit béni et bénis soient éternellement Marie et Joseph, qui m'ont si étonnamment protégé en ces jours!

» Je vais pouvoir quitter le séminaire et, dans peu de temps, venir vous faire mes adieux.

» Pour Dieu seul vivre, pour Lui seul souffrir et pour Lui peut-être mourir, ah! c'est trop de bonheur pour un cœur d'homme!..

» A bientôt! Que Dieu vous bénisse : depuis longtemps je prie pour vous; un jour ensemble nous serons au Paradis.

» CONSTANT. »

La lettre ne porte pas de date, mais elle doit avoir été écrite en octobre 1878. Elle est adressée à deux amis intimes qu'il s'était faits à Roulers : Louis et Romaine, et qui entretenaient des rapports d'amitié avec toute sa famille.

Il les avait mis, durant les vacances, au courant de ses projets, comme il avait fait d'ailleurs de son Père et de sa Sœur aînée... et nul ne l'y avait contredit. Chez ces braves chrétiens, quand Dieu appelle, il faut partir et, le premier, le vieux père lui avait dit, comme autrefois à son fils le vieux Tobie : « Va, mon enfant, marche droit; que Dieu soit avec toi dans le chemin et que son ange t'accompagne! »

Il entra à Tronchiennes le 22 octobre 1878.

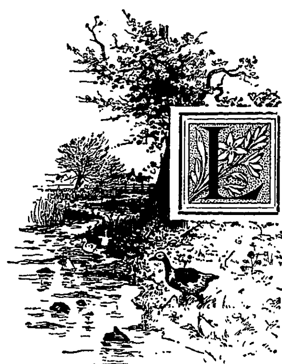




III

Au Noviciat

1878 — 1880



La pensée maîtresse qui l'avait conduit à sonner à la porte du noviciat des Jésuites était manifeste. C'était l'ambition de se vouer aux missions des infidèles. Il ne s'en cache pas. Dans une lettre adressée à des amis qui l'avaient aidé à son pieux et héroïque dessein, il écrivait : « Grâce aux

Cœurs de Jésus et de Marie et à saint Joseph, ce que je désirais si ardemment « *hetgeen ik zoo vurig gewenscht had* » va, très vraisemblablement, se réaliser : j'aurai l'autorisation d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Quelle œuvre de miséricorde vous aurez faite en m'encourageant!.. Vous aurez converti et sauvé toutes les âmes que je pourrai convertir et sauver... Vous savez que c'est là le but vers lequel Dieu semble m'appeler. »

Mais en abordant le noviciat, ces désirs personnels on les dépose, on s'abandonne. Tel qui rêvait les Indes régentera une classe de grammaire dans un collège d'Europe; et tel autre peut-être, qui rêvait d'une chaire de sciences ou de philosophie, est envoyé dans les Sunderbunds, au milieu de pauvres Bengalis camper entre l'Hugly et le Mutlah.

Le noviciat n'est point fait pour former des missionnaires, mais pour former des Jésuites; c'est-à-dire des hommes prêts aux missions comme au reste, et au reste comme aux missions. Sans doute, dans les déterminations que prennent les supérieurs, ils tiennent compte des désirs; mais le désir personnel est trop sujet à illusion pour leur servir d'unique règle.

Tout bon soldat convoite les premiers rangs dans les batailles; beaucoup sont tenus dans les camps de réserve et dans les garnisons. Aimer se battre est bien; mais il faut aussi, sur ordre, savoir monter la garde, fût-elle simple garde d'honneur.

Le Frère Lievens eut à faire ce premier sacrifice et, de ce jour peut-être, date chez lui l'habitude de ce mot

très simple et très grand, qu'il disait avec une grâce et une onction touchantes : « Comme Dieu voudra! — *Zoo als God wilt* »... C'est le dernier mot qu'ait écrit sa main avant de mourir.

Il nous reste un portrait de lui à cette époque, pris durant ses derniers jours de séminaire et laissé en souvenir à sa famille et à ses amis. Figure sérieuse et sympathique, avec des yeux noirs très profonds et très doux, couverts de forts sourcils se rencontrant en un pli d'énergie. La pose est dégagée, mais simple, sans prétention d'effet. Et pourtant ce beau fort jeune homme avait gardé, non plus la gaucherie, mais la timidité de son enfance. Il n'osait qu'avec peine se mêler aux conversations de ses conovices : quand il lui arrivait d'y glisser une phrase, il rougissait; plus souvent il écoutait, recueilli, sans mot dire. Le Père Maître, — les novices appellent ainsi leur directeur, — s'en aperçut bientôt et, pour le corriger de ce défaut d'audace, qui eût annulé ses facultés les plus belles, il le fit venir tous les jours, à heure déterminée, causer avec lui; et, à deux, tantôt dans la chambre du Maître, tantôt dans les jardins, ils conversaient longuement. Cet exercice, asservissant à coup sûr pour le Maître, fut éminemment profitable au novice et le guérit à jamais... « J'étais un timide, me dit-il un jour, mais j'ai fini par découvrir qu'au fond de la timidité il y a énormément d'amour propre. On a peur de ne pas réussir, de paraître maladroit, ou pas malin, ou ridicule... Et l'on ne dit rien ou l'on ne fait rien... Au fond, tout cela est petit et méprisable. »

A Tronchiennes, le F. Lievens retrouvait sa chère campagne et sa belle terre des Flandres; pas bien différente, pour se rapprocher du cœur du pays... il la voyait durant ses promenades, et même dans l'enclos il la retrouvait avec les vaches de la métairie, les grands chiens de garde et les poules picorant au jardin. Cette ferme, devant laquelle il passait en égrenant son rosaire, lui rappelait la petite ferme de Moorslede, et le souvenir lui revenait de tous les aimés laissés là; souvenir sans tristesse, car il ne regrettait rien, mais souvenir plein de tendresse et d'amour; il les voit, il les entend, il les suit... quand il leur écrit, il les appelle tous par leur nom.

« Ah! je le sais, écrit-il après sa grande retraite de décembre, nous nous aimions beaucoup et mieux que jamais; quand nous nous sommes séparés, j'ai senti combien nous étions attachés les uns aux autres; mais qu'est-ce qu'une séparation de quelques années faite par amour pour Dieu, à côté de la réunion éternelle qui en sera la récompense! Cette pensée me remet à la mémoire notre chère Mère, depuis si longtemps déjà près de Dieu... Ne l'oublions pas, car elle ne nous oublie pas, elle!.. Priez pour moi, je prie pour vous; faisons bien notre devoir et nous serons tous ensemble au paradis... »

Puis, de tous il s'informe; de son père : « Continue-t-il à se bien porter? Quand le temps est beau, fait-il sa promenade? »

D'Amélie, de Julie, de Louise, du petit Pierre.

« J'ai tant de choses à vous demander et j'en ai tant

à vous dire... Quand pourrai-je attendre la visite de quelqu'un d'entre vous?.. »

» Si quelqu'un de vous venait me voir, que je serais heureux et quelles bonnes heures nous passerions ensemble! »

Et toujours la lettre se termine par ces mots touchants, qu'il met à part en une ligne isolée, comme s'il voulait marquer la solennité qu'il y attache :

« *Vader, geef mij uwen zegen.*

Père, donnez-moi votre bénédiction. »

Mais, dans la petite ferme de Moorslede, le temps ne se trouvait guère ni d'écrire des lettres, ni d'entreprendre des voyages. On ne lui répondait pas et on ne venait pas le voir. Il s'en plaint doucement à ses amis Louis et Romaine.

« Je me demande souvent comment vont mon père et Amélie, et mes frères, et mes sœurs. Ils ne m'ont pas encore écrit; j'imagine qu'il leur va bien et je les mets tous entre les mains de Dieu...

» Je leur ai demandé de venir me voir, mais... je n'ose guère l'espérer, le trajet est trop long... Enfin... ce bonheur m'arrivera un jour...

» Louis, quand les beaux jours reviendront, tâchez de m'amener mon père; je voudrais beaucoup le revoir encore; il me semble tant vieillir! »

La pensée du revoir, de l'éternel revoir au Ciel, le poursuit toujours et le console.

« Je voudrais pouvoir vous dire combien je trouve de consolation dans la pensée, qu'après quelques années, nous serons ensemble au Ciel, pour toujours! »

Ce sont ses souhaits de nouvelle année. Un an après, dans la même circonstance : « Ah! nous serons bientôt ensemble au Ciel et pour toujours! pour toujours! Oui, pour toujours avec Jésus, Marie et Joseph. Oh! que cette pensée donne de courage! Comme elle rend prêt à tout sacrifier et à tout souffrir! »

« Romaine, demandez à Jésus qu'il me fasse souffrir quelque chose pour lui; lui qui a tant souffert pour nous. »

Peut-être trouvera-t-on que je m'attarde à ces lettres, mais elles ont dans leur douceur intime et la simplicité de la langue où elles sont écrites, un charme dont je ne me défends pas :

« On dit qu'on rêve souvent de ce qu'on aime; que de fois, durant la nuit et dans mes rêves, je fais des promenades à la maison!

» Tantôt, c'est père que je vois, la bêche sous le bras, faire le tour de sa terre. Tantôt, c'est Amélie revenue du marché et ne tarissant pas à dire les nouvelles; tantôt Natalie, Lucie et Sylvie, grandes maintenant; puis Louis, qui va bientôt tirer au sort, et Louise, et Henri et Julie qui rentrent... Et la petite Sylvie de Louise plus triste qu'elle n'est grande *« droever dan ze groot is. »* Oh! que je bénis Dieu et que je suis heureux de vous savoir tous si bien et en si bonne santé. Rien ne saurait me donner de plus grande joie!.. Quel bonheur j'aurai quand nous nous retrouverons encore ensemble, et que je pourrai fouler encore le sol si connu et si cher *« geliefden grond! »* C'est alors que le monde sera sens dessus dessous! »

« *Vader, geef mij uwen zegen.*
Père, donnez-moi votre bénédiction. »

On croit souvent dans le monde que, pour nous avoir séparés de nos parents, la vie religieuse a détruit en nous leur amour. On s'imagine qu'ils nous deviennent indifférents, étrangers même!

Il me semble que ces lettres si tendres, si affectueuses si pleines de vie familiale, rendent bon témoignage de nos cœurs. L'amour de Dieu n'éteint pas les autres amours : il les purifie et les avive.

En est-il de même dans la vie du monde?.. et quand surviennent, absorbants et dominateurs, les autres amours de la terre, que laissent-ils debout dans les cœurs des vieilles affections de la famille?.. Même quand ils ne les ruinent pas, comme ils les font passer au second rang et reculer dans l'ombre!

Au noviciat, il édifiait non seulement les jeunes novices mais les vieux Pères de la Maison, accoutumés pourtant à voir passer devant leurs yeux ces fraîches et brûlantes vertus de noviciat, dans toute l'expansion d'une ferveur première.

Il était d'une angélique piété, d'une humilité simple et sincère, obéissant jusqu'au scrupule et, par devoir, mettant tout son esprit et toute sa volonté à ce travail premier et principal du novice : la formation, le dressage de l'âme.

Son âge plus avancé, les études de théologie qu'il avait commencées, surtout les Ordres qu'il avait déjà reçus, l'entouraient, de la part des autres, d'un respect et comme d'une vénération qui le gênaient parfois et

qu'il ne s'expliquait pas : « Pourquoi?.. Je n'y entends rien!.. Je ne suis qu'un petit paysan, moi! »

Aux heures de récréation, il était gai, rieur, plein d'entrain et de joie communicative. Il jouissait d'ailleurs de sa nouvelle vie.

« Ma santé est excellente. Je suis très heureux, très gai... et pourquoi ne le serais-je?.. Est-ce que Dieu ne nous envoie pas tout ce qui nous arrive? Si le ciel tombe, nous serons tous dessous.

» *God leeft die alles geeft.*

» *Valt den hemel, wij zitten er allen onder.*

» Les plus attrapés seront ceux qui portent de grands chapeaux, comme François et Henri.

» Nous sommes ici quatre dans la même chambre : un de mes compagnons est pris parfois de fou rire à se rouler par terre; c'est un Gantois. Un deuxième vient du midi de la France. Le troisième est un Anglais.

» Il y a quelques jours, un curé du diocèse de Tournai est entré au noviciat. C'est plaisir de voir comme il se fait jeune au milieu de nous, jeunes!

» Je prie pour vous tous... Venez donc, que je vous voie! »

Un de ses conovices, qui l'observa de près, a recueilli sur lui ces souvenirs :

« Sa ferveur était extraordinaire, une ferveur de saint. Devant le Saint Sacrement, il ressemblait à un ange. Durant la méditation, à genoux sur son escabeau, les mains jointes et légèrement appuyées sur la table, il demeurait immobile comme un marbre. Le soir, avant de se coucher, il disposait sous son oreiller son crucifix,

son livre de règles et son rosaire... Il lui était doux de reposer sur ces chers objets, dont saint Jean Berchmans disait qu'il aurait voulu mourir en les tenant sur son cœur. *« Cum his tribus libenter moriar. »*

» Il avait composé un petit commentaire des Litanies de la sainte Vierge, dont il aimait à parler.

» Sa dévotion était toute naïve. Il aimait beaucoup saint Stanislas et, quand il se croyait seul à la chapelle, il allait s'agenouiller sur les marches de son autel, comme pour lui parler de plus près. Je l'y ai surpris. Quand, pour ses travaux, il avait besoin d'un texte de l'Ecriture sainte ou d'une citation d'auteur, il allait les demander à saint Stanislas, puis prenait le livre et n'avait jamais à chercher longtemps. A table, il était tout absorbé en Dieu; préférant même les jours où la lecture est suspendue, pour pouvoir s'abandonner davantage à ses saintes pensées.

» Prompt au lever, il était toujours des premiers à la chapelle : quand sonnait la cloche des exercices, comme un ressort qui se détend, il laissait tout et marchait. »

Voici le témoignage d'un autre :

« C'était un saint, entouré d'un tel prestige devant les autres, que certes ni son âge plus avancé, ni les Ordres qu'il avait reçus ne suffisent pas à expliquer. Il lui venait manifestement de l'extraordinaire ferveur avec laquelle il pratiquait toutes les vertus du noviciat. Sa conversation, toujours pieuse, avait quelque chose de chaud, d'entraînant, qui stimulait le zèle de chacun. Il y avait dans l'enthousiasme de sa parole une nuance de sainte exaltation, comme il y avait

dans certains de ses actes un manque de prudence humaine, que nous étions tentés de lui reprocher comme une faute et qui était, chez lui, la fidélité à un appel spécial de Dieu. Je vise ici son ardeur pour le jeûne, dont d'autres vous aurons parlé.

» Bref, s'il est devenu plus tard le héros que nous admirons, il s'est préparé à le devenir au noviciat même, par la sainteté de ses désirs et la perfection de sa prière. »

« Sainte exaltation... manque de prudence humaine! » Voici qu'apparaissent pour la première fois ces deux reproches : ils reviendront souvent dans sa vie... Ce fut, en effet, un enthousiaste et un téméraire!

Pas mal de gens l'ont dit autrefois de saint François Xavier. N'a-t-on pas dit des apôtres qu'ils étaient fous?

Mais n'anticipons pas!

J'ai dit que le novice, en entrant, doit se préparer à tout. Sans doute il eût tout accepté, mais, au fond de son âme, il nourrissait l'espoir de voir ses chefs l'envoyer un jour à ces missions lointaines, dont la pensée le poursuivait toujours.

Il se faisait de loin à cette vie.

S'entraîner à la fatigue? il ne le pouvait : le travail du corps est mesuré aux novices. — Aux veilles? les heures du lever et du coucher sont fixées. — A la pluie, aux orages, aux tempêtes dans les forêts, aux torrents débordés? Comment l'eût-il pu faire? Restait la faim : le missionnaire doit savoir souffrir la faim. Il s'entraina à la vaincre. Et de là sa passion pour le jeûne. Aux premiers temps du noviciat,

il mangeait à peine un peu de pain et des pommes de terre, laissant passer, sans y toucher, les viandes, les légumes et les fruits. Le Père Maître s'en aperçut bientôt et y mit bon ordre. Le F. Lievens eut beau prétexter que, dans la petite ferme de son père, il ne mangeait guère autre chose... il dut se résigner à prendre de tous les plats qui seraient servis.

Il lui resta une ressource : celle de choisir les mauvais morceaux; il la saisit et s'y retrancha. Mais que de fois, la veille des fêtes, il allait demander la permission de jeûner... Et quand le Père Maître la lui accordait, c'était une joie! Son carême de 1880 fut particulièrement austère... le Père Maître lui avait donné cette fois carte blanche; mais il le suivait de près et l'observait, très décidé à arrêter net ce grand zèle, s'il arrivait à franchir les limites.

Mais la forte santé du F. Lievens lui permettait ce qui eût été impossible, ou dangereux du moins, à beaucoup d'autres.

Par-dessus tout, il entraînait son âme à l'amour!..

Je ne crois pas qu'il soit bien nécessaire de démontrer longuement qu'une vie dure, dénuée, vouée à toutes les fatigues et à tous les sacrifices, ignorée et solitaire, sous le ciel presque inconnu de l'Inde, sans aucune des douceurs de la terre, avec la perspective assurée de mourir vite, rongé par les privations, brûlé par un soleil torride, usé par le travail, qu'une telle vie, à vingt-quatre ans, ne s'embrasse pas le sourire aux lèvres, sans qu'un grand amour n'y élève le jeune

homme. Or, cet amour n'a qu'un nom, l'amour du Christ, mort lui-même par amour pour nous.

« Est-ce que le Christ n'est pas mort pour nous? Il faut donc que nous sachions mourir pour nos frères. »

Il vivait dans cet amour : il y tenait sans cesse son cœur. Ses pensées ne descendaient guère sur la terre. Elles étaient au Ciel; en vérité, c'était là qu'il vivait avec Dieu, avec Jésus, Marie et Joseph, avec les saints et les anges. Il leur parle, ils lui répondent; il converse avec eux; et de ce surnaturel commerce lui vient ce rayonnement de sainteté, cette flamme d'enthousiasme, cette soif de dévouement que tous admirent et vénèrent. De là aussi son exaltation sainte et son manque de prudence humaine!

Et les deux ans de son noviciat s'écoulaient ainsi.

Le terme approchait... Après, que ferait-on de lui? Un professeur?.. un surveillant?.. le tiendrait-on à Tronchiennes, pour y revoir et achever ses études littéraires? Ces pensées lui sont venues, elles viennent à tout le monde... Si elles le rendaient anxieux, il se hâtait de se remettre dans la paix et dans le calme : « Comme Dieu le voudra! Comme Dieu le voudra! »

Les vacances d'août 1880 venaient de passer, les novices avaient fait leur retraite annuelle. Le 27 septembre, suivant l'habitude, ils avaient prononcé leurs premiers vœux. Le F. Lievens, entré dans la Compagnie un mois après cette date traditionnelle, devait, avant de pouvoir prononcer les siens, achever les deux années canoniques; attendre donc un mois encore. Après il saurait ce qu'il avait été décidé sur son sort.

Au commencement du mois d'octobre, il est appelé chez le Père Maître.

« Cher Frère Lievens, je crois que je vais vous faire une bien grande joie!.. » Et lui montrant une lettre du P. Provincial ouverte sur son pupitre :

« Vous êtes envoyé aux Indes! »

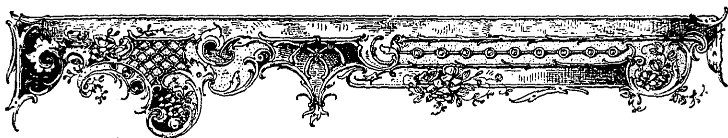
Le saint novice ne sut pas répondre, son cœur suffoqua, et ses yeux débordèrent : « Oh! je suis si heureux, je suis si heureux! »

Après quelques moments d'entretien et de derniers conseils, le P. Maître le congédia et, à pas pressés, il courut à la chapelle, dans une effusion d'amour, remercier Dieu.

Ce jour-là, on le vit se promener, seul, dans les grandes allées du jardin, débordant de joie et ne sachant pas se retenir, il dansait de bonheur!

« Ah! pour Dieu seul vivre, pour Lui seul souffrir, pour Lui peut-être mourir, c'est trop de bonheur pour un cœur d'homme! »





IV

Départ pour les Indes

1880




Son départ avait été fixé au 22 octobre : les préparatifs n'étaient point longs, mais en vérité le temps qui restait était court. Le F. Lievens fut passer quelques jours en famille, pour faire ses adieux à ses parents et à ses amis. Adieux déchirants!

J'ai vu partir beaucoup de missionnaires, vaillants, généreux, braves. Pour tous, c'est la suprême douleur et le suprême sacrifice!

Ce vieux père, si brisé déjà et si vieilli... il ne le reverra plus... Reverra-t-il ses frères et ses sœurs?

Reverra-t-il ses amis?.. On ne revient guère des Indes; il ne pouvait pas prévoir, et l'adieu qu'il fit était bien pour le Ciel.

Il y eut beaucoup de larmes répandues dans la petite ferme... et très tristes furent les soirs autour de l'âtre, où flambaient pâlissantes les premières bûches de l'hiver.

L'heure vint, ils s'embrassèrent en pleurant, puis, tombant à genoux devant son père :

« *Vader, geef mij uwen zegen!* »

Et le vieillard, de ses doigts qui tremblaient, fit une croix sur son front.

Il restait un adieu. Il alla au cimetière, il s'agenouilla devant la petite croix de bois qui marquait la place où reposait sa mère et longtemps il pria. A elle aussi il demanda :

« *Moeder, geef mij uwen zegen!* »

Il baisa longuement cette terre, deux fois aimée « *geliefden grond* » parce qu'elle était la terre natale, la terre de Flandre, et parce qu'elle couvrait les cendres de celle qui fut et resta à jamais la première affection terrestre de son cœur.

Et fort de ces bénédictions paternelles, qui sont la grande bénédiction de Dieu sur les fils, il partit.

Il rentra à Tronchiennes, y fit ses adieux à ses frères en religion et, le 20 octobre, il fut à Bruxelles. Le 22, au matin, il prononçait, devant le P. Provincial, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance perpétuelles; le jour même, à quatre heures, il partait

pour Londres. Il ne devait s'embarquer à Southampton que le 27, mais les supérieurs lui ménageaient, à lui et à ses compagnons, quelques jours pour visiter la grande capitale.

Il ne partait point seul. « Nous sommes cinq à faire le voyage », dit-il dans une lettre. Le fait est que, cette année, huit missionnaires belges partirent pour les Indes : le P. Motet, le P. Dumont, le P. Grosjean, le P. Marchal, le P. Seitz, le P. Lievens, le P. Niclas et le F. Kaeters. Sur les huit, quels sont ceux qui l'ont accompagné? Il ne les nomme pas. Le P. Motet, qui était parmi eux, écrit :

« Il vécut très modeste et très retiré durant tout le voyage. Son humilité et son esprit d'effacement le faisaient se tenir en arrière. Il se réfugiait volontiers dans sa cabine pour y travailler et y étudier; et, certes, bien que nous fussions en rapports très affectueux, je ne me doutais pas, je ne soupçonnais pas même quelle âme ardente et quel héros se cachait sous tant de modestie. Après, je l'ai vu à l'œuvre! »

Lui-même, dans des lettres à ses parents et à ses amis, nous a laissé le récit de ce long voyage. Il écrit à des chrétiens et il se sent à l'aise en leur parlant la langue chrétienne; mais il écrit aussi à de petits fermiers, qui ne connaissent du monde que leurs champs et le clocher de leur église, et il est touchant de voir la grâce simple avec laquelle il se met à leur portée. Sa phrase flamande a une saveur et un goût de terroir charmants.

La première de ces lettres, commencée à Tronchiennes, est un dernier adieu qu'il leur envoie au moment même de son départ.

Tronchiennes, 19 octobre 1880.

Très aimés Père, Frères, Sœurs,

... J'ai été ce matin en pèlerinage à Notre-Dame d'Oostacker et je l'ai ardemment suppliée pour vous tous et pour chacun de vous. Notre Dame me dit : « Prenez courage et soyez en repos; je veillerai sur votre père, sur vos frères et vos sœurs, sur Louis et Romaine beaucoup mieux que vous ne feriez vous-même. Que pourriez-vous faire si Dieu ne vous le donnait, et n'est-ce pas moi qui l'obtiendrais pour vous? » Ainsi me parlait la chère sainte Vierge. Il fallait bien que je lui donne raison. Ce que je fis, en lui recommandant bien de ne pas nous oublier. Je vous salue et je vous bénis en son nom. Dites pour moi, en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes, une dizaine de chapelet : la troisième, si vous voulez bien, celle qui rappelle la naissance de Jésus. Il me semble que de toutes c'est la plus belle. J'ai dit à Notre Dame où j'allais. Et j'ai eu beaucoup de bonheur à la saluer une dernière fois à Oostacker.

20 octobre.

J'ai dit adieu à mes bons frères de Tronchiennes. Ils m'aiment de tout leur cœur et m'ont promis de prier

pour moi. Ils voudraient m'accompagner et venir travailler, avec moi, au salut de tant d'âmes qui, comme des grelons, tombent en enfer, parce que personne n'est là, près d'eux, pour les aider et pour leur apprendre à vivre et à mourir pour notre Seigneur et Dieu. Je crois que vous devez bien vous dépêcher, si vous voulez arriver au Paradis avant moi!

Je n'ai pas peur de la mort; je n'ai pas peur de la souffrance. Tout m'est possible, si Dieu m'aide. Ce que d'autres ont fait, pourquoi, avec la grâce de Dieu, ne pourrais-je pas le faire?

Demain, jeudi, je pars pour Bruxelles; j'y ferai mes vœux dimanche. Je partirai ensuite pour Ostende; d'Ostende à Londres, de Londres à Southampton, et de là, mercredi, le 27, en mer pour l'Inde!

Nous sommes cinq, trois partiront samedi. Je dois attendre avec un compagnon le dimanche soir ou le lundi; mais nous nous retrouverons tous à Londres.

Ce soir encore je dirai pour vous sept *Pater* et sept *Ave* devant saint Joseph et une dizaine de Rosaire, celle de la mort de Jésus. Je suis sûr que ce soir aussi Notre Seigneur, la sainte Vierge et saint Joseph vont se concerter avec nos anges pour voir ce qu'ils pourraient encore faire pour nous. Moi, je ne le vois point : ils nous ont comblés. Mais saint Joseph est le trésorier; il est le plus vieux, il a l'expérience : laissons le faire. Il fera ce qu'il pourra imaginer de mieux et... notre chère sainte Vierge y ajoutera quelque chose.

Bruxelles, vendredi, 22 octobre.

Voici que tout est changé. J'ai fait mes vœux, et à 4 heures, nous partons tous ensemble pour Ostende. Nous passerons la nuit sur mer : demain matin, nous serons à Douvres, et de là, en route sur Londres.

Je n'en sais pas davantage pour le moment, si ce n'est que nous resterons sur mer du 27 octobre au 3 décembre, en mettant tout au mieux et sans grand malheur.

Ce midi, nous avons fait nos adieux à nos frères de Bruxelles. Quelle charité! Quel fraternel amour! Je suis habillé comme un petit monsieur : chapeau, col, redingote, et un pardessus, s'il vous plaît.

Je crois que nous aurons la mer mauvaise, cette nuit; on nous l'annonce et l'on s'en préoccupe. J'admire comme tout se passe ici dans le calme et le silence... Nous sommes cinq qui devons partir tantôt, la maison est petite, et l'on n'entend rien.

Partir!.. Reviendrons-nous jamais? Nous nous confions à Dieu; sous sa protection, où pourrions-nous donc être mal?

A plus tard!

Recommandez-moi vivement à saint Joseph. Dites sept *Pater* et sept *Ave* pour moi.

Encore un mot avant de partir. Je vous remercie de tout mon cœur de tout ce que vous avez fait pour moi. C'est trop! c'est trop! Comment pourrai-je jamais vous payer de retour?

Priez pour moi! A la garde de Dieu!

Const. LIEVENS.

Londres, 23 octobre 1880.

Très aimés Père, Frères et Sœurs,

Nous avons quitté Bruxelles vendredi soir à 5 heures. Nous arrivions à Ostende par Malines, Gand et Bruges, vers 8 heures. Là nous montâmes sur le navire, mais nous attendîmes pendant trois heures la marée. Enfin nous partîmes. La mer était fort impétueuse : nous voulûmes rester sur le pont, mais bientôt le temps trop gros nous en chassa. Je descendis au salon m'étendre dans un fauteuil et essayer de dormir; bien que je n'aie guère fermé l'œil des trois nuits précédentes, je n'y réussis pas. J'ai souffert un peu, — très peu, — du mal de mer. Il n'est pas, me semble-t-il, aussi redoutable qu'on le prétend. A 4 heures du matin, — après 5 heures de traversée, — nous abordons à Douvres. Nous sautons à terre, nous montons dans le wagon et nous filons sur Londres avec une incroyable vitesse. Ils vont bon train, les convois en Angleterre. A 7 1/2 h., nous étions chez nos Pères de Londres, nous entendions la sainte messe et nous déjeunions. Nous sommes donc à Londres depuis samedi et nous y resterons jusque demain mardi. Nous avons visité la ville. Elle contient 4,000,000 d'habitants, presque autant que toute la Belgique. La 40e partie, — d'autres disent la 10e, de la population est catholique. Le reste est protestant, juif, etc. Les rues y sont bondées d'hommes, de chevaux, de voitures. La plupart des chemins de fer sont souterrains. Ne demandez pas où est la

station, il y en a partout; ni à quelle heure part le train, il en part et il en arrive toutes les cinq minutes de toutes les directions et pour tous les coins de la ville. On mettrait un jour à la traverser d'un bout à l'autre... elle ne finit pas « *daar is geen einde aan* ». On rencontre très peu d'églises catholiques et, quand on en rencontre, elles sont très petites. Les protestants, il y a trois cents ans, nous ont pris toutes nos belles églises et toutes sont devenues des temples.

Les protestants d'ici sont d'ailleurs de très honnêtes gens : ils croient être dans la vraie foi. Beaucoup de conversions se font parmi les riches; mais parmi les pauvres, il arrive que des catholiques se fassent protestants.

Que vous dire du peuple anglais? Il est singulièrement curieux. Tout ce monde marche à grands pas dans ces larges rues : personne ne parle, personne ne rit, tous se hâtent; on croirait que Dieu les appelle au jugement. Demandez-leur le chemin : ils sont capables de vous répondre qu'ils ne sont pas payés pour cela. Par bonheur les agents de police sont payés pour cela, et ils vous renseignent avec une bienveillance et une politesse exquise. Ces hommes de la police sont superbes, grands et forts : on dirait des messieurs. On les tient en grand respect... ils n'ont pas d'armes, elles leur seraient inutiles.

On ne travaille pas ici le dimanche, magasins et boutiques sont fermés; fermée la poste; les rues sont à peu près désertes, et le nombre des trains est fort

réduit. Le peuple dans les églises est d'une piété extraordinaire : beaucoup de fidèles communient tous les jours. Ce sont des hommes faits qui servent la messe : quand le prêtre sort de la sacristie, quelqu'un des assistants, parfois un vieillard, souvent un fils de noble famille, s'avance et lui sert d'enfant de chœur.

J'ai vu les plus remarquables curiosités de Londres, les temples, les églises, les musées, les quais, etc... Pour passer d'une rive du fleuve à l'autre, il en coûte un penny, — 10 centimes; — les trajets en chemin de fer sont pour rien. Mais combien cher on vend tout dans les magasins et dans les hôtels. Mais que nous importent les magasins et les hôtels? nous sommes descendus chez nos Pères.

Nous nous embarquerons après-demain à Southampton, nous comptons arriver à Calcutta le 3 décembre.

Que Dieu vous ait en sa garde.

C. LIEVENS.

26 octobre 1885.

Très aimés Père, Frères et Sœurs,

Voici, si rien ne vient en travers, notre itinéraire :

Demain à midi nous nous embarquerons à Southampton, nous arriverons à Gibraltar, le 1er novembre; à Malte, le 5 novembre; à Port-Saïd, en Egypte, le 9 novembre; à Suez, le 11; à Aden, le 17; à Ceylan, le 25; à Galle, le 27; à Madras, le 29; et à Calcutta, le 3 décembre. Nous naviguerons donc durant quatre jours en tournant l'Angleterre, la France, l'Espagne et

le Portugal, — durant neuf jours dans la mer Méditerranée; deux jours dans le canal, à travers l'Egypte; six jours dans la mer Rouge (plus de temps qu'il n'en faut pour voir si Pharaon et son armée y reposent encore; nous verrons de loin le mont Sinaï); enfin durant plus de quinze jours dans la mer des Indes.

Nous pourrons, sans nous presser, étudier d'où vient le vent et tourner en rond notre rosaire.

Notre navire est l'*Australia*. Il est commandé par le capitaine Bates. Le prix de notre voyage est de 650 fr. C'est un prix de faveur consenti aux Pères missionnaires.

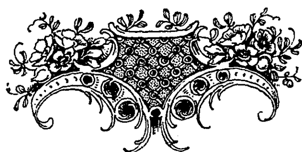
27 octobre.

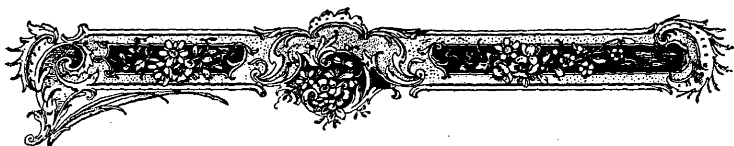
Il est immense, notre navire, et il porte toute sorte de monde : des blancs et des noirs, des hommes et des femmes, des vieux et des jeunes. Tout ce monde parle anglais, mais si vite, si vite, que nous n'y comprenons presque rien. Il y a parmi les passagers un pasteur et un évêque protestant... Où ils vont, je l'ignore.

28 octobre.

J'ai bien dormi. Depuis hier soir nous sommes en arrêt devant les côtes d'Angleterre. Pourquoi? Je ne le sais. Ce matin nos deux Pères prêtres ont dit la messe dans leur cabine. Vous ne vous figurez pas combien sont petites ces cabines. Nous y dormons à deux : nos lits sont l'un au-dessus de l'autre : devant il y a un couloir où nous pouvons nous tenir debout : c'est tout; ni chaise, ni table... Quelle histoire! « *Dat*

zijn dingen hier! » Tous les passagers anglais sont très polis; ils parlent doucement, mais vite comme le vent. Je prie pour eux. Combien de temps resterons-nous encore ici en panne? Comme Dieu le voudra! Je suis heureux ici comme partout au monde.





V

En mer

I nov. Toussaint.



ENFIN, depuis jeudi (28 oct.) nous avançons, et depuis lors je sais ce qu'est le mal de mer... Je n'ai pu ni manger, ni boire, ni dormir : je n'aurais pu davantage parler. Que faire alors, sinon prier, prier encore, et prendre patience! Je vais beaucoup mieux aujourd'hui et j'en profite pour vous écrire, car nous arrivons cet après-midi à Gibraltar, d'où je vous enverrai

ma lettre. Ne croyez pas que j'aie été malheureux ces jours-ci. Je me sens plus heureux que jamais! Y a-t-il bonheur plus grand, après avoir tout quitté, que de s'occuper de Dieu seul? Quand on est avec Dieu, on est bien partout. Combien de temps serons-nous séparés? En vérité, je l'ignore. Ah! certes, il m'a été bien dûr de vous quitter tous, mais je l'ai fait très volontiers par amour pour Jésus. Je regrette de ne pas avoir pu vous rendre toute la bonté que vous avez eue pour moi!

Louis et Romaine, que Dieu vous bénisse. Que pourrais-je vous souhaiter plus? Je prie pour vous et je sais que vous priez pour moi. Redites toutes les nouvelles que je vous donne à Amélie. Consolez-la tant que vous pourrez. Dites-lui souvent que je l'aime autant que je l'ai toujours aimée : je ferais tout pour elle!.. Qu'elle ait bien soin de mes trois autres sœurs.

A plus tard! Que Dieu vous garde!

Encore une fois, toutes mes affections à Amélie.

Donnez-lui ma lettre, s'il vous plait.

Gibraltar, 1 nov. 1880.

Loué soit Jésus-Christ : Amen.

Très aimés Père, Frères, Sœurs et Amis,

Nous nous sommes arrêtés à Gibraltar durant deux heures. Gibraltar n'est qu'un grand rocher planté dans la mer. Les Anglais s'en sont emparés pour pouvoir

commander de là l'entrée et la sortie de la Méditerranée. De fait, la mer n'a sur ce point qu'une largeur de deux lieues, et nous voyons aisément des deux côtés la ligne des terres. On nous a donné une grande cabine où, mardi, nous avons pu célébrer la messe. Nous sommes très bien, en très bonne santé et très gais. Le navire file bien : nous faisons cent lieues et davantage par jour. Le vent est bon, le temps est beau. Il fait chaud ici comme l'été en Belgique. Nous voici déjà bien plus loin que Rome, plus au sud; nous allons droit sur l'ouest, droit comme une flèche. Le chemin le plus rapide est le chemin le plus court; et le chemin le plus court est le chemin en ligne droite.

Les protestants qui nous entourent nous regardent comme on regarde des statues dans les églises. Nous sommes à table les seuls qui prions avant les repas. Hier soir, un protestant est venu nous interroger sur les choses religieuses. Il causait avec une politesse extrême et écoutait avec grande bienveillance : il nous quitta très satisfait. Que Dieu daigne le bénir! Nous prions pour ces pauvres gens : ils ne savent pas qu'ils sont dans l'erreur. Ils sont très instruits, très serviables.

Nous longeons les côtes d'Afrique depuis lundi, de hauts rochers, dans la haute mer; on n'en voit pas davantage. Le vent monte parfois, et alors le navire se balance « *wiegt en waagt* » comme un berceau. Mais nous n'avons pas la moindre crainte. Nous sommes les enfants de Dieu, et il nous porte dans ses bras!

Combien je me console en pensant que je vais vivre

souffrir et mourir pour Dieu seul. De tout mon cœur, j'offre ma vie à son honneur et à sa gloire.

Je ne sais pas quand je vous reverrai encore en ce monde. Peut-être, vraisemblablement même, je reviendrai en Europe, mais quand?

Que le nom de Dieu soit éternellement béni.

Je suis toujours en bonne santé; on s'accoutume à la mer. Nous serons demain à Malte; c'est de là que partira ma lettre. Je pense à vous et je prie pour vous de tout mon cœur.

Père, donnez-moi votre bénédiction.

C. L.

Sur mer, 8 nov. 90.

Loué soit Jésus-Christ, Amen.

Très aimés Père, Frères, Sœurs et Amis,

Que Dieu daigne vous bénir.

Nous sommes arrivés à Malte vendredi à six heures du matin et nous y sommes demeurés jusqu'à midi. Nous avons eu le temps de descendre à terre et d'aller en ville entendre la messe. Nous y avons trouvé des Pères de notre Compagnie, qui nous ont reçus avec une affection extrême, nous ont montré la ville et se sont vraiment dépensés pour nous faire passer agréablement ces quelques heures. Ma pensée s'est bien reportée sur vous, et le souvenir m'est venu de tant d'heureux moments passés près de vous et avec vous!

. . . .

Dans quelques heures, nous serons en Egypte; je veux que ma lettre vous arrive de là : elle vous sera un souvenir de ce pays, où Jésus, Marie et Joseph ont dû fuir et où ils ont si longtemps vécu.

La mer qui baignait les côtes de France et d'Espagne était bleu-noir; la Méditerranée, où nous sommes, est d'un vert très franc, et la mer rouge, dit-on, est rouge. Je ne sais pas pourquoi cette différence.

La cuisine du navire est la cuisine anglaise : viande le matin, viande le midi et viande le soir. Se promener sur le pont est difficile; étudier et lire un livre est possible, prier seul est facile.

Plus facile encore, dormir.

Je pense souvent à vous tous, Père, Frères, Sœurs, Louise et Romaine... Je compte que parfois vous priez pour moi Notre-Dame et saint Joseph.

De Suez à Aden.

Loué soit Jésus-Christ.

Très aimés Père, Frères, Sœurs et Amis,

Ne trouvez-vous pas que j'écris trop souvent et trop longuement? Je ne le fais pas assez pour satisfaire à l'affection que vous me portez et que je vous porte, mais je fais ce que je peux.

Nous avons traversé le canal de Suez : très étroit en certaines places, mais toujours très profond, de sorte que les plus grands navires y peuvent passer. Les deux rives du canal sont désertes et sauvages...

Tout est sable, tout est sable. A peine çà et là quelque petit et délaissé buisson de genêts. On nous montre la route des caravanes de Palestine en Egypte... C'est par là, croit-on, qu'a passé la sainte Famille... Il me semble les voir marcher, Jésus, Marie et Joseph, si pauvres, si seuls, si abandonnés. Cette vue de la nature sauvage m'a hanté toute la journée. Si vous voyiez cette terre, les larmes vous jailliraient des yeux, larmes de compassion sur les pauvres voyageurs dénués et délaissés que devaient être la sainte Famille. Où pouvaient-ils reposer, où dormir, où s'asseoir, où manger, où boire?.. Où, grand Dieu! Rien que du sable, un soleil brûlant et des fauves!.. Pas le plus petit oiseau, pas la moindre brise, pas une branche, pas une fleur, pas une petite plante!.. Du sable, toujours du sable! J'espère que cette pensée et l'impression de ces deux jours me suivront toute ma vie. J'y puiserai de la force dans tous mes besoins, dans tous mes voyages, dans toutes mes difficultés et dans toutes mes misères. Priez saint Joseph, et quand vous méditerez ses souffrances, priez pour moi.

A Suez, nous sommes démeurés un long jour. Nous sommes allés voir la ville, qui est à une demi-lieue du port. A peine à terre, nous sommes entourés de Turcs, d'Egyptiens, d'Arabes, nippés et sales à faire peur. Ils nous offrent leurs ânes, en français, en allemand, en anglais, en toutes les langues du monde. Ces ânes d'Egypte sont bien plus beaux que les nôtres. On leur donne des noms gracieux : l'éclair, la locomotive, le vent, le télégraphe... le plus joli s'appelait Bismark.

Nous étions cinq. Un ânier arrive à nous : « Cinq



Photoc. Maes, d'après un cliché du Cte H. le Grelle.

LA HUTTE DU P. LIEVENS, A TORPA

Tout est sable, tout est sable. A peine çà et là quelque petit et délaissé buisson de genêts. On nous montre la route des caravanes de Palestine en Egypte... C'est par là, croit-on, qu'a passé la sainte Famille... Il me semble les voir marcher, Jésus, Marie et Joseph, si pauvres, si seuls, si abandonnés. Cette vue de la nature sauvage m'a hanté toute la journée. Si vous voyiez cette terre, les larmes vous jailliraient des yeux, larmes de compassion sur les pauvres voyageurs dénués et délaissés que devaient être la sainte Famille. Où pouvaient-ils reposer, où dormir, où s'asseoir, où manger, où boire?.. Où, grand Dieu! Rien que du sable, un soleil brûlant et des fauves!.. Pas le plus petit oiseau, pas la moindre brise, pas une branche, pas une fleur, pas une petite plante!.. Du sable, toujours du sable! J'espère que cette pensée et l'impression de ces deux jours me suivront toute ma vie. J'y puiserai de la force dans tous mes besoins, dans tous mes voyages, dans toutes mes difficultés et dans toutes mes misères. Priez saint Joseph, et quand vous méditerez ses souffrances, priez pour moi.

A Suez, nous sommes démeurés un long jour. Nous sommes allés voir la ville, qui est à une demi-lieue du port. A peine à terre, nous sommes entourés de Turcs, d'Egyptiens, d'Arabes, nippés et sales à faire peur. Ils nous offrent leurs ânes, en français, en allemand, en anglais, en toutes les langues du monde. Ces ânes d'Egypte sont bien plus beaux que les nôtres. On leur donne des noms gracieux : l'éclair, la locomotive, le vent, le télégraphe... le plus joli s'appelait Bismark.

Nous étions cinq. Un ânier arrive à nous : « Cinq



Photoc. Mars, d'après un cliché du Cte H. le Grelle.

LA HUTTE DU P. LIEVENS, A TORPA

messieurs, cinq ânes, cinq francs! » C'était tout son français. Vous devinez si cet étrange salut nous fit rire. Le seul chemin pour aller à la ville est la voie ferrée. Mais tout se réduit aux rails. Ni station, ni voiture, ni locomotive.

La ville est peuplée... à peu près comme Roulers, mais vous ne vous figurez pas combien elle est misérable. Les Turcs, assis devant leur porte et devant les auberges, fument, jouent aux cartes, etc.

Presque pas de chrétiens, et cependant c'est ici le pays de la Foi. C'est ici qu'ont vécu Jacob, Joseph, les Israélites, Moïse. On montre la place où les Israélites ont traversé, pieds secs, la mer Rouge.

C'est ici que se sont réfugiés tant de saints, tant d'ermites, tant de moines. Avez-vous lu la vie des Pères du désert? Saint Antoine au petit cochon, Pacôme, Paul, etc. Ils ont demeuré ici, dans ces montagnes que nous voyons de loin.

Et de tout cela, il ne reste rien, que cette terre dévastée, ces pauvres maisons, ces misérables habitants, la mer, le canal... parfois un navire qui, lentement, passe, et au port, quelques bateaux avec, accolées à leurs flancs, des barques ruineuses... Quelle différence avec notre pays!

La mer rouge est bleue, — et non pas rouge, comme je vous l'avais écrit de confiance... La chaleur est très tolérable; on nous conseille cependant de nous tenir à l'ombre. Je reste au salon ou sous la tente du pont. Je me lève à cinq heures et je me couche à dix heures, et les jours passent vite. Nous dînons à six heures du

soir; par contre, nous soupons à midi. Mode anglaise, drôle de mode!

Dieu a permis qu'aujourd'hui j'éprouve très durement la douleur qu'il y a à quitter sa patrie, sa maison, sa famille, tout!.. J'ai prié longtemps, appuyé sur le bord du navire, regardant passer les flots bleus,.. et les vieux jours me revenaient à la pensée... Je vous voyais tous, l'un après l'autre, et à chacun je disais adieu... Je vous voyais en bleu comme au jour de votre première communion, puis en vert, puis en noir!.. Grâce à Dieu! j'ai renouvelé de tout mon cœur mon sacrifice, pour sa plus grande gloire et pour le salut de nos âmes.

Adieu à la glace et à la neige. On ne sait pas ce que c'est ici que la glace et la neige!

Je vous envoie cette lettre d'Aden, au bout de la mer rouge. Quand vous arrivera-t-elle?

Louis et Romaine, n'oubliez pas de passer toutes mes lettres à Amélie, afin qu'à la maison on prie pour moi. Ils pleureront en les lisant, je le sais bien, mais j'espère qu'Amélie les consolera de son mieux.

Père, bénïssez votre fils, si loin de vous!

Const. LIEVENS.

Et sur les dernières lignes, deux grosses larmes sont tombées, fondant les bords de son écriture. Elles étaient adressées à Roulers, ces lettres, à Louis et à Romaine. Les jours de marché, Amélie les prenait et les portait au village.

Loué soit Jésus-Christ. Amen.

Très aimés Père, Frères, Sœurs et Amis,

D'Aden à Ceylan la mer n'a guère été calme. Quand elle n'est point calme, je me sens un peu mal, et voilà pourquoi je ne vous écrirai que quelques mots, assez pour vous dire où je suis et vous envoyer une lettre de cette île lointaine. Huit jours durant, du 16 au 24 novembre, nous n'avons vu que de l'eau, devant, derrière, à droite, à gauche, de l'eau, de l'eau, toujours de l'eau. Le soleil brûle, mais il lui faudra du temps avant de dessécher tout cela.

A Aden, sont montés sur le navire, des mahométans, des espèces de Turcs : ils sont mi-noirs, ils portent un long jupon blanc et s'enroulent, autour de la tête, une grande pièce d'étoffe. Il est curieux de les voir, quand le soleil se couche, se tourner vers lui et dire leurs prières au seul vrai Dieu. Ils y mettent beaucoup de dévotion et de gestes. Leur oraison dure une bonne demi-heure et, de temps en temps, ils l'interrompent pour baiser la terre. Certainement ces gens-là sont fermement convaincus de la vérité de leur foi. Leur repas consiste toujours en riz... Ils en mettent un grand tas sur un linge, y mélangent je ne sais quoi et commencent à manger, chacun de son côté, sans cuiller ni fourchette, avec les doigts... Je ne dis point que c'est propre... le riz est blanc, mais le reste : bouche, doigts, linge, tout est noir.

Le fils de l'évêque protestant qui nous accompagne, a croqué le portrait de deux d'entre nous... Singulier

homme, il ne peut rien voir sans en prendre le croquis sur place. Cela nous fait rire.

Notre navire a 300 pieds de long, — environ 100 mètres, — et 30 à 40 pieds de large. Nous sommes 400 passagers. Vaches, veaux, moutons, poulets, chiens : il y a de tout dans cette grande machine... Le matin, on entend beugler, mugir, aboyer, caqueter et coqueriquer, comme au milieu d'une ferme. Si quelqu'une de ces bêtes, durant la nuit, est morte dans sa cage, on la jette à la mer. Il faut bien aussi que les poissons mangent.

Savez-vous ce que c'est qu'un plongeur?.. Ecoutez : Des gamins, des jeunes gens, des hommes faits, à l'approche des côtes, assaillent le navire; on jette à la mer quelque monnaie : ils sautent après, parfois de 20 à 30 pieds de haut, disparaissent et bientôt reviennent au jour, nageant des bras et des jambes, la monnaie entre les dents.

Nous voici à Ceylan. Priez pour moi, je prie pour vous. Père, bénissez-moi.

Votre fils,
CONSTANT.

Loué soit Jésus-Christ. Amen.

Chers amis,

Aujourd'hui, 2 décembre, je suis arrivé à Calcutta. Dieu soit béni! Depuis Ceylan, notre voyage n'a rien offert de particulier. La mer était calme. Nous naviguions toujours... toujours trop lentement à notre gré,

car depuis si longtemps nos cœurs étaient à Calcutta. Nous abordions vers quatre heures de l'après-midi. Deux Pères nous attendaient, et nous fûmes aussitôt au palais de Sa Grandeur l'Evêque, Monseigneur Goethals. Il nous reçut comme ses chers enfants.

A plus tard. Priez pour moi.

CONSTANT.





VI

La mission du Bengale



On aime à citer et l'on en tire gloire, je n'y contredis pas, les travaux que nos ingénieurs belges exécutent en pays étranger, les chemins de fer établis en Russie, en Chine, en Grèce. On ne trouvera point mauvais que je signale au même titre les missions civilisatrices que nos Prêtres belges ont remplies aux Indes.

La mission des Indes orientales, confiée d'abord aux

Jésuites anglais, fut transmise, en 1859, par la Congrégation de la Propagande, aux Jésuites de la province belge.

La province belge, après avoir fondé la mission du Missouri, venait de la constituer en province séparée et de l'abandonner à son gouvernement propre. Elle n'hésita pas devant le nouveau sacrifice qu'on lui demandait. Elle s'employa à organiser aussitôt la mission des Indes orientales. Trois Pères furent envoyés à Calcutta pour y recevoir, des mains des Pères anglais, ce nouvel et pesant héritage. C'était, je l'ai dit, en 1859.

Aujourd'hui, la hiérarchie catholique y est établie. Le vicariat apostolique du Bengale occidental est devenu l'archevêché de Calcutta.

Ce qu'il en a coûté de morts, peut-être est-il utile de le dire, en des jours où l'on semble oublier que les grandes œuvres, comme les grands édifices, ne tiennent debout qu'à la condition d'être cimentés par du sang. Les esprits noirs disaient que la mission des Indes serait non seulement le calvaire, mais le cimetière de la province belge. Le calvaire... elle le fut, mais on ne suit pas le Christ sans l'accompagner au calvaire. Le cimetière, elle le fut pendant les premiers temps. Cinquante pour cent des Pères que l'on y envoyait, mouraient durant les deux premières années de leur séjour. Mais on arriva assez vite à connaître ce pays perfide et à découvrir les moyens de se défendre contre lui. Aujourd'hui, certes, on y meurt plus vite qu'en Belgique, mais on y peut vivre aussi. Et le bien à faire y étant manifestement plus grand, beaucoup estiment

que mieux vaut une vie courte, mais remplie, qu'une vie longue mais vide, pesant peu devant Dieu.

La mission du Bengale occidental compte, en ce moment, 140 Jésuites belges. (1)

Elle s'étend sur un territoire équivalent à sept fois environ celui de la Belgique. De l'est à l'ouest, elle mesure 4 milles anglais; 140 lieues de Belgique; et du nord au sud, 420 milles, 160 lieues. Dans cette immense circonscription ecclésiastique, vivent vingt millions d'hommes, le tiers à peu près de la population totale du Bengale. Le titulaire actuel de l'archidiocèse est Sa Grandeur Monseigneur Paul Goethals, né à Courtrai, le 11 novembre 1832. Il a sous ses ordres 77 prêtres, 40 scholastiques plus ou moins rapprochés de la prêtrise, et des frères coadjuteurs. De ces 77 prêtres, 22 sont à Calcutta, 12 à Kurseong et à Darjeeling. Il n'en reste donc que 40 pour les missions de l'intérieur. Comment s'expliquer, sinon par Dieu, que le courage de ces ouvriers évangéliques ne soit pas trahi par leur petit nombre?..

J'ai souvenir du temps où partit, pour les Indes, le premier évêque que la Compagnie y envoya. C'était Sa Grandeur Monseigneur Van Heule. J'ai raconté autrefois la scène touchante de son départ. On l'avait sacré dans la petite église de l'Institut Saint-Ignace, à Anvers, et les joies de cette grande fête avaient effacé un

(1) Beaucoup de détails rappelés ici sont empruntés souvent mot à mot une brochure intitulée : *La mission belge du Bengale occidental,* publiée en 1890, par le P. A. Scheys, S. J.

instant dans nos cœurs les tristesses du départ. L'heure vint : dans un adieu plus intime, il nous dit cette parole, qui sonne encore à mon oreille : « J'obéis, je pars; j'en ai pour six mois. »

Il se trompait; cinq mois n'étaient pas passés... comme la flamme d'une traînée de poudre se répandait la nouvelle fatale : Monseigneur Van Heule est mort!.. Le soleil d'Asie l'avait tué.

Que d'autres sont morts comme lui... dévorés par l'inclémence d'un ciel que leur zèle a bravé!..

Ils partaient, vaillants de courage, souriants d'espérance. Nous les embrassions au départ, de sinistres pressentiments navraient notre cœur... et bientôt devançant même nos craintes, on nous disait d'eux comme de lui : Il est mort!.. Ils reposent là, loin de nous, loin de tous ceux qu'ils ont aimés, loin de tous les souvenirs de la patrie! Il me semble les voir, ces chères ombres; il me semble les voir se lever et me dire : Ecrivez bien, vous écrivez pour nous. Il me semble revoir leurs traits et leur sourire, entendre leur voix. La mémoire me revient des années où nous vivions ensemble, caressant les mêmes rêves; je les entends me dire : Ecrivez bien, vous écrivez pour nous!.. Et les vivants!.. Tous les frères que j'ai là-bas, toute cette famille absente et bien-aimée!.. Je les vois autour de leur archevêque... Ah! leur archevêque!.. mon vénéré maître!.. De ses adieux aussi je fus le témoin. C'était à Namur, au Collège de la Paix. Les élèves qu'il quittait lui demandaient de ne pas les oublier. « Oh! mes enfants, leur répondit-il, comment

pourrais-je vous oublier? Quand on m'a demandé ce qu'il fallait graver sur ma croix épiscopale, j'ai dit : « Notre-Dame de la Paix! » Je vous porterai donc toujours sur mon cœur. Quand on m'a demandé ce qu'il fallait graver sur le pied de mon calice, j'ai dit : « Notre-Dame de la Paix! » Tous les jours donc, entre le corps et le sang de mon Dieu vous m'apparaîtrez. » Lui aussi, me semble-t-il, m'encourage et me crie : « Ecrivez bien, vous écrivez pour nous. » Que je voudrais bien écrire!..

Que l'on me pardonne cette effusion trop personnelle, je le sens, mais je n'ai pu m'en défendre; au moment d'écrire le récit des travaux qu'entreprit dans les Indes le P. Lievens, la pensée m'est revenue de tous les frères que j'ai là-bas, et l'on pardonnera à mon amitié de les avoir salués de loin.

La mission du Bengale occidental comprend, dans la ville de Calcutta, le Collège Saint-François-Xavier, école d'humanité et de philosophie, annexée à l'Université de Calcutta; la résidence archiépiscopale, la résidence de l'église cathédrale, la résidence du Sacré-Cœur, la résidence de Saint-François-Xavier, la résidence de Saint-Patrice « Fort Willam » et la résidence de Sainte-Thérèse. Dans l'intérieur du pays, elle comprend trois groupes de stations formant trois missions particulières. Les missions Bengalies, répandues dans les districts des XXIV Pergannahs, de Midnapore, de Burdwan et de l'Hugly. Les missions de l'Orissa, dans les districts de Balassore, et dans l'Etat tributaire du Morbhuny. La mission du Chota-Nagpore, dans les districts d'Hazaribagh, du

Lohardagga et du Singbhum. Enfin, dans la région de l'Hymalaya, elle tient un collège, le collège de Darjeeling ; un séminaire, le séminaire de Kurséong; et une station, la station de Purneah.

Pendant longtemps, tout l'effort des missionnaires dut se concentrer sur la ville et le collège. A peine, en dehors de cette œuvre principale, pouvait-on songer à desservir l'aumônerie de la garnison, composée, en majeure partie, de troupes irlandaises. L'importance du collège était, d'ailleurs, considérable; indépendamment du nombre des élèves, qui atteignait environ sept et huit cents, il importait d'établir par lui la réputation de l'enseignement catholique dans la capitale des Indes. Le nombre des missionnaires était alors absolument trop petit pour pouvoir songer à courir dans le cœur du pays, à travers les montagnes et les jungles. Il se repandait d'ailleurs comme une légende, suivant laquelle l'indigène, au caractère mou, frivole et changeant, était un être rétif à tout essai de conversion durable. L'esprit de caste compliquait encore singulièrement la situation; comment faire entrer les notions d'égalité chrétienne dans des esprits, qui voient des différences d'essence entre un concierge et le balayeur qui lui nettoye sa loge, entre le balayeur et le chiffonnier qui furette au bout de son balai?.. Si cette conviction de la première heure s'était enracinée, c'en était fait pour longtemps de tout espoir pour l'Eglise des Indes. Le P. E. Delplace la fit tomber comme par enchantement. Il obtint de ses supérieurs l'autorisation de s'avancer vers le sud, dans les terres situées entre l'Hugly et le

Mutlah. Là, vivant, comme les indigènes eux-mêmes, dans une hutte de jonc et de feuilles, mangeant, comme eux, du riz et, les bons jours, du poisson fumé, il arriva à se faire accepter, à se faire aimer, et, dès lors, ils l'écoutèrent. Il put leur prêcher et, bientôt, il put les convaincre. Les premières conversions qu'il fit, provoquèrent parmi les missionnaires un magnifique élan de zèle et d'espérance.

De toutes parts, on entreprit des essais, qui parfois échouèrent, mais qui souvent furent couronnés de très encourageants succès. De ce temps date, si je puis ainsi parler, l'efflloraison de la mission des Indes.

D'un côté, Mgr Goethals prenait, à Calcutta, la position prépondérante qu'il y occupe aujourd'hui; d'autre part, les missionnaires pénétrant de plus en plus au cœur de l'Inde, y conquéraient les âmes et agrandissaient chaque jour le royaume de Notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est en avançant ainsi que, dès 1863, le P. Stockman était arrivé au centre du Chota-Nagpore.

« Quand, au sortir des paysages harmonieux de la plaine du Gange, le voyageur monte, à l'ouest de Calcutta, dans le pays des collines, quel contraste étrange il rencontre! Derrière lui, des cités fantastiques, avec leur mille pagodes et leurs merveilleux monuments étincelants sous la belle lumière orientale; des champs cultivés, des prodiges d'irrigations, des voies ferrées, toutes choses parlant de l'homme civilisé, et parfois, pour se reposer la vue, sous les grandes ombres d'un bois sacré, les ruines d'un vieux temple hindou, montrant sa pierre grisâtre et rongée.

» Le sol est devenu aride et rocheux; la tristesse des paysages de l'Orissa s'accentue. Çà et là, un pic couronné d'une touffe fantomale d'arbres met une note vivante au milieu de ces lignes roides, dans certaines parties même de la contrée, de grandes échappées de vue, au-delà de ravins profonds d'un aspect étrange, bizarre, sinistre parfois, mais toujours d'une réelle beauté. Toutefois, l'ensemble du pays a un aspect austère, sauvage; des landes, des espaces couverts d'arbres clairsemés, au-delà desquels s'étend, à perte de vue, la lande embroussaillée.

» Les chefs-lieux du Chota-Nagpore ne sont que de grands villages; les villages, que de chétives agglomérations de trente ou quarante cabanes, ensevelies sous des fourrées, dans l'enclavure d'une colline ou se montrant à moitié sous les grandes feuilles tombantes des tamariniers et des manguiers qui croissent sur les plateaux.

» L'état misérable des habitants frappe plus vivement encore.

» Des murs de boue durcie supportant des tuiles rougeâtres chargées de mousse épaisse, voilà généralement leurs demeures. Le matin, on en voit sortir hommes et animaux. Une pièce de toile roulée autour du corps, un arc et des flèches ou un soc de charrue à la main, les indigènes partent à l'aube pour la chasse ou pour le labeur aride des champs. Après avoir travaillé tout le jour, au soleil ardent, ces pauvres gens reviendront, le soir, manger sur leur seuil une écuelle de riz, assaisonnée de quelques fruits des jungles. Ils boiront une gorgée d'eau que les pluies ont laissée, il y a six

mois, dans une mare voisine; puis ils s'étendront sur la terre nue jusqu'au lendemain.

» Dans quelques villages plus opulents, un étang plus vaste, l'échoppe du forgeron qui répare les charrues, une maison communale en terre boueuse, ornée, à l'intérieur, de peaux de tigre, de bannières en lambeaux, de vieux tambours, et de cors de chasse, et de-ci de-là, se haussant au-dessus des huttes, les grandes masures des propriétaires hindous, qui sont, si vous le voulez, les châteaux du pays. »

Le Chota-Nagpore est quatre fois plus grand que la Belgique; son territoire comprend, outre neuf petits Etats tributaires, les quatre districts d'Hazaribagh, de Lohardaga, Singbuhm, et Manbhum, administré par les agents britanniques. Il a 5,000,000 d'habitants, les uns Hindous, les autres aborigènes ou descendants des populations primitives de l'Inde, refoulés, il y a quelque vingt siècles, par les conquérants ariens, de la plaine du Gange et des plateaux du Deccan, vers les jungles et les collines de l'est.

Là, préservés, par l'isolement du pays, de tout contact avec la population et la civilisation décadente des Hindous, ces enfants de la montagne gardèrent, jusqu'au commencement de ce siècle, leur indépendance, leur langage et leurs coutumes. Les uns, comme les Mundaris, les Larkas, les Bhumijs et les Kharrias, appartiennent au groupe kôlarien; les autres, tels que les Uraons, au groupe dravidien.

Au siècle dernier, la prospérité croissante de ces tribus adonnées à l'agriculture, attira chez elles un

certain nombre de banquiers et de commerçants hindous du Béhar et du Bengale. La domination anglaise accéléra cette émigration et l'étendit aux collines plus isolées du Lohardaga et du Singbhum.

Ce fut pour les aborigènes l'origine d'irréparables malheurs. Il fut facile aux étrangers de s'emparer, en peu de temps, de toutes les terres de leurs hôtes. Les corvées, des marchés conclus à coups de bâtons, des statuts de police locale, tout à l'avantage des Hindous, réduisirent les aborigènes au rang de serfs attachés à la glèbe.

« En 1832, une révolte éclata; les Kôles envoyèrent la flèche de guerre à leurs oppresseurs. Ils saccagèrent les biens des Hindous et massacrèrent ceux dont ils purent s'emparer. Le gouvernement anglais s'occupa alors du sort de ces montagnards et tenta de l'améliorer.

» Les deux districts d'Hazaribagh et de Manbhum, habités en majorité par des immigrants hindous, durent se soumettre entièrement à la disposition générale; les deux autres, où les aborigènes formaient encore plus de la moitié de la population, reçurent un commencement d'administration civile et judiciaire. Mais les magistratures inférieures furent confiées aux indigènes, sous la surveillance des commissaires anglais. Malheureusement elles furent abondonnées, la plupart du temps, à des Hindous, de sorte que ceux-ci, en qualité de collecteurs d'impôts et de fermiers de l'état *Thikédars* ou *Zémindars* ou de chefs de police locale *Thanidars,* eurent de nouveau toute licence pour se

livrer à leurs habiles exploitations. Or, la conscience hindoue n'est guère délicate, et tout moyen lui semble bon quand il s'agit de gagner des roupies. »

Voici comment un missionnaire des Kôles nous dépeint leurs exactions. « Peu satisfaits de la redevance annuelle fixée par la loi, ces hommes cupides, véritables vampires, abusent de la situation des indigènes ignorant les taxes légales, et pressurent le peuple de toute manière. Grâce à l'éloignement considérable du siège du gouvernement, grâce surtout à la difficulté des communications et au manque de contrôle qui en résulte, ils viennent toujours à bout de leurs injustices; les menaces et les violences triomphent du mécontentement et arrêtent les plaintes. Quant aux *Thanidars*, musulmans presque tous, les arguments sonnants les rangent sans peine du côté des oppresseurs; et au lieu de protection, les aborigènes ne rencontrent que trop souvent de nouvelles tracasseries. Si un *Thanidar* a besoin d'argent, il se rend dans tel ou tel village, qu'il n'a plus inspecté depuis longtemps; à son arrivée, on l'héberge royalement, puis chaque chef est prié de verser dans sa caisse vide, deux, quatre ou huit annas. L'anna vaut environ 15 centimes.

Oppose-t-on de la résistance : « Ah! vous ne voulez pas payer!.. » dit le fourbe, eh bien, venez avec moi au *thana*, — bureau de police, — et je vous ferai bien entendre raison. L'ignorant villageois, effrayé à la pensée de la prison, s'empresse de payer. L'homme au turban rouge s'en retourne alors, en riant de la simplicité des aborigènes. Bientôt il viendra remercier les

5

gens et les prier après cela de vouloir acquitter le prix de son voyage. »

Des cours de justice anglaise furent établies, il est vrai, dans les chefs-lieux de province, mais ces cours étaient éloignées, et d'ailleurs cent moyens de terrorisation empêchaient les timides indigènes d'exposer leurs plaintes à qui leur eût fait droit.

C'est dans ces circonstances que le catholicisme apparut au Chota-Nagpore.

Or, Dieu voulait que ses conquêtes fussent deux fois des victoires.





VII

A Asansol

1881



Les premiers temps du séjour du P. Lievens à Calcutta furent, sur l'ordre de ses supérieurs, donnés au repos. Il en avait plus besoin que ne voulaient l'avouer ses lettres. On ne fait pas sans fatigue, sur mer, un voyage de plus d'un long mois.

« Nous voici, écrit-il, depuis deux jours à Calcutta;

nous habitons le palais de Monseigneur l'Evêque. J'ignore encore les fonctions dont je serai chargé. Nous avons célébré hier la fête de Saint François-Xavier, le patron de notre Collège. Les étudiants, à cette occasion, ont donné une séance pendant laquelle ils ont, en notre honneur, déclamé et chanté tous les morceaux et tous les airs flamands qu'ils pouvaient connaître. Nous sommes ici en plein hiver. Pourtant le soleil brûle avec tant d'ardeur qu'on ne nous permet pas de l'affronter. Je n'ai pas encore transpiré. Durant le jour, nous voyons, en grandes bandes, des corbeaux et des oiseaux de proie; le soir, des chacals, on dirait des chiens, entrent dans la ville, sautent dans les jardins, et se mettent à aboyer et à hurler, la nuit entière. Le moyen de dormir?.. A plus tard de plus amples nouvelles. Je vous souhaite à l'avance la nouvelle année, car je ne sais quand vous arrivera ma lettre.

Priez pour moi.

CONSTANT.

Pendant cette même période, il écrivait à sa famille :

Très aimés Père, Frères et Sœurs,

Je commence par vous souhaiter la nouvelle année. Me voici à Calcutta depuis un mois et en bonne santé. Il fait ici plus chaud qu'en Belgique en plein été; pourtant on assure que nous sommes en plein hiver et que cet hiver est rigoureux.

Calcutta est à environ 4,000 lieues de vous, vers le sud-ouest, dans l'Inde anglaise. Quelques milliers de

lieues plus loin que Constantinople, que l'Egypte, Jérusalem, etc... Calcutta est une des plus grandes villes du monde. Il y habite plus d'hommes que dans tout notre diocèse de Bruges. Quant aux catholiques de la ville, il y en a autant que dans la ville de Roulers. Il y a, pour les servir, quarante prêtres, tous Jésuites. Ils ont des églises, des écoles, et un grand collège. J'habite le palais de l'Evêque, Monseigneur Goethals. Je ne sais pour combien de temps encore. Toutes les maisons ici sont de vrais palais : elles n'ont pas de toit; par-dessus leurs deux ou trois étages règne une plate-forme, sur laquelle on peut se promener. La ville est si grande qu'on n'en voit pas la fin. Aussi n'en sortons-nous guère. Au centre est la grand'place, immense espace d'une demi-lieue environ de long et d'une demi-lieue de large, coupée de pièces d'eau et entourée de rues rayonnantes. On y rencontre toutes sortes de gens : des blancs, des noirs, des bruns, des jaunes, des juifs, des Turcs, des Chinois, des Anglais, des Allemands, des Grecs, des Américains, etc.

De même on y entend parler toutes sortes de langues. On y voit tous les costumes; la plupart des hommes cependant portent une espèce de grand jupon blanc et tournent, en turban, autour de la tête un grand morceau d'étoffe. Et que font, pensez-vous, tous ces gens pour gagner leur vie? Ils s'asseyent, regardent, jasent et dorment. Chacun a sa besogne et ne fait pas autre chose; un portier, par exemple, se tient à la porte, l'ouvre, la ferme et ne fait pas autre chose. Un

servant de table sert la table à l'heure et ne fait autre chose de toute la journée. Il y a ainsi un homme à la cuisine, un autre à balayer, un autre à faire les lits, un autre à soigner les chevaux, un autre à les conduire, un autre à soigner la voiture, un autre à porter les lettres à la poste, un autre à râtisser le jardin, etc. Si bien que chaque maison compte une vingtaine de domestiques faisant, à eux tous, ce qu'un seul homme ferait en Europe. Il est vrai qu'ici la chaleur est si épuisante qu'elle ne permet pas de travailler beaucoup. Les salaires sont d'ailleurs à proportion; un berger, par exemple, gagne 5 francs l'année. Il dépense environ 2 francs en habits, et épargne encore 2 francs 50 centimes. Un cheval revient à 25 francs; une vache à beaucoup moins, et un mouton coûte à peine un franc. Je parle de la campagne; en ville, tout est au moins aussi cher qu'en Belgique. Tout le monde a ici chevaux et voitures; la raison en est fort simple : c'est que personne ne pourrait sortir en plein soleil, sans s'exposer à être aussitôt frappé à mort. En ce moment même, en hiver pourtant, nous ne pouvons aller au soleil que pendant fort peu de temps, et abrités sous un grand chapeau blanc.

Le temps de sécheresse est ici de neuf mois; ce sont des mois sans la moindre goutte d'eau; mais après viennent trois mois de pluie (août, septembre et octobre). Presque tout le monde alors devient malade, ce qui pourrait bien m'arriver aussi; mais l'indisposition est rarement grave. Nous recevons, tous les soirs, la visite d'une espèce de chiens sauvages, appelés chacals;

ils demeurent, durant le jour, dans des ruines ou dans des maisons abandonnées et, la nuit, sautent par-dessus les murailles, entrent dans les jardins et aboyent à tout fendre. Ils ne sont pas dangereux, ne font mal à personne et se contentent de chercher les os et les débris de viande, qu'ici l'on jette, à tout hasard, sur la rue.

La plupart des gens sont païens ou musulmans; même nos domestiques le sont. Mais, me direz-vous, pourquoi ne pas les convertir? Il paraît que c'est chose absolument impossible. Les catholiques sont ou bien des protestants convertis, ou bien de pauvres gens vivant au loin dans les bois. Parmi ces derniers, se font, tous les ans, des conversions nombreuses. En ville, les conversions sont plus difficiles : la corruption y est trop grande. Les bois dont je vous parle ne sont pas seulement habités par des hommes, mais par beaucoup d'animaux sauvages. Les plus dangereux sont les tigres et les serpents. On n'a jamais ouï dire qu'un prêtre catholique ait été mis à mal par ces bêtes.

Je viens d'être attaché au collège, il compte cinq à six cents élèves; plus qu'au séminaire de Roulers. Les étudiants nous arrivent de cent et de mille lieues loin, tant la réputation du collège est loin répandue. Quel y sera mon rôle? Je l'ignore. Les vacances ne se termineront que le 24 janvier. La langue courante est l'anglais.

Priez pour moi.

Père, donnez-moi votre bénédiction.

CONSTANT.

Ce que l'on allait faire de lui, il l'ignorait. Hélas! la détermination que l'on allait prendre devait lui faire de la peine. Il rêvait les missions de l'intérieur, dures et lointaines, on songeait à le consacrer à l'enseignement. Pour l'y préparer, on lui fit revoir, comme c'est assez l'habitude au sortir du noviciat, les préceptes de la rhétorique grecque et latine. Le P. Lievens avait trop de vertu pour s'en plaindre. Un des Pères, qui le connaissait mieux et qui n'avait pas les mêmes raisons de garder le silence, fit remarquer au supérieur que, très probablement, après les brillantes études qu'il avait faites, le P. Lievens en pourrait remontrer à son professeur. Presque au même temps arrivaient d'Europe, aux supérieurs de Calcutta, des lettres du P. van der Hoeven, provincial de Belgique, leur faisant connaître le trésor qu'il leur confiait en leur donnant le P. Lievens. Humble, simple et modeste, lui, l'aurait voulu cacher toujours. Il fut sans tarder envoyé à Asansol, pour y faire ses études de théologie.

Asansol, le 28 janvier 1881.

Loué soit Jésus-Christ!

Asansol! Qu'est-ce que cela?.. Un village à cinquante lieues environ de Calcutta, le long du grand chemin de fer. Il y a quelques jours, vers huit heures du soir, j'ai pris à Calcutta le train de nuit, et, après sept heures de voyage, j'arrivais à Asansol. Je vais commencer mes études de théologie et, dans trois ans, je serai prêtre. Si j'étais demeuré en Europe, Dieu sait

quand je le serais devenu!.. Les Jésuites ne le deviennent généralement qu'après quatorze ou quinze ans de Compagnie, quand ils ont trente-trois ou trente-quatre ans. Que je serais heureux si j'avais de vos nouvelles, mais je crois que je devrai les attendre longtemps! Nous sommes ici au milieu des païens; et vous ne sauriez vous figurer combien pauvres et misé-misérables sont ces gens-là.

Sans habits, sans maison, ils mangent deux fois par jour du riz (on l'a pour rien ici); ils vont, ils viennent, regardent autour d'eux, et vivent, et meurent.

Nous sommes en tout douze dans la maison. Un peu plus loin, habitent les Sœurs de l'école. Plus loin encore, le curé. Asansol est station du chemin de fer; partout où les Anglais ont une station, ils construisent des maisons pour leurs employés, et aussitôt arrive un de leurs prêtres. Nous ne sommes point dans l'abondance! Notre chapelle ressemble fort à celle qui est au bout de votre verger; nous ne savons pas y prier tous ensemble. Mais les choses iront mieux : on est en train de nous bâtir une nouvelle demeure. Nous sommes huit étudiants, trois professeurs et un Frère. Notre maison actuelle est en terre glaise; elle ressemble à une grange, n'a ni cave ni grenier, et se compose en tout de quatre chambres et d'une chapelle.

Les murs sont rongés par les fourmis, ils n'y résisteront plus longtemps. Il en sera bientôt de même des chaises et des tables. Nous mangeons du riz; tout le le monde ici mange du riz.

. . . .

Toutes mes salutations aux amis et à mes connaissances. Je suis en très bonne santé. Aimons-nous et prions les uns pour les autres. Nous sommes fort séparés, mais nos vies ne seront pas bien longues.

Dieu soit béni et remercié!

Constant LIEVENS.

On peut le voir par cette lettre, le séjour d'Asansol n'était guère enchanteur. Des photographies de la maison qu'y occupaient alors nos Pères permettent de juger de cette région aride et dépouillée. On dirait nos bruyères désertes et nues. La maison elle-même n'est qu'une pauvre chaumine ruineuse. Monseigneur Goethals ne tarda pas à y faire construire une maison d'études nouvelle. Vaste, aérée, hygiénique, avec ce cachet monumental que donnent, à presque toutes les constructions de l'Inde, les grandes galeries à colonnes dont le climat exige qu'on les entoure, elle s'élève au milieu de la plaine, au bord d'un étang, dont les eaux reproduisent son image, en la résillant de fines moires blanches, tremblotantes. Toutefois, la Compagnie n'y maintint pas longtemps ses jeunes scholastiques. Ils furent transférés à Kurséong, à 5,500 pieds d'altitude, sur le flanc des Himalayas, en un pays incomparablement plus sain et plus propice aux études, par la distraction réconfortante qu'il y apporte.

Mais le P. Lievens, même à Asansol, dans cette monotone et solitaire lande, se trouvait heureux et content. Il y pouvait satisfaire sa passion pour l'étude, et pour se reposer de leur aridité théorique, devant

Dieu, il rêvait doucement au temps heureux, qui approchait, où il pourrait enfin se donner tout entier aux pauvres hindous, qu'il voyait sous ses yeux errer comme des brebis qui appellent un pasteur.

Son application à l'étude émerveillait tous ceux qui le voyaient à la besogne.

Le P. Van Impe, recteur du collège de Calcutta, au retour d'une visite à Asansol, disait avec une réelle admiration : « Quel homme que ce jeune P. Lievens!.. Il parle le latin comme le français et le flamand, il sait l'anglais et l'allemand à la perfection, le voilà maintenant qui parle couramment le bengali; et à le voir, on le croirait occupé uniquement de théologie!.. »

A Asansol, comme dans les maisons d'étude d'Europe, un des exercices les plus fréquents est la composition de sermons, que le jeune étudiant vient débiter au réfectoire, pour les soumettre à la critique, très sévère généralement, de ses collègues. On a gardé le souvenir d'une improvisation qu'il fit en ce temps-là. Le sujet qui lui avait été imposé était la parabole du bon ouvrier et du mercenaire. Il fit un tableau si saisissant des courses par monts et vaux, le jour, la nuit, sans repos et sans cesse, du bon ouvrier volant à la recherche de la brebis perdue, que son auditoire, mal en état pourtant par le souci du repas, fut touché jusqu'aux larmes. On sentait combien dans son âme il attendait avec impatience l'heure où il pourrait voler ainsi, au prix de sa vie et de son sang, sauver les âmes!

Son ardeur pour la prédication était d'ailleurs si

marquée que, dès la seconde année de son séjour à Asansol, on le chargea de donner, tous les soirs, les points de la méditation aux Frères coadjuteurs. C'était une manière de sermon quotidien, auquel il pouvait appliquer son zèle. Mais il fallait attendre patiemment l'heure des grands travaux et des missions apostoliques; sur ce point, les supérieurs ne transigeaient pas, et le P. Lievens comprenait combien leur conduite était sage. Il faut au missionnaire les longues préparations de l'étude, il lui faut surtout la longue formation aux vertus spéciales qu'exige une vie si souvent isolée, loin de tout secours religieux; sans compter que, dans un pays aussi cruel, l'acclimatation aux fatigues de l'apostolat demande des années.

Aux jours de relâche et de vacance, il écrit à sa famille et à ses amis; et ses lettres gardent toujours cette simplicité et cette fraîcheur qui les rendent charmantes. Je ne saurais me défendre d'en donner encore des extraits :

« Vous me demandez au milieu de quels gens je vis?.. Mon Dieu, des gens comme ceux de notre pays!.. En vérité, un peu plus noirs, beaucoup plus sales, beaucoup plus mal habillés et beaucoup plus mal nourris.

Ils adorent des idoles; ce qui revient à ceci : de temps en temps, ils se rassemblent sous les arbres, au fond d'un bois sacré, et passent, à l'honneur du dieu qui habite dans les branches, la nuit entière à crier, à danser, à sauter, et à battre du tambour. Ce mois est pour eux le mois des mariages. Les fiancés se marient, les

autres se fiancent, et le reste. Les femmes, en ce pays, ont la plus mauvaise part. Elles sont chargées de toute la grosse besogne. Les hommes, au contraire, posent au grand seigneur et ne font rien. Durant le jour, la chaleur est très forte; pour peu qu'on approche de la porte ou de la fenêtre, on croirait approcher de la gueule d'un four. Mais tout ira bientôt mieux; voici venir l'hiver et la saison des pluies. C'est en venant ici que l'on sent que notre petite Belgique est un vrai paradis. L'Inde doit confiner au purgatoire... On peut du reste vivre ici comme partout ailleurs; combien j'y vivrai, je l'ignore; mais au moins, si je meurs, ce sera pour Dieu. Il y a quelques jours, l'un d'entre nous fut à la chasse; avisant des oiseaux sur un arbre, il en abattit quelques-uns. Voici qu'aussitôt des prêtres des idoles apparurent, le suppliant de ne pas tuer leurs dieux. Le Père répondit en riant qu'il avait besoin de ces dieux pour son souper. Pauvre peuple!

Nous recevons parfois, durant la nuit, la visite de fauves, des buffles, des tigres et des hyènes. On assure que lorsqu'un tigre a mangé de la chair d'homme, il en reste si friand qu'il n'en veut plus d'autre. Nous n'avons rien à redouter d'eux; jamais ils n'ont touché à un prêtre. Les scorpions se rencontrent en abondance; enfin rien ne manque à l'appel, pas même les diables...

Priez pour moi, Frère et Sœur, afin que je devienne un digne prêtre et que je puisse faire un peu de bien à nos pauvres Hindous. A peine sont-ils convertis, qu'ils pleurent de joie, nous baisent les mains et nous

bénissent à genoux. Ah! si nos compatriotes savaient le bonheur qu'ils ont eu en naissant chrétiens! Priez pour moi, et ne m'oubliez pas quand vous irez à Dadizeele. Que Dieu nous bénisse durant toute notre vie! »

Elles franchissaient les mers, ces lettres si simples, si bonnes, si aimantes et où tant de cœur débordait. Elles arrivaient dans la petite ferme, et les enfants plus jeunes, aux aînés, dans les champs, couraient annoncer la nouvelle! Ce jour-là, les heures de travail semblaient plus longues, et que de fois on les écourtait, pour rentrer plus vite et savoir plus tôt ce qu'écrivait le cher exilé! Et autour de la table blanche, où fumait l'humble repas, tous se rangeaient. Amélie, la grande sœur, lisait : il y avait un grand silence; bientôt les larmes coulaient. Pauvre absent, comme on l'aimait! Quand était finie la lecture, dans les mains de tous elle devait passer, la chère lettre; c'était à qui la pourrait garder, car on se les partageait, comme on partage un bien précieux de famille.

Et dans la petite ferme pauvre, un petit trésor s'amassait : « Nous lui achèterons son trousseau de missionnaire, » avait dit le vieux Père; il fallait gros pour cela et, sou par sou, dans une tire-lire, ces travailleurs, si besogneux, économisaient!





VIII

A Asansol

1882

Asansol, le 21 août 1881.

Très aimés Père, Frères, Sœurs et Amis!



Enfin, j'ai reçu de vous une lettre! Elle est là, devant moi. Combien j'avais aspiré à la recevoir! Je me hâte de vous écrire pour recevoir plus tôt celle que vous m'écrirez encore. Nous vivons bien loin les uns des autres! Vous tous, vous pensez à moi et vous

m'aimez; moi, je pense à vous et je vous aime. Tâchons de nous réunir, malgré les centaines de lieues qui nous séparent, et de causer ensemble. Après trois semaines, j'entendrai ce que vous m'aurez dit, et, après huit semaines, vous entendrez, à votre tour, ce que je vous aurai répondu!

Vous me demandez si je me porte bien? Grâce à Dieu, j'ai fort bien résisté aux grandes chaleurs, et je n'ai guère changé. Nous sommes maintenant en pleine saison des pluies. Vous me demandez ce que nous mangeons? Du riz, du pain, des pommes de terre, des œufs et de la viande. On dit parfois que d'une viande maigre et sèche, d'un vieux coq, on ne saurait faire un bon bouillon; on y réussit, aux Indes. D'ailleurs, en pays aussi chaud, on n'a guère d'appétit; le peu qu'on mange, on le mange sans goût. Vous devez avoir bien prié pour moi, car je n'ai pas encore été malade un seul jour!

Si je vous comprends bien, Pierre et Félix vont se marier. Je savais bien que Pierre n'attendrait guère et que Félix y songeait depuis très longtemps. Faites-les venir tous les deux aux Indes avec leurs fiancées, ici je les marierai pour rien. Donnez-moi beaucoup de détails sur eux, sur les familles où ils entrent, sur leurs femmes et sur leurs futures installations. Que dit Père de tout cela? Voilà qu'il devra bientôt installer un chemin de fer, pour aller voir ses filles et ses garçons établis au loin. Le vieux Job le faisait, et il n'avait que trois fils et trois filles! Je leur souhaite un heureux mariage, de longs jours de paix, de prospérité, de santé; des jours gais sous le beau ciel de la Belgique.

Ne vous dites pas : « Ah! si Constant était ici! combien la fête gagnerait en joie! » Ne vous le dites pas, car quand cette pensée me vient elle me perce le cœur. Ah! si ce n'avait pas été pour Dieu, jamais je n'aurais eu le courage de vous quitter! Mais je l'ai fait pour vous, afin que Dieu nous réunisse un jour tous au Ciel, et pour l'éternité!

Grande fête donc cette année-ci pour le mariage de Pierre et de Félix, et grande fête, l'année prochaine, pour moi. Je deviendrai prêtre alors, prêtre pour l'éternité! Alors commencera le travail, le travail, le travail jusqu'à la tombe! avec l'espoir de voir entrer avec moi, au Paradis, des milliers de païens, les enfants de mon apostolat et la couronne de mes œuvres!

J'écrirais volontiers à Germain et à chacun de vous en particulier, mais je ne pourrais que redire toujours les mêmes choses et, franchement, nous ne sommes pas plus riches qu'il ne faut; les frais de port sont si coûteux qu'on y regarde à deux fois.

Quand vous m'écrirez, donnez-moi des nouvelles de tout le monde, et à tout le monde donnez des nouvelles de moi. Merci pour celles que vous m'envoyez sur les enfants de Louise et de Julie; ils ne me connaissent pas, mais montrez-leur parfois mon portrait! Dès que j'en aurai le loisir, je le ferai faire ici avec notre costume indien : soutane blanche et bas blancs, et un chapeau blanc que je ne saurais mieux comparer qu'à un toit de meule, ou du moins à un grand parapluie; il doit préserver la tête et le cou contre la moindre atteinte du soleil. Le noir est à peu

près inconnu ici : les jours de grande fête, c'est en rouge ou en vert que s'habillent les gens. Singulières gens, en vérité! Je tâche de m'habituer à tout; mais il y faut du temps, la bonne volonté n'y suffit pas.

Il y a quelques jours, les gens des environs ont construit une idole de terre et de boue; pendant deux jours et deux nuits, ils ont tourné autour en dansant, sans prendre aucune nourriture; le troisième jour, ils ont porté leur dieu près d'une grande mare d'eau et l'ont jeté dedans. Leurs prêtres assurent que l'âme du dieu noyé sortira de là et s'en retournera au Ciel! Toute leur musique se résume en grands cris, en hurlements et en roulements de tambour.

Une famille déménageait naguère; ce fut bientôt fait. Le père partit en avant, avec son bâton à la main; la femme suivit portant le lit, — un filet tendu sur quatre perches, — la grande marmite de la famille, dans la marmite l'enfant, tout cela sur la tête; c'est tout, voilà le ménage! Ces pauvres gens n'ont qu'un habit; pour le laver, ils entrent dans la rivière, se déshabillent, font la lessive, et se remettent l'habit tout mouillé sur le dos. Au soleil de le sécher sur place, ce qui est d'ailleurs très tôt fait. Nous les voyons passer par caravanes de plus de mille, en chemin vers quelque lointain pèlerinage. Ils marchent durant des mois, misérablement habillés, mourant de faim, souvent la proie des voleurs ou des bêtes féroces. Avant-hier, deux de ces pèlerins passaient; la femme qui les accompagnait n'en pouvait plus de fatigue et de maladie; ils la lièrent par les pieds et par les mains, passèrent une perche à travers les

ligatures et, chacun un bout de la perche sur les épaules, ils la portèrent ainsi! Et toute la journée, une pluie battante tomba. Dernièrement, une députation d'un village lointain est venue demander à un de nos Pères de s'établir chez eux, pour leur apprendre et leur montrer le chemin du Ciel et du bonheur, qu'il connaissait, leur avait-on dit. De divers côtés, on demande ainsi des prêtres. J'espère bien que, lorsque je serai prêtre à mon tour, c'est au milieu de ces peuples perdus que je pourrai m'en aller travailler, sous la garde de Dieu et sous la protection de Marie et de Joseph.

Adieu! Ayez joie, courage et force; soignez-vous, ne trompez personne et par personne ne vous laissez tromper; chauffez-vous quand il y a du feu, fumez quand vous en avez l'aise et, quand vous dormez, pour l'amour de Dieu, taisez-vous!

Père, donnez-moi votre bénédiction.

Votre fils, le plus éloigné de tous, et qui tendrement vous aime!

CONSTANT.

Quand vous irez prier dans la petite chapelle au fond du verger, n'oubliez pas de prier pour moi!

Asansol, le 26 septembre 1881.

Très aimée Sœur, cher Frère, et vous gais petits enfants, qui jouez et qui ne me connaissez pas!

... Nous sommes treize à Asansol, comme à la maison, quand Mère vivait encore; que de fois cela me fait penser à elle! Non loin d'ici habitent les Sœurs

qui font la classe aux petites filles. Au village, il y a environ trois à quatre cents blancs, la plupart attachés au service du chemin de fer ou à l'administration anglaise. Mais partout aux environs on rencontre des huttes et de petits villages indigènes. Dans un cercle d'environ une demi-lieue autour de notre maison, habitent certainement plus de dix mille indigènes. On dit que partout on rencontre la misère, c'est vrai; mais nulle part elle n'est aussi grande qu'ici. Nos braves laboureurs belges sont cent fois plus heureux! S'ils connaissaient leur bonheur!

... Le fils d'un gros propriétaire de ce pays, avait obtenu de son père d'aller à l'école catholique de son village; il se convertit et assista assidûment à la messe du dimanche. Le père, après quelque temps, voyant qu'il ne retirait de la conversion de son fils aucun avantage, lui défendit d'assister encore désormais à l'office. Le fils obéit; mais après le premier dimanche, dans l'étable du père, un grand bœuf mourut. Le dimanche suivant, la défense est maintenue; un deuxième bœuf meurt. Et ainsi de suite pendant sept semaines, sept beaux bœufs moururent. Le père alors prit peur et vint appeler le missionnaire à son secours. Celui-ci lui recommanda de laisser à son fils la liberté d'accomplir ses devoirs de chrétien. Le père promit, tint parole, et il n'y eut plus de bœufs qui moururent.

... Il faut, dans ce pays-ci, que le prêtre soit tout : médecin, vétérinaire, avocat, juge de paix, arbitre, curé, vicaire, sacristain, maçon, charpentier, forgeron, tout, vous dis-je.

... Monseigneur Goethals vient nous visiter cette semaine et passer huit jours avec nous. On nous a bâti une grande maison, où maintenant nous pourrons étudier à l'aise. Jusqu'à présent, je n'ai pas été malade et nous entrons en hiver, la saison belle et agréable. Depuis le commencement de juin, nous avons eu, tous les jours, ou du moins presque tous les jours, de grandes ondées; tous les puits et tous les étangs sont remplis, et nous avons de l'eau en réserve pour un an. La moisson est mûre. En hiver, bien que nous ne sachions pas ce que c'est que la neige et la glace, nous avons des nuits très froides.

Depuis mon séjour ici, Dieu m'a protégé trois fois contre des dangers imminents, d'une façon vraiment extraordinaire. Je n'ai plus peur de rien pour l'avenir; et j'espère bien travailler vigoureusement pour ce pauvre peuple, sur qui le démon exerce un si tyrannique empire. »

Dans une lettre à ses amis fidèles de Roulers, il raconte son premier baptême; c'est bien lui tout entier, dès le premier pas, s'oubliant lui-même, pour courir au service des âmes.

Asansol, jour du nouvel an 1882.

... Ecoutez donc la joie qui m'est arrivée. La veille de Noël, on nous demanda un prêtre; il fallait qu'il aille vite à trente lieues d'ici baptiser un petit enfant malade. Tous nos prêtres devaient, la nuit même, célébrer la sainte messe et n'auraient pu revenir à temps.

Je leur demandai de pouvoir partir, moi. On le voulut bien, et à dix heures, je prenais le train.

Je fis vingt lieues en chemin de fer; après, cinq lieues à cheval. Comme c'était en plein milieu du jour, la pensée me vint bien que le soleil pourrait peut-être me pincer, mais il n'en fit rien. J'avais à traverser quatre rivières énormes; grâce à Dieu, elles n'avaient guère de profondeur. Mon cheval ne dut pas se mettre à la nage, et je pus me tenir à sec sur son dos. L'une de ces rivières avait près d'une lieue de largeur; vraie rivière de sable. J'arrivai un peu après quatre heures, je baptisai l'enfant, et je passai la nuit chez ses parents. Il ne m'était pas possible de retourner à Asansol durant la nuit. J'ai donc passé la Noël sans messe, mais c'était pour la gloire de Dieu, et je me sentais plus heureux que jamais! Je commence à m'habituer petit à petit à la chaleur; j'espère devenir prêtre cette année, et c'est alors que j'aurai à travailler pour Dieu et pour les âmes!..

Faites porter à vos enfants le scapulaire; ici, dans un pays où vivent tant de singulières gens, les catholiques sont très prudents; et il n'y a pas de dimanche où l'on ne voie les enfants venir s'agenouiller sur le banc de communion, pour demander la bénédiction du prêtre. Elevez bien vos enfants, afin que, quand je reviendrai en Europe, je les trouve comme des anges dans le monde, votre joie et votre bonheur, votre secours et votre soutien. Sœur aimée, ne craignez rien de l'avenir! ayez espoir en Dieu, il veillera sur vous!.. Des jours difficiles nous attendent, vous et moi; mais que la

volonté de Dieu soit bénie! Je n'ai pas peur de mourir, je ne refuse pas de vivre plus longtemps et de souffrir davantage...

J'espère vous revoir en ce monde; au moins après quelques années, serons-nous ensemble au Ciel! Voilà quatorze ans que notre Mère est allée nous y attendre!

Mais j'ai l'espoir de dire un jour la messe entre mon père, mes frères, mes sœurs et tous mes amis.

Je vous porte tous profondément dans mon cœur! Que je serais heureux de pouvoir passer avec vous une longue journée, et de voir comment le vieil arbre de la famille a poussé ses branches si loin, qu'elles ne parviennent presque plus à se rencontrer.

De bons compliments à Père; dites-lui combien je suis heureux et pourtant combien je voudrais être avec lui! Consolez-le du mieux que vous pourrez et rendez-le heureux! Dieu vous en récompensera!

(Pour Amélie.)

Dites-moi dans votre prochaine lettre, Sœur aimée, comment vont les choses pour chacun de vous. Comment va Père, Pierre, Félix, Louise, François, Natalie, Lucie, Sylvie, Henri et comment vous allez vous-même. Ne craignez pas de me faire du chagrin; il y en a plus à vivre dans l'incertitude. Toutes les pensées sont noires alors; et puis, je ne suis pas un étranger! Ne suis-je pas votre frère? Quand tout va bien, je m'en réjouis; quand tout va mal, je me dis que Dieu a ses raisons de nous éprouver ainsi. Nous ne durerons plus longtemps

en ce monde; voilà déjà tant d'années que Mère en est partie! Pour vous, Amélie, ne vous arrêtez pas à pleurer des malheurs passés; soignez bien ceux qui sont encore à la maison; aimez bien ceux qui l'ont quittée. La vie est, par elle-même, assez misérable pour qu'on n'y ajoute pas. Soignez bien Père en ses vieux jours. Je pense bien souvent à vous tous. Je me sens heureux ici par la volonté de Dieu. Je prie pour vous, priez pour moi. Dieu pourvoira à tout!

Asansol, le 30 octobre 1882.

Je salue Père, Frères et Sœurs, qu'ils soient encore à la maison ou qu'ils l'aient quittée. Je salue mes cousins et mes cousines, et les cochets et les poulettes qui, dans le temps, chantaient et criaient avec moi et plus fort que moi. Ici, rien de neuf; tout est vieux comme une haie d'épines. Les gens vivent comme au temps du déluge.

Pas le moindre changement, depuis lors, dans leur costume. Depuis quatre mille ans, c'est toujours la même chose! Ils courent nu-pieds, un turban autour de la tête et un jupon autour des reins. Point de progrès, ni dans le charronnage, ni dans l'outillage. Deux roues sciées dans le tronc d'un gros arbre, une longue branche pour timon, et deux ou trois perches, voilà leur charrette; à peine bonne à charrier du foin. Pour charrue, ils ont, comme les enfants, deux pièces de bois clouées ensemble, dont un bout traîne sur le sol. La bêche leur est inconnue. Ils ont une espèce de petite houe avec

laquelle ils égratignent un peu la terre, qui, à peine travaillée, ne leur rapporte presque rien. Le sol a d'ailleurs des roches et des pierres, des hauts et des bas, des trous et des bosses, plus qu'il n'en faut pour se casser le cou.

Les païens n'enterrent pas leurs morts; ils vont les brûler au loin, sur le bord d'une rivière, s'il s'en trouve. Il y a quelques années, quand mourait le mari, la femme était avec lui brûlée vive; mais, dès que les Anglais sont devenus maîtres du pays, ils ont aboli cette coutume barbare et porté contre les délinquants des lois sévères. Si quelqu'un s'avisait de continuer ce criminel usage, il serait pendu haut et court aux branches d'un arbre. L'infanticide régnait aussi, et beaucoup de petites filles, à peine au monde, étaient mises à mort; les Anglais en ont eu très vite raison. Qui ne veut pas vivre en homme est mis à mort comme un chien, au cachot ou à la potence. Les Anglais s'entendent admirablement à mettre et à garder l'ordre!

Les maisons des indigènes sont de véritables chenils : le toit n'arrive pas à quatre pieds de hauteur, la porte a trois pieds de haut et deux de large; le tout est formé de quatre perches, autour desquelles on fixe des paillassons. Ces gens vivent d'ailleurs en plein air : ils cuisinent et dorment sur la terre, et ce n'est guère qu'en hiver qu'ils se servent de leur maison. Vingt de ces palais font une paroisse; aujourd'hui la paroisse est ici, demain elle s'en va ailleurs, avec toutes ses maisons portées sur la tête. Les riches

ont des châteaux plus grands, mais du même genre; bœufs, vaches, veaux, cochons et chèvres, hommes, femmes, enfants, dorment pêle-mêle! Bon sang s'attire, « *bloed trekt* » comme on dirait à Bruges. En temps de kermesse, ils mangent et boivent tout ce qu'ils ont; après ils vont dans les bois chercher des fruits pour les cuire et avoir au moins quelque chose à mettre sous la dent. Chaque homme a son métier, et toute la famille doit le prendre et n'en peut avoir d'autre. Ainsi telle famille fait la cordonnerie; n'y a-t-il point de souliers à faire, elle court la rue et ne fait rien. Telle autre fait le labour, telle autre la corderie; les uns sont bergers, les autres charpentiers, maçons, barbiers, etc. Tout va bien tant qu'il y a de l'ouvrage, mais s'il vient à manquer, ni gain, ni pain! Les femmes ont toute la dure besogne; ce sont de vraies esclaves. Que nous sommes loin de nos petites demoiselles de Belgique!..

Donnez-moi des nouvelles du tirage au sort de Henri.

Par amour pour Jésus, aimons-nous et supportons-nous les uns les autres! Bénissez-moi, cher Père. Je suis plus que jamais votre très aimant fils.

Asansol, le 4 décembre 1882.

Bien-aimés Père, Frères et Sœurs,

La paix du Seigneur soit avec vous!

J'ai reçu il y a deux jours vos chères lettres. La famille grandit donc toujours; et Dieu sait où cela

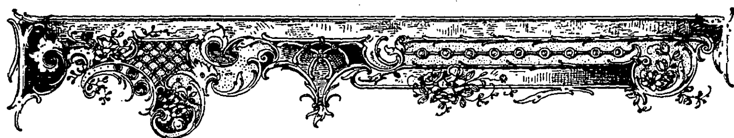
s'arrêtera!.. Je ne vous écris aujourd'hui, que pour vous souhaiter les bonnes fêtes de la Noël et de la nouvelle année. Dans quelques jours commencent nos vacances; c'est durant ce temps que je serai ordonné prêtre. Priez bien pour moi! Je ne saurais vous dire combien je suis heureux ici! Peut-être, si j'étais resté en Europe, aurais-je eu la vie plus facile; mais qu'importe! Il fallait que je vinsse ici. Dieu me voulait ici. Depuis si longtemps je rêvais de missions étrangères! Mon cœur en était plein. J'y serais arrivé par n'importe quel chemin. Dieu a tout bien disposé. Si je n'étais pas entré au grand séminaire de Bruges, je ne serais pas ordonné maintenant! Il m'aurait fallu attendre dix ans peut-être! J'ai appris que mes anciens condisciples de Roulers et de Bruges sont placés, les uns à droite, les autres à gauche; je ne voudrais pas changer mon sort contre celui d'aucun d'eux! Je suis heureux autant qu'on peut l'être, et je trouve ici l'accomplissement de mes plus brûlants désirs. Je ne saurais vous dire les fonctions qu'on me réserve; mais je suis prêt à tout.

Peut-être vous dites-vous : « Constant est le plus heureux de nous tous. » C'est vrai, Dieu a beaucoup fait pour moi; c'est pourquoi je dois faire beaucoup pour Dieu! Vous aussi, vous avez beaucoup fait pour moi; Dieu n'a pas voulu que je vous le rende en biens et en fortune; il a voulu que je travaille tant que je pourrai pour votre éternel salut. J'ai le temps de prier pour vous et de souffrir pour vous, et d'offrir à Dieu ma vie pour vous, afin que

nous soyons sauvés tous! Soignez bien Père et donnez-lui dans ses vieux jours tout le bonheur possible!

Père, donnez-moi votre bénédiction; Frères et Sœurs, priez pour moi!

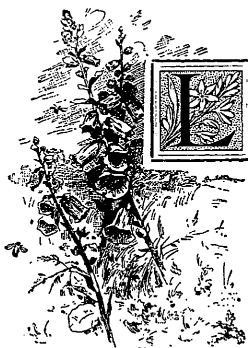




IX

A Calcutta

1883



Les trois années d'études de théologie que l'on exigeait déjà alors, dans la Compagnie, avant l'admission aux Ordres, étaient accomplies. Le moment était venu, pour le Père Lievens, de recevoir l'auguste sacrement qui allait le sacrer Prêtre et apôtre de Jésus-Christ.

Ah! comme il avait aspiré à cette heure! Elle allait sonner!

Il écrit, avec un accent de triomphe :

Très aimés Père, Frères, Sœurs,
et vous tous mes Amis,

Dimanche, 17 décembre, j'ai été ordonné sous-diacre, hier, 24, j'ai été ordonné diacre, et le 14 janvier, je serai ordonné Prêtre!.. Je reçois à l'instant, tout ce que vous m'avez envoyé... Je n'en puis croire mes yeux! je déballe, je remballe, je redéballe, et je remballe encore, pour redéballer tantôt, car je ne puis assez admirer! Ah! que de jolies choses!.. Combien il est doux pour moi, qui suis si loin de vous, de vous voir tous si préoccupés de moi et si bons pour moi! Soyez tous bénis, ô Père, Frères, Sœurs, Amis, qui avez tant fait pour moi! Que Dieu vous donne à tous une heureuse et sainte année! Puissiez-vous en goûter après beaucoup d'autres encore, toutes bonnes et heureuses! J'espère toujours que Dieu me donnera de revoir encore Père en ce monde! Je suis donc à Calcutta, j'y resterai au moins une année; je ne crois pas que je la passerai sans être malade, la ville est si malsaine! Mais si Dieu le veut ainsi, je me réjouirai de souffrir pour sa gloire. Je commence à apprendre une nouvelle langue de ces régions; cela me donne assez bien de besogne. J'écris à Louis et à Romaine et à Beernem.

Père, donnez-moi votre bénédiction!

C. L.

Nous avons en effet trois lettres de lui, écrites ce

jour-là à ses amis; toutes débordent de bonheur et de reconnaissance. Il avait devant lui ces chers objets du missionnaire; ce calice et ces ornements sacrés, ces saints livres et cette pierre bénie qu'il emporterait avec lui dans ses courses apostoliques, ce ciboire où dans la pauvre hutte du prêcheur ambulant, sous un toit de jonc et de feuilles, reposerait son Dieu! Et ce cher trésor, ces armes de ses combats, elles lui venaient de la petite ferme de Flandre, du beau pays natal!

Sur chacune il lisait ce qu'elle avait coûté de privations et de travail, il savait que c'était sou par sou que l'on avait économisé l'argent qu'il avait fallu pour l'acheter, et ces pauvres sous, il les voyait dans sa pensée, jetés dans la tire-lire, par son vieux père, par Amélie, par Pierre, par Félix, par Louisa, par Julie, par François, par Natalie, par Lucie, par Sylvie, et même par ces petits enfants de ses frères et de ses sœurs, qu'il ne connaissait pas et qu'il n'avait jamais vus, mais à qui il demandait qu'on montrât son portrait et qu'on parlât de lui. Saints objets, deux fois bénis, par la main de l'évêque, et par les larmes que seul, dans sa pauvre cellule, son tendre cœur versait sur eux!

Enfin, le grand jour est venu! Il rappelle en un tableau, comme en une inscription lapidaire, les dates fatidiques :

Calcutta, le 16 janvier 1883.

Loué soit Jésus-Christ! Amen!
Très aimés Père, Frères, Sœurs, Amis,

Sous-diacre. . . . le 17 décembre 1882;
Diacre . . . . . . le 24 décembre 1882;
Prêtre. . . . . . . le 14 janvier 1883.

J'ai dit ma première messe, le 15 janvier, au collège Saint-François-Xavier, à Calcutta. Je l'ai dite pour vous, pour vous tous. Si j'avais des souvenirs de ce grand jour, je vous en enverrais, mais je n'en ai pas! Dites à mes amis que mon bonheur est si grand, que les mots d'une langue humaine ne sauraient parvenir à l'exprimer.

Ma seconde messe, je l'ai dite pour l'âme de ma Mère!

Ah! que l'on peut donc être heureux sur la terre!

Père, bénissez-moi, et qu'en considération de moi, Dieu vous bénisse!

Vers ce temps-là, il apprend ce que les Supérieurs maintenant comptent faire de lui. Ce ne sont pas encore les missions rêvées!

Je vais donner pendant un an, la classe au collège de Calcutta; apprendre à connaître de plus près ce qu'est ici le monde; puis, il me faudra retourner à Asansol, pour y faire une année encore de théologie. Après seulement, je serai envoyé comme missionnaire, probablement chez les Kôles, dont je vous ai parlé autrefois.



Photoc. Maes, d'après un cliché du Cte H. le Grelle.

UNE FAMILLE DE MUNDARIS

Ces dispositions furent maintenues. Il fut chargé à Calcutta, de l'enseignement de ce que l'on appelle là, la « sixième classe » du « middle Department » ce qui répond assez bien à notre sixième latine. Enseignement bien humble, on le voit! Ce qu'étaient ces élèves, on peut le pressentir par la composition générale du collège.

Le collège de Calcutta comprend deux grandes sections : le « school Department » et le « college Department ». Au « school Department » appartiennent la division primaire, « primary Department » (5 classes), la division moyenne, « middle Department » (3 classes) et la division supérieure, « high Department » (2 classes). Suit l' « entrance Class » qui sert d'introduction aux cours universitaires. Vient enfin, le « College Department » qui comprend les cours de la « Faculty of Arts » et conduit aux grades de « Bachelor of Arts » et de « Master of Arts ».

Beaucoup de gens, en notre pays, ignorent que des Jésuites belges ont organisé, dans la capitale des Indes, un établissement d'éducation sur des proportions si vastes, qu'en vérité il n'a point d'égal en notre pays lui-même; le collège de la Paix, à Namur, n'ayant pas pu compléter sa faculté de Philosophie et Lettres, gêné qu'il était par les entraves jetées à chaque instant entre les jambes de la liberté, par des effarouchements et des terreurs rivales. L'Angleterre, si protestante qu'elle soit, n'a pas au regard des Jésuites, ces craintes, bien un peu ridicules! J'ajouterai, ce qui surprendra peut-être davantage encore, que le Vice-Roi

des Indes préside presque toujours les solennités de la reprise et de la clôture des cours au Collège, affilié du reste à l'Université impériale de Calcutta.

En 1883, au moment où devait y enseigner le P. Lievens, le Collège Saint-François-Xavier comptait 700 élèves environ : 269 catholiques, 166 protestants, 188 hindous; le reste était arméniens, mahométans, juifs, etc.

C'est dans ce monde très mélangé, on le voit, que le P. Lievens allait remplir son premier ministère.

Mais les Supérieurs connaissaient trop bien le zèle dont son cœur était dévoré, pour ne pas donner à cette soif des âmes au moins un léger aliment. Il fut chargé du service religieux à l'hospice des Petites Sœurs des Pauvres et, les dimanches, de l'office de vicaire, dans quelque paroisse de Calcutta. Pendant sa quatrième année de théologie, de la maison d'Asansol, il allait, tous les dimanches aussi, visiter les catholiques de Ranigunj, station située à mi chemin de Calcutta. Il leur disait la messe, leur faisait l'instruction du dimanche et aux petits enfants donnait le catéchisme, avec une clarté, un charme et une grâce, dont le souvenir est encore vivant parmi eux. Alors déjà, on vit apparaître chez lui ces qualités, qui sont la marque et la caractéristique du missionnaire : la clarté limpide de l'enseignement, sortant d'une langue admirablement adaptée au goût, aux habitudes, à l'éducation, à la vie même de ses auditeurs; langue vivante et vibrante, pleine d'imprévu, de saillies soudaines, s'épanouissant en figures superbes; ici, touchante et douce; là, sarcastique

et persifflante; menaçante et terrible, chaude et attirante; en un mot plus que la langue de l'orateur, la langue de l'apôtre; et cette langue, on la sentait tout imprégnée d'amour. Le cœur qui battait se répandait sur son auditoire, avec une effusion si manifeste et si touchante que tous, jnsqu'au dernier, se sentaient atteints, vibraient à l'unisson et, à leur tour se mettaient à aimer ce prêtre qui les aimait, et pour eux, dans la solitude d'un si lointain exil, venait user sa vie et mourir.

Alors déjà, devant la fougue et l'ardeur avec laquelle il dépensait ses forces sans mesurer, sans calculer, les jetant aux âmes comme une monnaie de vil prix, les prudents et les sages lui dirent : « Père, de ce train-là, vous ne vivrez guère aux Indes; ménagez-vous! Il faut faire feu qui dure!.. » Il répondait : « Je ne tiens pas à vivre; mais à faire beaucoup de bien; plus je travaillerai vite, plus tôt les âmes seront sauvées!.. et quant au feu, il faut faire feu qui brûle! »

Alors déjà aussi on commença à lui faire ce reproche qu'il manquait de prudence. De ceci, il était particulièrement agacé. A plusieurs reprises, dans ses lettres, on sent qu'il en veut à cette prudence, si souvent jetée en douche froide sur les plus saints enthousiasmes. Peu de temps avant sa mort, sur une des cartes où il écrivait ses pensées, et qu'il plaçait devant ses yeux pour les avoir présentes, il écrivait ce mot satirique :

De voorzichtigheid is de moeder der luiheid!

« La prudence est la mère de la paresse! »

Mais les travaux de ces deux années n'étaient que

jeu, à côté des travaux que plus tard il devait entreprendre et que Dieu devait si merveilleusement bénir!

Il est une pensée que peut-être beaucoup de nos lecteurs auront accueillie, et qui aura soulevé dans leur esprit une assez profonde interrogation. Voici donc un jeune homme dont le rêve est d'évangéliser des races que l'on ne diminue guère en les comparant à de vrais sauvages, dont la vie va se passer tout entière au milieu d'eux, qui sera ravi, si jamais, après une longue éducation, il parvient à leur faire saisir correctement les vérités les plus élémentaires du catéchisme, et à ce prêtre que l'on va enfouir dans les forêts et dans les rizières du Chota-Nagpore, on fait faire quatre années de théologie!

A cet apôtre, brûlant d'évangéliser, on fait enseigner le grec et le latin devant des enfants de sixième!..

Une conversation que j'eus avec le P. Lievens, quelque temps après son retour en Europe, me permet de donner la réponse qu'il eût donnée lui-même.

« Les deux grandes tentations du missionnaire, me disait-il, sont la tentation des sens et la tentation du doute. » Et il développa sa pensée : « On ne se figure pas ce que c'est de vivre au milieu de populations, plongées dans la chair jusqu'au cou; et l'effet de de cette autre pensée : « Quoi, tous ces milliers de malheureux se sont perdus jusqu'ici et se perdent, pour n'avoir pas connu le Christ, que personne n'est venu leur enseigner!.. » Et il concluait à l'urgente nécessité pour le missionaire d'une formation de caractère et

d'une connaissance théologique, bien plus énergique et plus étendue, qu'il ne la faut au prêtre vivant au sein de populations toutes chrétiennes, et jouissant, pour ainsi parler, de l'hérédité de la foi et des vertus morales.

Il n'y avait, du reste, dans les dispositions dont il était l'objet, rien d'exceptionnel, et tous les jeunes Pères envoyés en mission doivent passer l'épreuve d'un pareil stage. Il est pénible à leur ardeur, mais on ne va pas aux pays de mission pour éviter la peine.

Ni sa classe, ni ses vieillards des Petites Sœurs, ni le vicariat de sa paroisse ne lui font oublier la petite ferme de la West-Flandre.

Calcutta, le 2 mars 1883.

Père, Frères, Sœurs,

Henri a donc tiré un mauvais numéro!.. Patience! Ne vous en chagrinez pas trop; si nos prières n'ont pas obtenu ce que nous désirions, elles nous vaudront deux et trois fois mieux! La sainte Vierge y veillera; elle sait mieux que nous ce qu'il faut à notre bonheur... Et François s'en va donc aussi! Personne ne reste donc à la maison, sinon Henri et quatre sœurs! C'est bien encore; moins que personne j'y puis contredire! Je souhaite à François, de tout mon cœur, d'être heureux et de passer de longs et saints jours avec celle qu'il connaît, aime et recherche depuis si longtemps, et qui devient sa femme. Si je savais la date qu'ils ont choisie, je viendrais les unir; mais je

demeure un peu trop loin. De toutes façons, tenez-moi au courant; dites-moi comment vont toutes choses, cela me fera du bien... Priez pour moi et priez pour les âmes. Depuis que je suis Prêtre, je vois plus que jamais, que ce que peuvent faire de mieux les bons est de prier pour les pécheurs et de s'oublier un peu eux-mêmes. Les chaleurs commencent à se faire sentir ici, comme s'il avait fait froid durant l'hiver...

Calcutta, le 1er mai 1883.

Père, Frères, Sœurs, Amis,

Je continue à me porter fort bien à Calcutta; je fais classe au Collège, je joue au vicaire dans une des paroisses de la ville. J'ai environ six cents personnes présentes à la messe le dimanche. Comme elles savent toutes l'anglais, c'est dans cette langue que je dois leur dire leur fait « *hunne zaligheid* ». Quand elles viennent à confesse, elles parlent la langue qu'elles savent le mieux. Les choses vont ainsi en ce monde! Mes trois meilleurs élèves sont catholiques : un Chinois et deux Indiens. La ville n'est pas, je pense, la meilleure du globe, et il y a peu d'espoir d'y convertir les gens; leur cœur est trop corrompu! Parfois un brave homme demande le baptême; le reste va le droit chemin qui conduit en enfer. Que pouvons-nous faire? Sinon entretenir ceux qui croient, et prier Dieu de faire luire des jours de miséricorde, sur toutes ces pauvres âmes rivées au démon! On a le cœur cruellement déchiré de voir se perdre tant d'âmes, qui

pourraient rendre gloire à Dieu ici-bas et au ciel. N'oubliez pas les âmes! et ne m'oubliez pas non plus!

Nous sommes en été, la chaleur est très forte; les orages sont terribles, tout le ciel ne fait qu'une immense flamme! Nous n'avons pas eu, cette année, de ces grands ouragans, qui dévastent tout sur leur passage. Quand ils passent, les arbres sont arrachés, les navires jetés sur les rivages et les terrasses des maisons emportées comme des toits de cartes. De là vient que l'on voit ici si peu de grands arbres...

Depuis longtemps je n'ai plus de nouvelles de la famille... Je me figure Romaine et Louis en bonheur et en santé, à Roulers; Louise à Rolleghem, avec au moins quatre petits enfants; Félix avec un seul et un tout petit, je crois, à Eeghem; Julie avec au moins trois, à Slype; et François?.. Je ne sais pas s'il a déjà quitté la maison avec son aimée?

Pour aller à l'éternité les chemins sont ici fort sales, et l'on n'y arrive que les souliers crottés...

Où en sont les affaires de Henri? Comment va Père et François et Camille et toute la famille?

Que Dieu vous protège, ô mes chers et bons amis! ne m'oubliez pas, s'il vous plait, et vous, Père, donnez-moi votre bénédiction.

C. LIEVENS, S. J.

Calcutta, le 16 juin 1883.

Cher Père, Frères, Sœurs et Amis,

Il y a une éternité que je n'ai eu de vos nouvelles?..

Depuis quelques jours a commencé la saison des pluies; nos souliers ne sont pas plus tôt nettoyés qu'ils moisissent; renoircissez-les, ils reblanchissent à vue d'œil! Nous en avons, de ce temps-là, pour trois ou quatre mois! Je me sens en bonne santé et sans la moindre indisposition.

J'ai pu amener à la vraie religion et au bon chemin un de mes élèves protestants. Il y a trois semaines, j'eus entre les mains un pauvre homme mourant. Bien que depuis trente ans il eût sa femme, et d'elle de très nombreux enfants, il n'était pas encore marié; le brave homme reçut, en une demi-heure, quatre sacrements : la confession, la communion, le mariage, et l'extrême-onction. C'est le premier couple que je marie. A la Pentecôte, j'ai converti un juif. Le Seigneur devra mettre de l'eau dans son vin s'il veut que tous ces gens-là arrivent à entrer dans son ciel!

Je célèbre souvent la sainte Messe pour vous. Célébrer, confesser, prêcher, ne m'intimide plus; je suis accoutumé à tout; Dieu m'a beaucoup aidé.

Nos jours courent vite à l'éternité, et nous les suivons du même pas! Et je crois que l'on ne vit pas fort vieux ici.

Je visite parfois les malades à l'hôpital; comme en Belgique, ces malheureux ont grande confiance en Notre-Dame de Lourdes; ils obtiennent d'elle des guérisons que nous appelons merveilleuses, car, en ce pays d'incroyants, on ne peut parler de miracles.

Quelqu'un de vous pourrait-il me dire si mon ami van Dosselaere est encore en vie? Voilà 7 ou 8 mois

que je lui ai écrit, en Chine, et je ne reçois pas de réponse. Saluez de ma part tous mes amis et toutes mes connaissances, et dites parfois un *Ave Maria* pour moi. J'espère bien vous revoir un jour!

Père, donnez-moi votre bénédiction.

C. LIEVENS.

Calcutta, le 2 août 1883.

Louis et Romaine,

Ma santé est bonne, mais le temps est bien mauvais. Point de nouvelles de la maison, point de nouvelles de Roulers, point de nouvelles de Beernem et, par les journaux politiques, mauvaises nouvelles de Belgique.

Les Anglais se rient bien de nous et de nos querelles intestines! De nous et des Français, ils disent que nous sommes des sots « *zottekoppen.* » Tout le monde ici est unanime à vouloir une forte et religieuse éducation des enfants et, sur ce point, il n'y a ni protestants ni catholiques; l'on se donne la main pour ne pas peupler les rues de polissons.

Depuis que j'ai à prêcher, le temps me manque beaucoup pour écrire. J'avais aujourd'hui devant moi un congé d'une demi-heure, et voici qu'il vient de m'être enlevé : les Petites Sœurs des Pauvres ont recueilli, hommes et femmes, vingt-quatre pensionnaires; une des femmes vient de mourir, et il faut que j'aille tout préparer pour l'enterrer demain...

Calcutta, le 8 décembre 1883.

Cher Père, Frères, Sœurs et Amis,

Je vous souhaite à tous une salutaire année; je prendrai ma part, croyez-le bien, à tous les bonheurs et à toutes les croix qu'elle vous apportera. Depuis plusieurs mois, je n'ai plus de vous la moindre nouvelle? Comment va Père? Pierre a-t-il déjà des enfants? De combien la famille est-elle augmentée? Où est Henri? Comment se portent François, Félix, Julie? Louise est-elle heureuse dans sa nouvelle maison? J'aime à croire que tout va bien. Je continue, moi, à me garder en bonne santé.

Les journaux nous apprennent que les choses vont de travers en Belgique. Quel dommage que notre pays, le plus beau du monde, utilise si peu l'esprit et le bon sens!.. Le vice-roi est venu, dimanche dernier, assister à la messe et au salut dans notre église; il montre, à qui le veut voir, comment il faut s'y tenir et prier! Il était, il y a quelques années, protestant et chef suprême des loges maçonniques d'Angleterre. (1) Sa femme et son fils appartiennent encore au protestantisme. Il est très aimé par le peuple.

(1) La vice-royauté des Indes était, au moment où écrit le P. Lievens, entre les mains du célèbre lord Ripon.

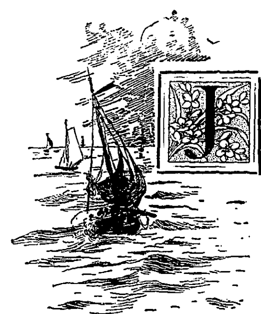


X

A Asansol

1884

Asansol, le 4 février 1884.



Louis et Romaine,

J'ai appris dernièrement par Beernem, que Romaine avait été malade; j'en ai été tout saisi, et j'en ai eu beaucoup de peine. J'aime à croire qu'elle est bien rétablie maintenant et qu'elle se prépare, suivant son habitude, à se fortifier en jeûnant son carême. Moi, je suis en bon état et en bonne

santé et, comme vous le savez, habitant de nouveau Asansol pour y faire une année d'études. Le P. Desmedt, lui, est depuis deux mois en mission dans les bois. J'ai reçu de lui une lettre que je vous envoie, pour que vous la fassiez lire. Peut-être pourriez-vous la faire publier dans quelque journal; cela ne fera de mal à personne, et donnera peut-être à quelques jeunes et dévoués cœurs, la pensée et le désir de venir travailler avec nous au salut de nos frères les païens. Je vais, le dimanche, dire la messe à Ranigunj, à trois ou quatre lieues d'ici, par chemin de fer. Il y a là quinze familles catholiques. A peu de chose près, j'ai donc la même petite vie que j'avais il y a deux ans. Il paraît qu'on veut faire de moi un savant homme! J'ai parmi mes compagnons d'étude un Brugeois, que j'avais connu au grand Séminaire, le P. Maene; il s'est fait Jésuite un an après moi.

Dans ma petite paroisse, une vieille femme est âgée de cent ans! Il y a deux mois, en venant à l'église par pleine obscurité, elle est tombée et s'est foulé le pied. Naturellement elle ne peut plus venir à la messe, et elle en est triste comme si le monde allait en périr. C'est une bonne petite femme, mais pauvre comme on ne sait l'être que dans ce pays! Figurez-vous qu'il y a des gens qui n'ont ni maison, ni foyer, ni table, ni chaise, ni même un couteau! Ils n'ont vraiment rien que quelques chiffons pour s'entourer la tête et le corps.

J'ai cassé mes lunettes, il y a huit jours! En ce pays-ci c'est toute une affaire! Pas moyen d'en avoir

de nouvelles, ni même de faire raccommoder les anciennes, sans recourir à Calcutta. Dans l'intervalle, il faut se résigner à vivre aveugle! Tâchez donc de découvrir quelque cœur généreux, qui m'envoie d'Europe, par la poste, en un petit paquet, une bonne paire de lunettes. Je suis myope, et il me faut les numéros 9, 10 ou 11. Dans ce pays marécageux et brouillardeux, il faut à tout prix que la garniture soit en argent ou en écaille.

Comment se porte-t-on chez nous? Depuis si longtemps je suis sans nouvelles de la maison! Père, j'imagine, ne vient plus guère à Roulers. Je prie beaucoup pour lui, afin qu'il porte avec courage et pour la plus grande gloire de Dieu, les difficultés et les croix de la vie. Amélie, elle, vient encore vous voir, je pense; donnez-lui cette lettre pour qu'elle la lise à la maison. Que de fois je pense à Roulers, aux amis de là-bas, aux connaissances, aux Rédemptoristes, aux pauvres Claires, à tous! Quand ils viendront vous voir, demandez-leur une prière pour le salut de mon âme et des âmes de tant de milliers de pauvres hommes, qui en sont encore ici à adorer des dieux de pierre et de bois. Je dis parfois la messe pour vous; que Dieu vous bénisse et vous fasse riches en bonnes œuvres et en mérites pour le ciel! Nous y serons un jour tous ensemble! Que de choses j'aurais encore à vous dire, mais je les remets à notre futur revoir! Dieu seul sait quand! Je suis si heureux ici! Si content du pays et de la besogne! Je n'aurais jamais osé espérer autant de bonheur! Je vis et je travaille

pour Dieu seul et j'espère bien y user ma vie et y mourir!

Votre ami,

C. Lievens, S. J.

(Sans date.)

Chers Père, Frères et Sœurs,

Je crois que tous les chauffeurs du monde se sont donné rendez-vous aux Indes! Si les petits vieux et les petites vieilles de Moorslede étaient ici, je vous assure qu'ils n'allumeraient pas leur poêle, et qu'ils n'iraient pas à Roulers acheter des chaufferettes! On finit par ne plus transpirer, parce qu'à la fin on est desséché jusqu'au moelles. Les corbeaux eux-mêmes ont si chaud, qu'ils tiennent large ouvert leur grand bec noir. Assez bien d'hommes meurent de la chaleur, mais cela ne va pas jusqu'à les faire mourir rôtis. Pauvres gens, ils auront bien de la peine à faire entrer au Ciel leur bagage! Voici que Pâques approche, et les vieux hommes des Flandres préparent leur chapeau-buse pour ce grand jour! J'ai rencontré dernièrement un hindou avec un de ces chapeaux!.. on eût dit un diseur de bonne aventure! Mais que ne voit-on pas ici! Je m'occupe à convertir un Arménien; il m'a promis d'assister dimanche prochain à la messe; il y a deux ans, cet homme permit qu'on baptisât un de ses enfants malades; l'enfant guérit et vit encore. Tous ses autres enfants sont morts! Mais ces hérétiques sont si obstinés! Nos soldats et nos officiers anglais sont

excellents; beaucoup d'entre eux sont catholiques. Un mauvais sujet ne serait pas admis parmi eux, ou vite ferait connaissance avec le cachot. Ils sont très bien payés; aussi après une vingtaine d'années de service, ils se sont fait généralement assez d'économie pour pouvoir vivre à l'aise. L'Angleterre est excessivement riche et, payant bien, exige d'être bien et fièrement servie. Un chauffeur de locomotive touche plus de mille francs par mois. Les avocats qui se font deux et trois cent mille francs par an ne sont point rares. Le bourgmestre de notre commune d'Asansol touche par mois trois mille francs et, comme toujours, par surcroit, de petits bénéfices. Pourquoi n'avons-nous pas aussi de l'argent et sommes-nous pauvres au milieu de toutes ces richesses? Nous en aurions tant besoin pour bâtir des églises et des écoles! Mais l'eau va à la mer!.. Patience, le temps améliorera tout cela, Rome n'a pas été bâtie en un jour. Saluez de ma part tous les amis, toutes les connaissances et tous les voisins.
Père, votre bénédiction!

C. LIEVENS, S. J.

Asansol, le 6 mai 1884.

Chers amis,

Je viens de recevoir les deux paires de lunettes que vous m'avez envoyées; elles me sont arrivées comme un cadeau de mai, le premier jour de ce cher mois. Mille fois merci et que la Sainte Vierge vous en récompense! Je vais avoir dans ma petite paroisse, le jour de la Pentecôte, une première communion de

cinq enfants, ce sont d'excellents petits. Un est Anglais, trois sont Portugais, le dernier est indigène. Ils parlent chacun une langue différente, mais tous comprennent et parlent aussi l'anglais. Ils s'appliquent de leur mieux à étudier la lettre et les explications du catéchisme. Je leur ai promis des prix à la Pentecôte, mais déjà tous les dimanches, je donne au mieux répondant quelque belle image. La provision que vous m'en aviez envoyée sera bientôt à bout!

Vous ne m'écrivez plus et de la maison je n'ai plus de nouvelles!..

A Pâques, j'ai eu dans ma petite paroisse dix-sept communions de fidèles; de ces dix-sept, huit jours après, un était mort! C'était une bonne femme qui, depuis plusieurs années, ne faisait plus ses Pâques. Cet an-ci elle dit à son mari : « Sébastien, j'irai demain à l'église; il y a si longtemps que je le promets, sans jamais le faire, que le bon Dieu pourrait bien me punir! » La brave femme fit tous ses devoirs, avec une grande piété, rentra chez elle et tomba malade; on ne m'avertit pas durant toute la semaine, mais à peine arrivais-je, le dimanche suivant, qu'on accourut : « Père, venez vite, depuis trois jours Jeanne est à l'agonie, elle vous attend pour mourir! » Je courus de toutes mes jambes, lui donnai l'absolution et l'indulgence plénière, et cinq minutes après, Jeanne s'en allait au ciel. Elle laissait un petit enfant de trois mois qui est mort huit jours après... « Elle est venue le chercher » disent les gens d'ici.

. . . .

La lecture des journaux de Belgique est fort triste!.. Quel dommage! Un si beau petit pays!..

Priez toujours bien pour moi! Un prêtre peut faire tant de bien ici, quand il est bon et saint!.. J'ai confiance en vos prières, donnez-moi une part dans les messes que vous entendez, dans les chapelets que vous dites. Tant de choses ont changé à la maison et l'on m'en écrit si peu, que je ne sais plus où mes frères et mes sœurs habitent, ni combien ils ont d'enfants! Tous sont devenus grands sans doute, même la petite Marie doit maintenant aller à l'école. Oh! comme je pense souvent au temps où j'étais à Roulers! A cette première année où je fus chez vous et où nous allâmes ensemble au collège! A l'année où je vous quittai, 1880. Quand reviendrai-je? Je n'en sais rien!

Si quelqu'un d'entre vous devenait malade, j'aimerais tant le savoir de suite! Une lettre ne met que 18 jours à arriver ici.

Il faut que je termine; je dois prendre le train pour aller marier deux de mes paroissiens... Je me porte bien, mais je me sens faible; c'est le mauvais temps!

C. Lievens.

Asansol, le 12 mai 1884.

Très aimé Père, Frères, Sœurs,

« Mais, que devient Constant? s'écrie Père, il nous écrit si peu! » Faites silence, voici Constant qui vous arrive en une lettre! Pas en personne, hélas! Il faut

qu'il demeure ici, qu'il sue sang et eau, jour et nuit, qu'il soit rôti par le soleil, qu'il fasse les cent pas sur la terrasse de la maison, et surtout qu'il travaille au salut des âmes!

« Mais, dit Sylvie, aurait-il déjà prêché maintenant? confessé, marié, administré, converti des infidèles? » — « Evidemment, répondent ensemble Lucie et Natalie, cela va de soi! »

C'est Dieu qui convertit les âmes; nous, nous ne pouvons que les instruire et répondre à leurs difficultés.

Dans la petite paroisse, où je vais dire la messe les dimanches et qui n'a pas de prêtre résident, il y avait, quand je suis arrivé, quinze familles catholiques, et trois personnes seulement qui assistaient à l'office.

Il n'y en a que trois, maintenant, qui n'y assistent point. Beaucoup ne savaient mot ni de Dieu, ni de ses commandements; pour le moment, j'ai trois hommes d'âge qui apprennent leur catéchisme et vont faire leur première communion. Une famille tout entière d'hérétiques va entrer dans l'Eglise. Vous voyez que mes dimanches sont bien occupés. Je n'ai pas le temps ni de jouer avec mes doigts, ni de me brûler les pieds en me chauffant les jambes!

Mais, à mon tour, ne pourrais-je pas demander : « Comment vont donc les choses en famille? Comment va Père et Amélie, Pierre et sa famille, Félix, sa femme *« zijn sacrament »* et ses enfants, Louise et Fernand et tous les enfants de Jacob, Julie et Louis, et leurs petits bébés *« little boontjes »*, François et sa femme, Natalie, Lucie, Sylvie, Henri, toute la famille? Et

comment va la ferme? Toute une année s'est passée depuis que j'ai reçu votre dernière lettre!..

Pourquoi ne suis-je pas riche! Je bâtirais sur-le-champ une église. La chapelle que j'ai est trop petite, trop vilaine, trop pauvre; les gens sont vraiment honteux d'y devoir entrer. On m'a donné le terrain qu'il faut pour en construire une, mais en vérité, je n'ai que cela! N'est-ce pas, que c'est plaisir d'être pauvre! A la grâce de Dieu... quand on n'a pas de quoi s'acheter une alliance d'argent, on en prend une d'étain!

. . . .

La saison est terriblement chaude; nous avons tous les jours des orages, mais fort peu d'eau; je suis bien et en bonne santé, tout habitué au pays, mais, comme vous le pensez bien, j'ai perdu de l'embonpoint. Je ne me sens pas fort, mais maigre et coriace.

Bonnes fêtes de Pentecôte!

Soyez bons et vertueux, priez bien Dieu, il vous fera heureux pour votre récompense. Les biens de ce monde sont si peu de chose! Nous n'emporterons avec nous que nos vertus!

Il est aisé en Flandre d'être vertueux et bon; la chose est ici plus difficile! Le diable règne en maître sur ce pays!

Je vous bénis tous; très souvent, je dis pour vous tous ma messe; ne m'oubliez pas dans vos prières, surtout le dimanche!

Père, bénissez-moi.

C. Lievens.

Asansol, le 27 septembre 1884.

Mes chers Amis,

Vos lettres sont rares comme la neige, et jamais la neige ne tombe en ce pays!.. Quelques mots, venus de Beernem, m'ont appris que vous viviez encore, que vous étiez en bonne santé et que vous pensiez encore à moi. Dieu vous en récompense!.. Je suis bien portant pour l'heure, mais j'ai été malade du 23 juillet jusque vers la mi-août; les affreuses chaleurs que nous avons eues m'ont donné la fièvre et m'ont beaucoup affaibli. C'est fort peu de chose à côté de ce que souffrent d'ordinaire ici les étrangers.

Ne dites pas, Louis, que je ne suis pas heureux ici; je remercie Dieu tous les jours de m'avoir fait Jésuite et de m'avoir conduit aux Indes!

Saluez tous mes amis et toutes mes connaissances.

C. L.

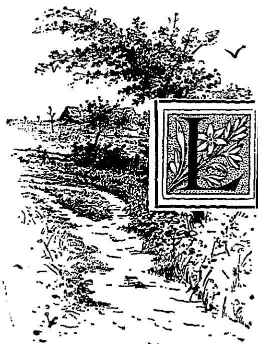




X

A Dorunda

1885



Le 25 mars 1885, le P. Lievens écrit : « Mon adresse est désormais :

» Revd Lievens, S. J.
» Dorunda, Bengal (India). »

Le voilà donc, enfin, lancé dans l'arène!

Avant de raconter ses victoires, car en vérité son apostolat ne fut qu'une série de victoires, peut-être sera-t-il bon de jeter un coup d'œil sur le champ de

bataille, et sur les populations dont il allait faire la conquête.

Le Chota-Nagpore appartient à la présidence du Bengale. Il est borné administrativement, au N. par le Riva du Beghelkand, le Mirzapour de la province de Bénarez, et le Patna du Béhar; à l'E.-N.-E., par le Beghalpour du Béhar; à l'E., par le Burdwân du Bengale; au S., par l'Orissa tributaire; au S.-O., par le Tchattisgarh, et à l'O. encore par le Beghelkand. Son chef-lieu est Ranchi.

Sa configuration générale est celle d'une grande région de plateaux et de montagnes. Il est probable qu'à l'origine, elle ne formait qu'un seul plateau, à 1,100 mètres d'altitude, dans lequel l'action combinée des rivières, des vents et des pluies a sculpté le relief d'aujourd'hui. Son climat ressemble à celui des avant-monts de l'Himalaya. La saison des grandes chaleurs, qui commence le 20 avril, ne dure pas plus de six semaines et n'est jamais oppressive. La moyenne de la température à Hazaribagh, (661 m.) a été, en 1881, de 23,78, avec un maximum de 41,67 et un minimum de 6,67. Le total d'eau tombée s'élève, en 1881, à 1 m. 23 à Hazaribagh; en 1882, on enregistre à Sirgoudja, 1 m. 62; à Hazaribagh, 1 m. 40; à Ranchi, 1 m. 56; à Chaibassa, 1 m. 39.

La production minière est peu importante : du fer, de l'étain, de l'antimoine, et dans quelques rivières, des sables d'or; mais les bassins houillers y sont riches et nombreux. On signale parmi eux, le bassin de l'Itkouri, estimé à plus d'un million et demi de tonnes; le bassin

de Karanpoura, qui couvrirait, d'après les ingénieurs anglais 8,966 millions de tonnes; et le bassin de Karharbari qui pourrait fournir plus de 250,000 tonnes par an pendant trois siècles. Les forêts répandues en bouquets sur les plateaux et sur le flanc des montagnes, fournissent de riches essences de bois, la laque, le cachou, les résines, le miel, l'arrow-root, etc. Le gibier de plume et les grands fauves y sont nombreux. On y rencontre encore des bisons et des chiens sauvages. Les surfaces dénudées du sol soumises à la culture produisent le riz, en trois récoltes annuelles; le froment, l'orge, le maïs et les millets; puis viennent les pois, quelques légumes, les graines oléagineuses, le bétel, l'aloès, le coton, le lin, le chanvre, un peu d'indigo, l'opium et le thé.

La population du Chota-Nagpore compte 2,438,807 hommes et 2,465,184 femmes. Elle comprend des Hindous, des Mahométans, des Fétichistes, des Boudhistes, des Brahmanistes, quelques Juifs et des Chrétiens.

Les Chrétiens, avant l'arrivée de nos missionnaires, étaient massés dans le Lohardaga et se comptaient au nombre de 40,373, presque tous agriculteurs : Mundas ou Mundaris et Oraons ou Uraons. 35,992 étaient du culte luthérien, introduit par la Mission bavaroise, en 1844, et repris ensuite par l'Eglise évangélique allemande. Le reste appartenant à l'Église d'Angleterre.

Les Kôles, la population aborigène du Chota-Nagpore, étaient, d'après les légendes et au temps de Cakya-Mouny, établis dans le Béhar, dans la vallée du Gange. Ils furent refoulés au sud par les Savar, vers l'an 500

de J.-C. Une de leurs branches se convertit au Brahmanisme et occupa le Palamao. Les Kôles restés fidèles occupèrent le Chota-Nagpore et le Djarkand, où les légendes placent les dix châteaux-forts des Mundas. Ils accueillirent plus tard les Uraons, et, sans mélanger leur sang, vécurent ensemble en paix et se partagèrent le gouvernement de leurs communautés villageoises. Le Chota-Nagpore fut attaqué, vers 1616, par les Mahométans, puis de 1640 à 1660 par Daoud-Khân, qui prit enfin le fort de Palamao. En 1831-1832, les Kôles se révoltèrent contre leur Maradjah, qui ne régnait plus guère d'ailleurs qu'à Palamao. Les Anglais, maîtres réels du pays depuis 1818, en profitèrent pour l'organiser à peu près comme il l'est aujourd'hui. Organisation très sage et très prudente, qui se greffe, sans rien abattre, sur le vieux tronc des lois et des coutumes locales, mais qui, par là même, devient singulièrement complexe et embrouillée, et prête le flanc à d'odieux abus. Nous aurons à y revenir bientôt (1).

Au mois de juillet 1869, le P. A. Stockman, sur l'ordre de Mgr Steins, alors vicaire apostolique de Calcutta, était allé s'établir à Chaibassa, chef-lieu du Singghum, dans la partie S.-E. du Chota-Nagpore. Après plusieurs années d'essais infructueux, il avait réussi, vers la fin de 1873, à grouper autour de lui une trentaine de Kôles, Mundaris. L'année suivante, pour leur éviter le contact de la population restée païenne et leur

(1) V. Vivien de saint Martin, *Dictionnaire de Géographie.*

procurer des moyens de subsistance, il les transporta à Burudi, petit village bâti au sommet d'une montagne, dans une immense forêt, aux confins du Lohardaga, près de la route de Ranchi, à 33 milles anglais au N.-O. de Chaibassa. Il fut le premier missionnaire des Kôles. En 1876, le P. Fierens le remplaça à Burudi. Lui-même, malade et épuisé, revint à la station de Chaibassa, que, malgré ses 70 ans, il dirige encore vaillamment aujourd'hui. En 1882, le P. Fierens comptait, à Burudi, 276 catholiques indigènes; mais convaincu que cette station, perdue dans les bois, ne prêtait à aucun avenir, de l'avis de Mgr Goethals, archevêque de Calcutta, et du P. Grosjean, supérieur général de la mission des Indes, il s'établit trois lieues plus loin, au N.-O., à Bandgaon, village important et place de marché. Deux lieues plus loin au Nord, le P. Mullender avait fondé la station de Mariadi. Ils purent, dès lors, combiner leur action, et Burudi ne fut plus qu'une station visitée, sans prêtre résident. Deux ans après, le P. C. Motet fut adjoint au P. Fierens à Bandgaon. D'autre part, une station avait été fondée par le P. De Cock à Jamgain, à quatre lieues au Sud de Ranchi.

Tel était l'état des missions catholiques au Chota-Nagpore, au moment où le P. Lievens y était envoyé pour porter secours au P. De Cock.

Quatre résidences, une station visitée et cinq prêtres.

Il partait, le jeune apôtre, heureux enfin de pouvoir courir aux âmes; bien décidé, comme il l'avait écrit, à y user sa vie; prêt à tout, aux privations, à la

misère, à la faim, à la soif, même à la mort! Rien ne lui apparaissait, ni plus beau, ni plus grand, que la mort ainsi subie, l'âme ainsi donnée pour le salut de ses frères. Il rêvait bien mourir ainsi. N'était-ce pas le prix dont il voulait payer le salut de sa famille et ce revoir qu'il leur fixait à tous auprès de leur Mère qui, au Ciel, les attendait? Que lui faisaient la vie et le monde, ce monde qui lui semblait si peu de chose et de si vil prix? Ah! comme il est libre ce cœur! et comme il est bien maître de ce corps débile! Va, mon fils, vole aux âmes!

Et ce fut vraiment voler qu'il fit.

J'ai insisté, trop peut-être, sur le grand amour familial qui était resté vivant et brûlant dans le cœur du P. Lievens : j'y suis revenu à chaque instant, en citant au long ses lettres; j'ai dit pourquoi; parce que dans le monde règne beaucoup ce préjugé : que la vie religieuse éteint l'amour de la famille. On voit combien c'est vrai! Le Christ demande une chose de ses dévoués, ce que saint Ignace appelait excellemment : l'ordre des affections du cœur. Il faut qu'un cœur réglé dispose ses amours; que l'amour de Dieu d'abord passe; viennent après les autres, et ils se rangent autour de lui, comme autour du tabernacle des fleurs à l'autel. Il faut lorsque l'amour de Dieu dit : « Marche! » qu'aucun autre amour ne crie : « Arrête! » Hélas! et dans la vie, que de fois nos cœurs liés voudraient se lever et partir, et retombent, enchaînés et rivés qu'ils sont à la terre et aux amours de la terre! Voilà les liens qu'il faut briser. Ce sont eux que rompt la vie

religieuse; si quelque chose de grand se fait encore dans le monde, c'est par des cœurs ainsi libres de tout ici-bas, libres du monde, libres de la vie et libres de la mort!

Dans sa lettre à ses parents, le P. Lievens donne son adresse à Dorunda; en réalité il était à Jamgain, petite localité voisine, que la poste de Dorunda dessert. Le catalogue de Calcutta donne à la résidence de Jamgain, le nom de Kanti.

Voici comment le P. Lievens raconte, à sa famille, son voyage, et lui fait la description du pays qu'il doit évangéliser :

Le Chota-Nagpore est très grand, beaucoup plus grand que la Belgique; il contient à peu près sept ou huit millions d'hommes. Depuis 1872, des prêtres, à diverses reprises, ont traversé le pays; mais maintenant, à huit que nous sommes, nous allons nous y établir et l'entreprendre.

Cette grande province de l'Inde est à l'Est de Calcutta, à environ trois cents et trente milles anglais de la grande ville. Seulement le voyage ne se fait pas en ligne droite! J'ai mis dix heures à fournir en convoi environ deux cents milles; à partir de ce moment, il fallut cheminer par bois et terres, monts et vaux, digues et rivières, de Giridi à Hazaribagh, pendant soixante-deux milles. Il était six heures du soir, et la nuit commençait à tomber. J'étais assis dans une charrette du pays, traînée par huit hommes; ni âne, ni mulet, ni cheval ne pourrait soutenir cette

besogne. Eux, riant et chantant, s'attellent, et partent comme des flèches. A l'entrée des bois, tout ce monde crie et hurle, pour donner l'épouvante aux tigres et aux animaux féroces. Vers dix heures, j'étais à prier pour mon âme et pour toutes les âmes; la lune avait allumé de l'autre côté sa petite chandelle, il faisait noir, noir; tout à coup mes hommes s'arrêtent, et le vacarme redouble... Quelque fauve est-il signalé dans le buisson?.. Non, nous étions arrivés au relai, et ils hurlaient le signal à ceux qui devaient, à leur place maintenant, me tirer et me conduire. Je donnai deux centimes de pourboire à ceux qui me quittaient. Ils s'en montrèrent ravis et huit autres grands diables « *bliksems* » vinrent s'atteler à ma voiture. Il y a des relais de ce genre tous les huit milles. Je m'endormis un peu durant la nuit, et quand je m'éveillai, le matin, ce fut à temps pour donner un nouveau pourboire et pour contempler la plus belle montagne de toute cette région. Au sommet s'élève une villa qui n'est autre chose que la caserne d'été des soldats anglais. Ces messieurs sont traités comme des rois. Là-haut, le climat est frais et sain, sans que jamais on y souffre du froid. Cette belle montagne me suivit presque toute la journée. La nuit suivante, vers une heure, j'arrivai à Hazaribagh; j'étais affamé et mourant de soif et pourtant je ne pus ni boire ni manger, car je voulais, à l'aurore, célébrer la messe. C'était le dimanche 15 mars. Je me reposai pendant trois jours chez nos Pères, et le mercredi matin, je partis pour Dorunda, où j'arrivai le soir même, à onze heures et demie. Il me fallait, de là, me diriger vers

Jamgain; mais personne ne pouvant m'indiquer la route, je m'égarai, jusqu'à ce qu'un brave soldat anglais me remit sur le chemin. J'avais fait, depuis le matin, cinquante-six milles, par chemins pénibles et montants, dans des sables coupés de rivières. J'arrivai enfin. C'était le 19 mars, le jour allait se lever. Le Père qui me reçut alluma sa petite lampe, et j'aperçus un vieillard de septante ans! Il me tendit les bras, il lui semblait que la bénédiction de Dieu descendait sur ses vieux ans. Comme il remerciait le Ciel d'envoyer à son aide un prêtre encore jeune et vaillant. Dès le lendemain, j'ai fait, à cheval, une course de neuf milles.

Nous sommes donc deux ici : le P. De Cock et moi. Le P. Desmedt est à vingt-cinq milles d'ici.

Le pays est formé de bois, de rochers, de plaines et de rivières; quelques champs cultivés, pas de chemins, rien que deux grandes routes qui se croisent plus haut à Dorunda; pour le reste, des petits sentiers assez larges pour y mettre les deux pieds et s'y casser les jambes. Un faux pas de cheval vous fait glisser à terre. Je suis roulé ainsi dans la boue, dimanche dernier, tandis que mon cheval grimpait sur la berge d'un torrent. D'ailleurs, région admirablement belle, haute et saine, surtout pour ceux qui viennent de Calcutta. Le peuple forme plusieurs races. Les deux principales sont : d'abord les Mundaris, qui ont leur langue propre; beaucoup d'entre eux se font chrétiens. Ensuite, les Uraons, qui ont une langue tout autre et qui la conservent, bien que depuis plus de cent ans ils soient mêlés dans les villages avec les Mundaris. Eux

aussi deviennent chrétiens. Ces gens sont assez noirs, mais ne sont point nègres; ils sont intelligents et sincères; visage rond, nez plat, grosses lèvres, de longs cheveux, presque pas de barbe. Leur costume est fort peu de chose; que voulez-vous? Le lin ne croît pas ici à l'état sauvage, et le coton d'Angleterre est fort cher pour ces pauvres diables.

Il me semble qu'en hiver ils doivent grelotter de froid; il est vrai qu'alors ils ne sortent guère de leurs maisons. Hommes, femmes et enfants portent tout genre d'ornements : les jeunes ont des bâtons de sept et huit pouces de long fichés à travers les oreilles, autour du cou des perles qui ne valent pas deux boutons de culotte, des petites pierres, des petits os; les femmes font de même; elles ont en plus des bracelets autour des bras et de grands anneaux autour des jambes (est-ce pour que les hommes les puissent mieux conduire?). Parfois, elles ont dans la cloison du nez un autre anneau assez grand pour qu'y passe un câble. Devenus Chrétiens, ils portent autour du cou leur chapelet et des médailles, ils en sont tout fiers. Même les païens, s'ils rencontrent sur leur chemin quelqu'une de ces médailles perdues, se hâtent d'y passer un fil et de la mettre au cou. J'en ai rencontré un naguère qui se pavanait ainsi, avec, sur la poitrine, une médaille de Notre-Dame de Lourdes.

Leurs maisons ne sont pas mal et ne leur coûtent pas un sou. Ils en font les murs en boue et en terre glaise et les élèvent à dix pieds de haut; ils vont ensuite à la forêt, couper du bois et ramasser de

grandes herbes, et ils en font leur toit. Vous plaît-il de couvrir la maisonnette en tuiles, ils vous en feront de très belles à une roupie le mille. (La roupie vaut à peu près deux francs.)

La maison n'a généralement qu'une chambre, mais si le propriétaire a des vaches, il divise sa maison en deux pour leur en fournir une, car les vaches habitent sous le toit. On fait aux cochons des harans dehors.

Les maisons à toiture en tuiles ont vraiment bon air; c'est ainsi qu'est construite notre maison et notre chapelle; la chapelle occupe le milieu, de part et d'autre sont deux chambres, et tout autour règne une vérandah.

Comparé aux choses de Belgique, tout cela est bien mal aéré, bien sale, mais on doit vivre comme on peut! Il faut que je termine; le messager qui va porter ma lettre à la ville va partir.

Père, bénissez-moi!

Frères et Sœurs, priez pour moi et pour mon peuple!

C. Lievens.

Cette première année au milieu de « son peuple » fut une année d'observation et d'études. Je dirais volontiers qu'en général habile il la passait en reconnaissance. Il étudiait la langue, les mœurs, les usages de ces populations toujours mystérieuses. A cheval, il partait, poussait en avant des pointes, étudiait le pays, cherchait les points stratégiques, et tout en préparant le grand combat, livrait à chaque instant de vigoureuses escarmouches. La religion indigène le préoccupe d'abord. Peut-être tout n'est-il pas à détruire?

Peut-être en creusant découvrira-t-il un fond sur lequel il pourra bâtir? La facilité surprenante avec laquelle il s'assimilait les langues, la connaissance très profonde qu'il avait déjà de l'indi, — il le parlait comme eût fait un natif, — lui facilitèrent singulièrement la besogne.

Il est assez curieux de faire le compte des langues qu'en ce moment, il arrivait à parler. La première, l'aimée par-dessus toutes, était restée sa langue maternelle, le flamand de Westflandre; puis le français, le latin et le grec, ses langues classiques; l'allemand, l'anglais, l'italien et même l'espagnol, que nous lui voyons cultiver en rhétorique; aux Indes, l'anglais devient sa langue de quotidien usage; il y apprend le bengali, dès la première année; après l'indi, qu'il reprend en mission de Jamgain, chez le P. De Cock; elle lui devient si aisée, que les naturels eux-mêmes s'en émerveillent. Dans le même temps, il apprend le mundari et comme un jour, en visitant Kudarko, près de Digghia, des Uraons viennent le voir, il apprend l'uraon. « Langue difficile, dit-il lui-même, et qui me forcera peut-être à apprendre le tamoul; mais je ne reculerai pas devant le tamoul! »

Pendant ces trois mois passés à Jamgain, le temps qu'il ne dépense pas en expéditions ou à l'étude, il l'occupe à la chapelle devant le saint Sacrement. « Il priait toujours, dit le P. Desmet[1], son ami d'enfance, et bientôt son aide dans l'apostolat du Chota-Nagpore; il n'aurait eu devant lui que cinq minutes, il détachait de son cou son grand chapelet et se mettait à l'égrener en silence. »

Pâques de 1885.

Les Kôles, appelés aussi Mundaris, reconnaissent le seul vrai Dieu, qu'ils nomment *Singbunga*. Nul ne l'a vu, ni ne le peut voir; il est seul grand, tout puissant, créateur et conservateur de toutes choses; on ne sait où il habite, quelques-uns croient qu'il a son trône dans le soleil.

Mais il existe un mauvais esprit, appelé *Bonga* ou Satan, qui sans cesse cherche à nous faire du mal. Singbunga pourrait le tenir captif, mais il ne le veut point. Bonga est comme un mauvais fils dans une famille.

Le grand Dieu Singbunga est toujours bon, mais Bonga ne nous est favorable qu'au prix de continuels sacrifices. Toutefois des sacrifices de reconnaissance sont offerts aussi à Singbunga, à la saison des semailles, à la saison des fleurs et à la fin de la moisson. En général, c'est un petit coq qui est la victime; on lui coupe le cou, on le rôtit et on le mange en famille.

Quelqu'un devient-il malade, on court au sorcier, lui demander qui a jeté un sort sur le souffrant. L'accusé est puni, mis à l'amende, et a beaucoup de peine à s'en tirer. Nous venons de baptiser un chef de village, qui avait été accusé ainsi de jeter des sorts. Le pauvre homme ne savait comment sortir d'embarras. Il vint nous trouver, nous raconta son malheur et promit de se faire chrétien, si nous parvenions à le tirer de peine. Rien au fond n'était plus facile; mon compagnon fut

à Ranchi en un galop de cheval, exposa la cause au gouverneur anglais et lui demanda justice.

Un agent du gouvernement partit aussitôt pour le village, rassembla les habitants et leur intima l'ordre de laisser en grande paix leur chef, s'ils ne voulaient passer derrière les verrous. Le chef tint sa promesse, se fit instruire et baptiser.

Je ne saurais encore me faire idée de leurs superstitions, mais leur culte est honnête, et sur beaucoup de choses ils ont des idées exactes. On croirait volontiers qu'autrefois ils ont été chrétiens. Quand les blés commencent à grandir, ils vont planter dans les champs de petits rameaux comme nous faisons du buis bénit.

Leurs kermesses sont fréquentes; tout le village se cotise pour acheter un cochon (une affaire de trois francs), ils le tuent et se le partagent. Chaque village est presque toujours formé d'une seule famille; la terre leur appartient, les fils ne quittent jamais la maison avant la mort du père. Après, trois ou quatre branches constituent le village.

Dans chaque village, il y a un prêtre, « Pan »; un chef, « Munda »; un receveur des contributions, « Mato ». Pour deux, trois, quatre villages, un agent de la police, « Manki ». Pour toute la région un prince, appelé « Raja ». Le Mato remet l'argent au Manki, et le Manki au Raja. Les Anglais étant les maîtres de la contrée, le Raja leur doit payer un impôt pour sa province. Mais certaines provinces appartiennent directement et sans intermédiaires aux Anglais.

En somme, les Anglais ont amélioré beaucoup les choses sans les renverser, mais il reste beaucoup à faire encore. Ce sont eux qui partout tiennent l'ordre et la paix. Ils ont seuls le droit de juger les causes importantes; pour les différends sans grand intérêt, le chef Mato ou le Manki les tranchent.

Les femmes gagnent à la journée la valeur de cinq à six centimes. Les hommes de huit à quatorze centimes. Ils travaillent assez bien le jour, et le soir, ils dansent. Le chef de notre village, qui est catholique, a défendu ces danses nocturnes et nous a enlevé ainsi un très grand embarras.

J'ai baptisé, mercredi dernier, un homme de 45 ans qui, depuis un an, faisait tous les dimanches un chemin de trois lieues pour venir entendre la messe. Le pauvre homme n'a pas de mémoire, et malgré son bon vouloir ne savait, de son catéchisme, que les prières; nous avons pensé que pour lui c'était bien assez. Dieu ne lui ayant pas donné plus ne peut pas lui demander davantage! Il va maintenant nous amener sa femme et ses enfants; car c'est ici la coutume que la femme et les enfants suivent la religion du mari. C'est donc sur les chefs de famille que nous devons travailler tout d'abord. Plusieurs villages avoisinants ont promis de « quitter le diable », suivant leur expression, et de servir Dieu. Dans l'un même nous avions déjà baptisé le fils du chef; et voilà que le chef maintenant n'en veut plus entendre parler! Cependant, tout le village était bien d'accord et en était convenu dans une grande assemblée, sous l'arbre des

danses! Qu'est-il arrivé? Qui a mis les bâtons dans les roues? Nous irons faire un tour dans ce village et, en chemin, nous perdrons des médailles de NotreDame; les indigènes les ramasseront, les porteront, et nous verrons si la Sainte-Vierge n'aura pas raison du diable.

Ne laissez voir mon flamand à personne, j'en rougis, mais que voulez-vous! Priez tous pour moi!

Il n'avait pas à rougir de son flamand, mais dans la préoccupation constante où le jetaient ses incessants travaux, dans la précipitation qu'il devait mettre à écrire vite, pour écrire beaucoup, en peu de temps, il brouillait les langues. L'usage quotidien et exclusif de l'anglais s'y fait surtout sentir. Il écrit *Father,* et pour les petits enfants *little boontjes,* les *of* et les *and* passent au lieu des *van* et des *en*. Même au milieu de son flamand surgit, intruse, l'abréviation latine : *i. e., id est.*

La lettre que je viens de transcrire ouvre une échappée sur ce qui sera la caractéristique de son apostolat : la protection des intérêts matériels, presqu'autant que des spirituels de ses ouailles. Ce système de prélèvement de l'impôt, qu'il étudie, dans la complexité de son mécanisme, ouvre la porte au large à toutes les exactions. Ce pauvre peuple, simple et sans connaissance, doit devenir la proie des agents subalternes; il peut, sans doute, recourir à la justice supérieure des blancs, mais les blancs sont si loin! et c'est avec le Mato qu'il faut vivre!

C'était un proverbe, autrefois, qu'il faisait bon vivre sous la crosse; le P. Lievens le fera voir aux Hindous.

En attendant, observant et étudiant toujours les hommes et les choses, il allait sur son cheval, comme lui infatigable, découvrir la contrée et semer le bon grain. Il cherche sa voie, et les plans surgissent dans sa tête; lui, l'imprudent, les discute, et l'un après l'autre les rejette; il attend que Dieu fasse la lumière.

Et Dieu la fit! En la même année 1885, quelques mois après son arrivée à Jamgaim, son plan cette fois est arrêté. Il le fait approuver par les supérieurs, et seul, sans autres ressources que quelques misérables roupies de viatique, avec son trousseau de missionnaire sur le dos d'un porteur, sans son cheval, qu'il aimait déjà, mais qu'il avait dû laisser à la station du P. De Cock, ne sachant s'il saura vivre, il part pour Torpa, décidé à y créer une station nouvelle.

Son établissement fut fait le jour même et son porteur l'y aida.

Pour plancher, la terre nue; pour toit, deux paillassons inclinés l'un sur l'autre; c'est tout! Pas de murs, pas de porte, rien!

C'est là qu'il dort, c'est là qu'il s'abrite, quand tombe la pluie et que soufflent les orages. C'est là!

Le comte Henri le Grelle, dans un voyage qu'il fit à travers l'Inde, vit cette misérable cabane où les plus pauvres d'entre les pauvres ne gîteraient pas, et il la photographia. Sans ce témoignage, qui donc voudrait croire? Quand le Provincial de Belgique alla visiter, en 1886, ses enfants des Indes, on la lui montra... silencieux, il se mit à pleurer! C'est là qu'avait vécu l'apôtre du Chota-Nagpore.



XI

A Torpa

1886

Mes chers amis, Louis et Romaine,



CETTE fois-ci me voilà seul au milieu de mon peuple! Mgr Goethals, voyant que je connaissais assez bien la langue du pays, m'a donné une paroisse. Je sais où elle commence, mais point où elle finit.

Peut-être ne le saurais-je jamais, car elle a pour le moins cent lieues dans toutes les directions. Une grand'route la traverse, et c'est beaucoup, en ces pays, qu'une grand'route! J'ai déjà cinquante chrétiens, mais pour le reste, rien; ni maison, ni foyer, ni croix, ni église, ni bœuf, ni âne, ni surtout argent.

Je compte bâtir le long de ma grand'route, à distance voulue, trois églises, et de droite et de gauche, de petites chapelles dans les bois. Ma première église sera consacrée au Sacré-Cœur de Jésus; la deuxième, à la sainte Vierge, et la troisième, à saint Joseph. Une des chapelles sera dédiée aux saints Anges; je n'ai encore rien décidé des autres. Une église coûte ici, sans compter l'ameublement, environ mille francs. Je les établirai à sept ou huit lieues l'une de l'autre, de manière à pouvoir aller de l'une à l'autre en un jour. Vous me demanderez d'où me viendra l'argent? Je n'en sais rien. Mais Dieu m'a envoyé ici, et, depuis plus de dix ans, je porte ces trois églises dans mon cœur et dans mes prières!

La sainte Vierge sera la Reine de mon petit royaume, saint Joseph en sera le trésorier, et les Anges mes meilleurs soldats. Je ne doute aucunement que tout ne réussisse. Vous êtes les tout premiers à qui je parle de mes projets et de mes espérances.

Dieu soit loué, je suis en bonne santé et en paix et plein de confiance. Mon plus grand désir est de bien travailler et de mourrir ici pour mon Seigneur. Parfois, j'ai la sensation que la besogne est trop forte et que je n'y résisterai pas longtemps; mais pour sauver

des âmes et les conduire au Ciel, ne se jetterait-on pas dans le feu?

Il y a un mois, j'ai été surpris dans les bois par un orage qui dura plus de quatre heures; j'étais à plus d'une lieue de ma maison; je me réfugiai sous un arbre, la nuit tombait très noire, je ne voyais pas à un pas devant moi. Je finis par marcher à tout hasard, et saint Joseph me ramena chez moi vers minuit. Sans lui, j'y passais!

. . . .

Faites à tout le monde mes compliments, mais peut-être trouverez-vous que mes prières valent mieux, je les fais pour vous de tout mon cœur.

Saint Alphonse disait qu'il était un pécheur, je devrais encore ajouter, moi, un vaurien.

Votre fidèle ami,
C. LIEVENS, S. J.

Dans une lettre qu'il écrit, vers le même temps, au Provincial de Belgique, il précise les dates. C'est le 31 juillet qu'il a quitté le P. De Cock et qu'il est venu s'établir à Torpa. « Depuis longtemps, ce pays était devenu comme une citadelle du Luthéranisme et de l'Anglicanisme... Je prévois des difficultés bien grandes, mais j'espère!.. Pour le moment, je n'ai rien qu'une pauvre hutte que les pluies viennent de renverser. Je ne possède ni maison, ni meubles, ni argent et je n'ai en perspective que 25 roupies, à recevoir de Calcutta tous les mois... Samedi, le 22 août, j'ai entrepris une excursion, où j'ai dû traverser à pied sept rivières; il

tombait une pluie continue; trempé jusqu'aux os et fatigué par une marche de plus de vingt lieues, j'étais heureux de pouvoir offrir ces souffrances à Notre-Seigneur.

J'ai rencontré une vieille femme qui s'appelait : « Eclair ». A son âge, me disait-elle, il était trop tard pour se faire chrétienne, d'autant plus qu'elle n'y savait plus voir et qu'elle avait perdu la mémoire. Elle se laissa facilement convaincre et je l'ai baptisée; elle est maintenant heureuse comme une reine.

Je voyage généralement pieds nus, c'est plus économique et plus facile, un peu dur seulement quand le sol est rocailleux. On dort où l'on peut. J'ai passé plusieurs nuits sous un arbre ou dans une étable; tout cela est très naturel ici, où l'on n'a rien de mieux. J'aurai probablement beaucoup à bâtir dans un temps assez rapproché. Je n'ai rien, Dieu en soit béni! Si telle est sa volonté, tout viendra en temps opportun, et j'ose l'espérer, les amis de notre mission en Belgique ne m'abandonneront pas. »

En janvier 1886, les 50 chrétiens du P. Lievens étaient devenus 300; en avril, 500; en juin, le Supérieur général de la mission des Indes visitait la pauvre station de Torpa, et y trouvait le P. Lievens au milieu de 900 chrétiens rassemblés autour de lui! « Il en est adoré », écrivait-il en jetant un grand cri d'espérance!

Dans l'intervalle, un de ces menus faits, qui nous échappent sur l'heure, mais où la Providence marque

ses plus profonds desseins, était venu modifier la vie du Père. L'agent de la police anglaise à Torpa, le « Manki », touché de pitié à la vue du dénuement dans lequel vivait le Père, lui offrit à titre gracieux l'usage d'un grand hangar vide dépendant de son Bungalow, et dont il ne se servait pas. Le P. Lievens accepta, et s'y établit; le Manki lui donna même un lit, un pauvre grand lit, sans autre ajoute qu'un vieux matelas de paille. Il lui fournit une petite provision de riz et d'œufs, promettant de la renouveler chaque fois qu'il le pourrait. Et Dieu récompensa la charité de ce Brahmine : ses deux petites filles eurent la grâce du baptême; sa femme, anglicane, mourut convertie entre les bras du P. Sapart, et lui-même, encore vivant aujourd'hui, espère bien ne pas mourir sans embrasser la foi du Christ.

Mais il fit au P. Lievens une aumône plus haute et vraiment inappréciable. Il l'initia aux lois et aux coutumes locales qui, restées en vigueur, constituent le fond et la base de toute la jurisprudence anglaise en ces contrées. Or, ces lois forment un fouillis absolument inextricable pour un européen, qui n'y serait pas conduit par un guide expérimenté et rompu à la besogne. Même, sans l'exceptionnelle ouverture d'esprit du Père, et sans un don d'assimilation qui manifestement lui vint d'en haut, c'eût été peine perdue. Et cependant, en moins d'un an, le P. Lievens était si bien au courant des choses et si rompu à tous les secrets des procédures, qu'il en remontrait aux plus habiles. Les juges eux-mêmes, dans les cas difficiles, en

référaient à lui. Ces connaissances, si rares chez un missionnaire, allaient lui donner dans toute la région une réputation et un prestige vraiment inouïs; elles allaient devenir entre ses mains un levier pour soulever les âmes.

J'ai dit comment la complication du service des impositions livrait les pauvres Kôles aux exactions les plus cruelles. Pour les mettre en coupe réglée, les receveurs sulbaternes usaient généralement d'un procédé fort simple : ils touchaient la contribution, mais n'en délivraient pas de reçu. Après quelques mois, nouvelle levée du fisc. « Mais, j'ai payé! » — « La preuve? » Si le malheureux insistait, on le rouait de coups de bâton; sous un faux prétexte, on le jetait en prison, on lui confisquait sa vache, ses chèvres, on le réduisait à la noire misère. Un autre procédé conduisait au même but : la quotité de l'impôt est variable, non pas avec le produit des terres, mais avec leur valeur présumée; l'appréciation de cette valeur a des latitudes que l'on pressent et c'est l'agent du fisc qui la détermine. Enfin, certains propriétaires sont exempts de l'impôt à divers titres; d'autres ont renoncé à leur exemption en échange de faveurs gouvernementales, mais ne paient toutefois qu'un impôt réduit. Sur tout cela, se greffent de vieux droits féodaux antérieurs à la conquête. Au milieu de toute cette broussaille épineuse, maraudent sans contrôle les gabelous de bas étage. Le Raja paie au gouvernement anglais sa redevance correcte, mais il la reprend avec usure au Manki; le Manki ne se fait faute de la reprendre avec la même

usure au Mato; le Mato, lui, n'a pour s'engraisser qu'à ronger le petit peuple, et il ronge sans pitié. Si bien que ces pauvres Kôles, taillables et corvéables à merci, sont fatalement condamnés à végéter dans une pauvreté sordide et sans espoir. Sans doute, ils peuvent recourir à la justice anglaise toujours admirablement impartiale; mais dans cette lutte entre le pot de terre et le pot de fer, comment le pauvre pot de terre arriverait-il à vaincre? Or, cette coutume d'exaction est si invétérée, qu'elle est en vérité admise, et que ses victimes se résignent passivement en levant les bras au ciel. L'exacteur lui-même est d'une inconscience qui fait rêver. Ainsi, cet honnête Brahmine qui fit au P. Lievens une charité si inattendue, qui l'appelait : « Mon Père! » mots qui dans la langue de ce pays ont un accent d'amour et de respect intraduisibles, cet homme, qui voyait avec bonheur sa femme et ses enfants passer au catholicisme, qui lui-même aspirait au baptême, donnait de ses retards la naïve raison que voici : « Mon traitement n'est pas assez grand pour que je n'aie pas besoin de ces petits bénéfices; et si je me faisais chrétien, je ne pourrais plus prendre le bien des autres; comment vivrais-je alors? »

Le P. Lievens, qui avait la passion de la justice, et dont l'âme aimante, ardente et combattive comprenait mal les résignations molles, se sentant après tout le père des chrétiens qu'il avait faits, jura de prendre en main leur cause et de les sauver! A la première plainte que ses enfants lui firent, il instruisit le procès, et, sa conviction faite : « Eh bien, mes enfants, nous

en appellerons au tribunal de la Reine! » Ce fut d'abord un grand effroi : « O Saheb, n'en faites rien, les Thikédars sont si méchants! » (1)

« Comment! n'en rien faire!.. Est-ce votre droit?

— Oui, Saheb, c'est juste!

— Et bien, en avant, vous verrez que le Saheb ne recule pas devant les Thikédars. » (1)

La cause fut portée à Ranchi, devant le juge provincial, et le P. Lievens l'emporta sur toute la ligne.

Ce fait inattendu et très nouveau, d'un missionnaire, prenant en main la défense des intérêts matériels de ses ouailles, eut un profond retentissement dans toute la contrée et, tandis que le juge anglais, pénétré d'admiration pour le jeune missionnaire si vaillant, si au courant de la législation et des coutumes, si plein de verve et d'humour dans ses plaidoiries, si dédaigneux des colères et des rancunes qui fatalement allaient germer sous ses pas, se liait avec lui d'une sincère et profonde amitié, le bruit se répandait de village en village, qu'à Torpa, un prêtre s'était levé, qui prenait en main la cause des natifs contre leurs oppresseurs.

Les recours en justice se multiplièrent, et toujours convaincu, par l'enquête préliminaire qu'il entreprenait lui-même, du bon droit de ses clients, il arrivait à le faire triompher devant les tribunaux.

(1) Voici de nouvelles appellations : le Thikédar ou le Zémindar est le gabelou, le collecteur d'impôts, le fermier de l'Etat, car l'Etat met ces fonctions à ferme; c'est ce que le P. Lievens appelait, dans la lettre que nous avons citée plus haut, le Mato. Le Manki ou l'agent de la police est appelé aussi le Thanidar.

Il en fut bientôt à recevoir, à Torpa, plus de plaignants qu'il n'en pouvait entendre. On le devine, si urgent que fût son travail de redresseur des torts, il n'était cependant que son travail secondaire, l'apôtre primait toujours!

Il divise le hangar qui lui avait été donné en trois parties : la première, la plus grande, devient une classe pour les petits enfants; la seconde, une chapelle; la troisième, la plus petite et la plus dénuée, lui sert à la fois de cuisine, de chambre de travail et de chambre à coucher. Un jour, un de ses frères, chargé d'une station voisine, vint le voir. Il y avait pour les deux, une chaise, un couteau et une fourchette; le P. Lievens mangea à l'indienne, avec les doigts.

Dans le coin, le visiteur avise le lit : « Quoi! Père, pas même une paillasse! » — « Voilà ce qui vous trompe, j'en ai une, que m'a donnée le brave policier du Bungalow. »

« Et où est-elle alors? »

« Je l'ai prêtée à une pauvre mourante, que j'ai baptisée hier, et qui en avait beaucoup plus besoin que moi. »

Lui dormait sur les ais!

Que lui importait! Il était heureux! Sa petite chrétienté s'agrandissait tous les jours, et il allait pouvoir pousser plus loin, car il préparait pour le remplacer durant ses voyages d'admirables catéchistes!

On ne trouvera pas mal que je conserve ici les noms de ceux qui furent ses premiers coopérateurs :

Ce fut d'abord, Christodas, *serviteur du Christ*, de

Marcha, homme de grande autorité dans sa commune, et qui depuis longtemps cherchait la vérité.

Martin, de Digri, encore en vie aujourd'hui.

Martin, de Bamini, ancien catéchiste luthérien, mort en disant à son fils : « Soyez fidèle à la Foi catholique, elle seule est vraie, mon enfant! »

Enfin, Paul, de Jataloya. Le Père avait longtemps hésité avant de l'instruire; lui, revenait toujours à la charge. « Père, lui avait-il dit un jour, vous savez que je ne vous demande rien, je veux vous servir sans salaire, apprenez-moi la vérité; si vous me rejetez, vous répondrez devant Dieu du salut de mon âme. » Et le Père, cette fois, avait cédé; il n'eut pas de catéchiste plus ardent que Paul.

Les missionnaires luthériens, on le devine, ne voyaient pas avec indifférence se former à Torpa, une église papiste si féconde et si retentissante. Le plus voisin, un jour, voulut connaître le missionnaire rival qui lui enlevait ainsi les âmes. Il vint à Torpa en assez nombreuse compagnie de corréligionnaires. Il trouve le P. Lievens sous la verandah du Bungalow, occupé à réciter son bréviaire. Il l'interpelle et lui demande de bien vouloir discuter avec lui. « Volontiers », lui répond le Père. Sur quoi le brave pasteur entame un discours en Indi. Le P. Lievens l'interrompt : « Monsieur, la discussion est bien entre vous et moi, n'est-ce pas? car ces bons natifs n'y comprendraient rien.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Alors, parlons anglais; il serait ridicule que deux Européens, discutant entre eux, parlassent l'Indi! »





Photoc. MAES, d'après un cliché du Cte H. LE GRELLE

URAONS ET URAONNES

Ceci ne fit point le compte du pasteur, qui avait amené avec lui un auditoire dressé à lui faire un triomphe; il tourna les talons et le P. Lievens, l'ayant salué, reprit son bréviaire. Mais les trois phrases échangées l'avaient été en Indi, l'auditoire les avait comprises et l'Hindou, très fin, avait partaitement saisi combien était ridicule le pasteur qui s'en allait penaud. Il y eut beaucoup de rires étouffés parmi les gens de sa suite.

Alors commença contre le P. Lievens, une guerre souterraine et acharnée; on tira des remises toutes les vieilles calomnies, un peu bien moisies pourtant, en usage autrefois parmi nous, contre la prostituée de Babylone et contre les papistes, contre les Jésuites surtout. Il était manifestement le « missionnaire du Diable » et si l'on y regardait d'un peu près, on lui découvrirait des pieds crochus.

Le résultat le plus net de cette campagne fut, qu'en Août 1886, la petite église de Torpa compta, d'après une lettre du P. Grosjean, 1157 fidèles.

Le temps, pour le P. Lievens, n'était pas alors à écrire et nous n'avons aucune lettre de lui à sa famille, mais des extraits de ses lettres au supérieur général de la mission suppléeront à cette lacune :

Torpa, 23 janvier 1886.

... Les 500 roupies que le P. Provincial m'a données, pour me bâtir une chapelle et une maison, sont presque dépensées; les briques m'en coûtent 100 et le bois 400. Tout sera prêt dans quinze jours et aussitôt

les maçons se mettront à l'œuvre. J'espére achever tout en trois mois... M. N.., le ministre luthérien, voudrait bien me chasser du pays; il attaque vivement le chef de la police qui m'a logé au Tannah. M. O.... son confrère, essaie de m'arracher mes cathéchistes; un troisième, M. L..., y travaille avec lui, mais grâce à Dieu leurs efforts sont sans le moindre succès.

21 février.

... Je viens de gagner trente familles Mundaris dans un seul hameau de Torpa!

15 mars.

... J'ai pour l'heure 300 catéchumènes qui suivent mon catéchisme. Je viens de recevoir quelques familles Kharria. Un chrétien Kharria est une véritable rareté. Si j'avais un aide, je pourrais bien vite atteindre les tribus, qui sont restées en dehors de l'action luthérienne allemande, surtout vers le sud et l'ouest. (1)

Dernièrement, j'ai reçu deux familles païennes et une famille protestante. Dans une autre, une petite fille était, croyait-on, possédée du démon; elle avait des accès deux fois le jour. On me l'amena, je la bénis et depuis lors elle n'a plus eu de crise; sur quoi le père me demanda à devenir chrétien, ce qui

(1) Suivant une note écrite de la main du P. Grosjean, c'était la première fois que le P. Lievens lui parlait de ces plans pour l'évangélisation de l'ouest, plans qui aboutirent plus tard aux conquêtes qu'il fit au Birou, Nowagurh, Panari, Barway et Checharee.

lui fut naturellement accordé. Sa femme et cinq enfants vont le suivre...

J'ai composé des chants indis pour nos enfants; ils les chantent avec entrain. Il est d'ailleurs connu que les Mundas, et mieux encore les Uraons, chantent fort bien, même les chants d'Europe.

Une lettre du P. Hagenbeek nous a conservé de ces chants et j'aime à les transcrire ici.

I

LA FLEUR DE MOWA (1)

Refrain : Alar gahi djia meudda gahi poumpléka rei
Innam puyndo nélam xhattéro
Annem alargahi djia gha rei.

Meudghi xhattéro alla pésor, Alar gahi...

Alar xhattéror Daramès pésos, Alar gahi...

Refrain : La vie des hommes est semblable à la fleur de Mowa,
Aujourd'hui elle fleurit et demain elle tombe.
Ainsi est la vie des hommes.

(1) On fait avec la fleur de Mowa une liqueur très capiteuse. — Le karandj est un fruit dont le goût rappelle celui de nos châtaigners sauvages. — L'agra est la place où les païens se réunissent pour leur danses nocturnes. — La lettre que nous remplaçons par l'aspiration liégeoise xh répond correctement au chi des grecs.

La fleur de Mowa tombe et les hommes la ramassent,
La vie des hommes est...

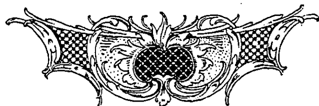
Les hommes tombent et Dieu les ramasse,
La vie des hommes est...

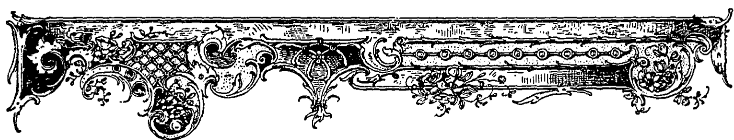
II

Goutcha chaia dirédiré
Prabhoussgahi kathan mena kalot
Prabhoussgahi kata tini rassi léka emba,
Nadgahi katha karondjo léka xharxha
Prabhoussgahi kathan girdjanou menôt,
Nadgahi kathan akéranou menôt.

Venez, frères, lentement, lentement,
Nous allons entendre la parole du Seigneur,
La parole du Seigneur est douce comme le miel,
La parole du démon est amère comme le fruit du Karandj
On entend la parole du Seigneur à l'église,
On entend la parole du démon à l'agra.

Le P. Desmet, son ami et bientôt son collaborateur, rapporte qu'il composa sur diverses mélodies populaires flamandes des vers indis et que l'on entendit résonner dans les bois et dans les plaines de Torpa, le vieux Lion de Flandre!





XII

A Torpa

1886 (suite)

Torpa, mars 1886.



Mes chrétiens me demandent continuellement des livres... nous n'avons rien! Il leur faudrait un catéchisme indi, des prières en indi et même un petit livre de controverse, répondant aux objections les plus communes des protestants.

Les Luthériens, à ce qu'on raconte, ont décidé dans leur réunion de la semaine passée, que leurs chrétiens doivent refuser aux catholiques l'eau et le feu; qu'ils ne leur donneront pas leurs filles en mariage, et les traiteront comme de vrais païens. Je doute que tout cela soit exact; mais c'est un fait qu'il y a grande agitation au camp de Satan dans notre district de Ranchi. »

Torpa, 15 mars 1886.

« Mon bâtiment avance rapidement, et j'espère qu'il vous plaira, lorsque vous reviendrez au Chota-Nagpore. J'ai bâti trois maisons pour les domestiques et pour servir de dépendances. Ma maison est au milieu. La plus grande chambre pourra servir de chapelle provisoire.

Pendant tout ce temps, les chrétiens augmentent en nombre, surtout à l'ouest, vers Basia et la rivière Koël. S'il y avait près de moi un second Père, il trouverait amplement de quoi s'occuper au delà de la Koël, vers Barsloia. J'ai reçu des députations de ce pays; mais leurs villages sont trop éloignés pour que je fasse beaucoup pour eux à présent. J'ai un catéchiste à Bamini, à trois lieues vers l'ouest; un second à Marcha; et un troisième près de moi, qui visite Kanti et Jabra les dimanches. Tous mes chrétiens se rassemblent le dimanche pour prier, mais je ne saurais les visiter tous.

Je voudrais recevoir de Calcutta des livres pour mon école, par exemple des histoires et des géographies en hindustani, avec des cartes. Les protestants sont

bien fournis de livres scolaires; mais ces livres sont trop remplis d'idées incorrectes, pour pouvoir être mis entre les mains de nos catholiques. Il nous faudrait bien vite un catéchisme hindustani. Que n'avons-nous des livres comme il y en a maintenant dans les missions bengalies.

Je suis accablé de travail, et il est très regrettable que la surveillance des bâtisses prenne une si grande partie de mon temps. »

Torpa, 26 mars 1886.

« Le P. Müllender était ici hier. Nous avons examiné ensemble comment nous nous tirerons d'affaire, maintenant que plus personne ne réside à Dorunda. Il croit que nous ne parviendrons pas à sortir de l'impasse. »

Torpa, mars 1886.

« Le nombre de mes chrétiens va en augmentant. Tout le village de Rai Sembla, entre Kautl et Torpa, vient à nous du paganisme. Voilà quatre semaines qu'ils vont aux prières. Espérons qu'ils persévéront. Si tous mes gens restent fermes, j'aurai bientôt sous instruction 4 à 500 catéchumènes; et il en vient tous les jours. Il y a plus de travail que je n'en puis faire. J'ai parfois la fièvre, et alors tout en souffre.

Ma petite école va son train. J'ai trouvé un bon maitre. Il chante bien et enseigne l'histoire, la géographie et l'arithmétique. A ses heures de loisir il copie mon catéchisme indi.

Mes trois catéchistes sont des hommes d'âge mûr, et jouissant d'une grande considération dans la contrée.

Le manuscrit du catéchisme sera prêt, sous peu, pour être envoyé à la presse. »

Torpa, 28 avril 1886.

« Je reviens à l'instant même de Dorunda; j'ai bien examiné le terrain que vous voulez acheter au centre de Ranchi. Il est bon et convenablement situé. S'il était déjà à nous, nous pourrions nous mettre à bâtir de suite, car on trouve à Ranchi des briques et de la chaux à bon compte. Si vous le désirez, je puis vous faire acheter et voiturer tout le bois dont on aura besoin, aussitôt que le plan et les dimensions de la maison seront arrêtés.

Je crois que mon bungalow sera fini pour la saison des pluies. Il est beaucoup plus grand et plus coûteux que je n'avais cru. »

Torpa, 30 avril 1886.

« Je suis en grandes difficultés : d'abord à cause de ma maison. Il me faudra plus d'argent que je ne croyais. Elle est grande; les murs sont de briques cuites; elle aura une terrasse. Je crains beaucoup que je ne puisse pas l'achever avant les pluies. Quand les murs sont encore bas, l'ouvrage avance si vite, qu'un bâtisseur novice comme je le suis, se figure qu'il aura vite terminé. Je devrai acheter plus de bois, plus de chaux, plus de briques. Si vous le pouvez, envoyez-

moi 300 fr. pour tout cela. Si vous ne le pouvez pas, je me résignerai.

Ma seconde difficulté est avec mes gens. J'ai trois catéchistes : un pour Kanti, Jabra et Rai Sembla; un second à Marcha, qui a le soin de plusieurs villages au Sud de Marcha et de la Koël; un troisième à Bamini, vers l'ouest. Ces trois hommes ont fort à faire, tant à cause des vexations des païens, que parce qu'ils sont encore peu au fait des choses de la religion. Il me faudrait deux catéchistes de plus : l'un pour Belsian, où j'ai des chrétiens dans une demi-douzaine de villages; l'autre pour Patpur et le district de Sonpur. Mais pour cela, j'aurais besoin de plus d'argent. Si j'avais plus d'argent, je doublerais mon travail. Le nombre de mes chrétiens atteindrait bientôt mille. »

Torpa, mai 1886.

« Je vous envoie le manuscrit du catéchisme hindi. Il est très nettement écrit, et il n'y aura aucune difficulté à l'imprimer. »

Torpa, 27 avril 1886.

« Grâces à Dieu, je suis bien portant maintenant; et comme votre Révérence me l'avait promis en m'envoyant au Chota-Nagpore, j'ai sur les bras plus de travail que je ne saurais en faire.

Par rapport au terrain que vous voulez acheter à Ranchi, je pense que le Sud de la ville de Ranchi conviendrait aussi bien que le Nord pour l'objet que vous avez en vue. »

Torpa, 11 mai 1886.

« Hier, j'ai été à Bamini, où je trouvai dix familles qui persévèrent dans leur profession catholique, depuis cinq mois. J'ai baptisé cinq enfants. Ces dix familles sont réparties comme suit : six familles à Bamini, trois à Kudda et une à Sommer.

Il y a un second centre un peu plus au sud : il comprend Parhargaon, Pakra et Surna. Puis il y a Marcha, avec treize familles, puis Urikel, Kurakel, et Karagara, entre les rivières Koël et Karo. Il y a beaucoup de bien à faire ici. Quelques uns pourraient croire que j'exagère et me laisse tromper. Dieu seul connaît le fond des cœurs.

Depuis deux semaines, il y a trois ou quatre familles qui viennent à nous du Luthéranisme. Elles vivent à Dumangdiri, près de Tapkara. Ceci exaspère le *Babou* Luthérien, à tel point qu'il m'a injurié hier pendant une demi-heure.

Il arrive que je suis trompé par des païens ou des protestants. Cependant la plupart de ceux qui viennent à moi sont sincères. »

Torpa, mai 1886.

« La saison des pluies commence et nous amène de violents orages. Je suis bien portant et heureux.

Le terrain que vous avez choisi à Ranchi, c'est-à-dire le jardin à thé et à café, est excellent. »

Torpa, 29 mai 1886.

« J'ai été malade pendant trois jours et je suis

surchargé de travail. Presque chaque jour, des protestants et des païens viennent me demander de les recevoir dans l'Eglise catholique. Tout cela est certainement l'œuvre de la grâce divine; mais ces gens se figurent que je puis les assister dans toutes leurs misères spirituelles et corporelles, et pour garder cette réputation, je dois travailler beaucoup. Ces pauvres voudraient m'expliquer leurs peines des heures entières. *Sed cum amore, etsi cum dolore audiuntur.*

Dans ma maison, il reste à faire le plâtrage, les portes et une partie de la terrasse. Cela me coûtera bien 500 roupies.

Torpa, juin 1886.

Vingt-cinq familles de Sarangloia, à mi-chemin entre Dighia et Torpa, sont venues ici et ont demeuré deux jours. Ces gens disent qu'ils sont et veulent rester les nôtres. Le motif qui les amène, c'est qu'un de mes catéchistes leur a donné tout le secours qu'il pouvait dans un procès, lorsque les Luthériens les abandonnaient. Ils ont perdu le procès, et ils ramassent de l'argent pour payer les frais. Si vous m'y autorisez, j'achèterai une partie de leurs terres et une maison. Sarangloia me paraît bien situé pour devenir un poste secondaire, entre Torpa et Dighia.

Je ne saurais vous dire encore qu'elle serait la dépense pour s'établir et prendre pied à Sarangloia. Elle pourrait monter à 100 r., et cela précipiterait la chûte de Govindpur, (station Luthérienne au N.-O. de Torpa). Cette mesure aurait un double avantage : elle

me procurerait un pied-à-terre dans ces parages, pour assurer la persévérance de ces nouvelles recrues, et en même temps elle sauverait les gens de la ruineuse nécessité de vendre leurs terres à l'encan.

Si je puis continuer à pousser en avant, comme je fais maintenant, ma mission sera solidement établie au bout d'un an.

Torpa, 18 juin 1886.

Mauvaises nouvelles! Pendant trois jours et trois nuits, nous avons eu ici un temps épouvantable : tempête et pluies torrentielles. Ma maison a été fortement endommagée à la vérandah sud-est, une partie de cette vérandah s'est écroulée.

Cet accident m'a quelque peu abattu, car il va me retenir à la maison plus longtemps que je ne voudrais, et entraînera des dépenses. Si j'avais poussé les travaux plus rapidement, cela ne serait pas arrivé; mais j'étais sans expérience, et ne soupçonnais pas la violence des pluies qu'on a ici. Je réparerai au plus vite les dégats. Je crois que le diable s'amuse de mon malheur, parce que je m'en affecte plus que de raison.

La mission marche bien. Plusieurs familles sont venues à nous depuis mon retour de Dorunda.

Torpa, 1er juillet 1886.

J'ai reçu ce matin votre lettre du 27 juin. J'espère que votre grande ambition, qui est la mienne, c'est-à-dire la conversion de tout le Chota Nagpore, sera en voie de se réaliser sous peu d'années, et que la mission de

Torpa réussira. Il est merveilleux de voir comme les gens viennent à nous. Pourquoi viennent-ils? Je ne le sais pas moi-même, et je suis parfois peiné, à la pensée que mes fautes empêchent que les conversions ne soient encore plus nombreuses.

Dimanche passé, j'ai reçu six familles : deux de Dorma, une de Gonra, et trois de Dimbukel. J'espère qu'elles persévèreront. Trois familles sont aussi venues de Jehha; d'autres font des promesses.

Ma maison est presque couverte. Les fortes pluies ont tellement endommagé une des chambres, qu'il faut la rebâtir depuis la plinthe.

Torpa, 9 juillet 1886.

Nous faisons aujourd'hui l'octave du Sacré-Cœur. Le jour de la fête, ma maison était à moitié en ruine; mais la maison spirituelle que je bâtis ici avance avec rapidité : pendant ces huit jours, toute la population mundarie du village de Hutu, entre Torpa et Govindpur, est venue du paganisme; six maisons de Barjo sont venues du protestantisme; une maison, avec douze personnes, est venue à Latauli, une maison à Barkuli, une nouvelle à Dorma, une nouvelle à Jehehha, une nouvelle à Dumangdiri et une à Torpa. Je crois que c'est la compensation que Dieu me donne pour le second accident arrivé à ma maison. Après le premier éboulement, la nuit de l'Ascension, si je ne me trompe, dix familles de Torpa promirent de venir à nous, et ont tenu bon depuis lors.

Les Luthériens de Govindpur sont en grand émoi, car

il y a un mouvement très prononcé dans toute la population, tant payenne que protestante. Ils parlent de mettre un ministre à Belsian; ils parcourent le pays, mettent les gens en garde contre moi, menaçant et excitant leurs adhérents. De mon côté, je reste bien tranquillement à la maison, instruisant les gens, donnant des conseils et des médecines, priant un peu et tâchant de relever mes murailles en ruines. Les jours passent, amenant leurs joies et leurs épines : et tout ceci est pour le Sacré-Cœur de Jésus et pour sa Sainte Mère, la Reine de Torpa.

Torpa, 17 juillet 1886.

J'ai reçu cette semaine la visite de vingt-cinq nouvelles familles. J'espère que quelques unes du moins persévèreront.

Une fois de plus, je dois dire que je ne puis suffire au travail que j'ai sur les bras. J'ai été si fatigué, qu'à deux reprises j'étais incapable de rien faire pendant toute une demi journée.

Je crois que j'ai déjà à peu près mille catéchumènes, sur lesquels on peut généralement assez bien compter. Il me faudrait les cartes du pays au Sud de Belsian, ainsi que les deux volumes du *Statistical account of Bengal,* par Hunter, qui traitent du Chota-Nagpore.

Il la terminait donc par un cri de détresse cette année 1886 : « Je ne puis suffire au travail que j'ai sur les bras! »

A un de ses camarades il avait écrit :

« J'ai eu beaucoup d'ennuis ces derniers mois. Il m'a fallu passer par la faim, par la soif, par la chaleur, par d'insurmontables fatigues. Il m'est arrivé de me laisser tomber par terre le long des chemins, n'en pouvant plus! Et à toutes ces lassitudes s'ajoutaient de mortels dégoûts! Grâce à Dieu, j'ai tout traversé. »

Mais maintenant que sa maison est bâtie, on ne le laissera plus seul; on lui enverra un aide et cet espoir le soutenait. L'aide vint, bon, aimant, dévoué, un saint... mais... la Providence a de ces coups. A peine arrivé, la fièvre le prit : il ignorait absolument la langue du pays et si sa présence fut pour le missionnaire une douceur, elle ne lui fut pas un secours.

« Le P. Gengler est avec moi pour le moment, écrit-il au P. Provincial; je suis peiné de vous le dire : il est compagnon charmant, mais il n'est pas missionnaire. Il ne sait pas un mot de la langue. »

Il continuait donc à porter tout seul le poids de la chaleur et du jour.

Et les néophytes arrivent toujours.

Le 2 décembre 1886, son compagnon écrit :

« Il nous est arrivé hier cent-seize nouveaux chrétiens. Ils demandent le baptême et la protection du Père... A Dorma, les indigènes Anglicans se sont réunis en assemblée, à l'insu de leur *Babou*, de leur pasteur, pour décider si, oui ou non, ils vont se faire *romains* (catholiques). Le P. Lievens, qui était allé les voir auparavant, leur a promis une chapelle où l'on viendrait

leur dire la messe, et nous avons bon espoir... Vous ne sauriez croire avec quelle patience le P. Lievens écoute ceux qui viennent à lui... Nul jusqu'ici ne leur a témoigné cet intérêt. Mais la besogne est au dessus de ses forces... le soir, il est brisé par la fatigue. »

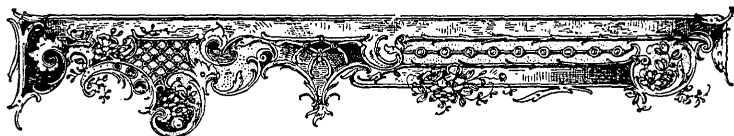
Mais le cri de détresse était aussi un cri de triomphe. Quand finit cette dure année, il comptait deux mille sept cent catholiques autour de lui, et quatre-vingt-six villages l'appelaient à grands cris. Sa mission de Torpa embrassait déjà du Nord au Sud une étendue de seize lieues.

L'*Indo European Correspondance* du 15 décembre 1886 pouvait publier, sur le mouvement catholique dans le Chota-Nagpore, la statistique que voici :

Le nombre des conversions a monté
dans la mission de Jamgain et de
de Digghia. . . . . de 255 à 278
dans la mission de Torpa. . . . . de 1157 à 2700
» » de Bandgaon, com-
prenant Mariadi, Josephdi et Burudi de 1751 à 2120

C'est là que travaillait le prédécesseur et l'émule du P. Lievens, le P. Mullender; c'est là que lui aussi usa sa vie... il est tombé à la tâche et, quand les Supérieurs lui ordonnèrent de revenir en Europe, il n'eut plus même la force de traverser la mer; on dût le descendre à Ceylan, où il s'éteignit.

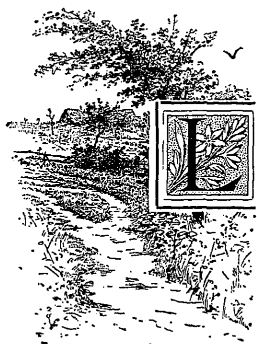




XIII

A Torpa

1887



Les prévisions du P. Lievens ne tardèrent pas à se réaliser; son compagnon, le P. Gengler, rongé par de continuelles fièvres, affaibli au point que tout travail, même l'étude, lui devenait impossible, dut chercher à réparer, sous un ciel plus doux, une santé déjà bien compromise. Et le P. Lievens recommença sa vie solitaire.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter un événement qu'il aimait à raconter, pour y faire voir l'action de la Providence. Il avait entrepris une expédition très lointaine et s'en revenait d'avoir été prêcher dans un village, qu'il espérait gagner à la Foi. Il était à cinq lieues de Torpa, quand survint un épouvantable orage; bien que fort las et les pieds nus, déjà en sang, il voulut poursuivre; la forêt était proche, et là, se disait-il, je serai à l'abri. Mais la pluie tombait par ondées pesantes, et la nuit se faisait sombre et noire. Il marcha tant que ses forces défaillirent; alors, n'en pouvant plus, il se coucha contre le tronc d'un arbre, fit le signe de la croix et se laissa aller à la torpeur qui l'envahissait. S'endormit-il? Perdit-il connaissance? Il ne le sut jamais. Mais, quand il revint à lui, il se trouva dans la hutte d'une famille païenne. Le chef de cette maison l'avait découvert dans le bois, quand il y était allé vers l'aurore, et ne voulant pas laisser ainsi abandonné, ce blanc qui lui semblait près de mourir, il l'avait chargé sur ses épaules et l'avait rapporté chez lui.

« *Padri saheb,* où vouliez-vous aller par ce chemin?

— A Torpa, mon ami.

— Vous vous étiez bien égaré en route, car Torpa est à douze milles d'ici. »

Le brave homme essaya en vain de garder chez lui, pendant quelques jours, le missionnaire, il n'y réussit pas. Les chrétiens l'attendaient à Torpa. Alors, voyant que tout effort était inutile, il voulut le réconforter de

son mieux, et, suivant la coutume du pays, pour faire fête à son hôte, il tua un coq, qu'il fit bouillir avec du riz, et ce que le Père n'en put manger, il le lui fit prendre en provision de route.

Mais, si abrupte que fût cette âme de sauvage, elle avait compris la valeur morale du dévouement jusqu'à la mort dont elle avait été témoin, et trois semaines après, ce Samaritain des forêts de l'Inde venait demander le baptême.

Un autre fait que le Père racontait, pour remercier Dieu de ses providentielles protections, pourrait bien aussi se rattacher à la même époque.

En pleine forêt également et rompu de fatigue comme toujours, il s'était couché sous un arbre, non sans recommander à son bon ange de veiller sur lui, précaution indispensable en ces grands bois où pullulent les fauves.

Soudain, il s'éveille brusquement, regarde... Dressé devant lui, un terrible serpent balançait sa tête et mesurait son élan. Le Père n'eut que le temps de saisir son bâton et de lui briser les reins. « Je crois fermement, disait-il, que je dois à mon ange de m'être éveillé juste à point, car je ne rêvais, ni n'avais de cauchemar; mon sommeil était bien calme et nul bruit n'avait pu le troubler. » Ce terrible danger du serpent est aux Indes le danger de tous les jours.

Les statistiques du gouvernement anglais portent, pour 1880, 19,060 personnes mortes de leur piqûre. Les morts sous la dent des tigres sont beaucoup plus rares. Et cela se comprend. Tandis que le tigre

s'aventure peu dans les villes et les villages, le serpent se glisse partout, sous les herbes, même dans les jardins les mieux tenus, et jusque dans les maisons.

Un grand bonheur allait venir au P. Lievens. Pour remplacer auprès de lui le P. Gengler, les supérieurs désignèrent le P. De Smedt, son ami et son compagnon d'enfance. Comme lui ardent au travail, méprisant les fatigues et la peine, ne se préoccupant pas de savoir s'il aurait à boire ou à manger, allant aux âmes comme un soldat à la bataille, et toujours gai, toujours d'humeur joyeuse, dormant sous un arbre, au pied d'un tertre, aussi vaillamment que dans un lit, marchant, marchant toujours, toujours, jusqu'au bout; il était vraiment fait pour comprendre le P. Lievens et vivre de sa vie. Ce qu'ont fait ces deux héros, le veut-on savoir? Au mois de mai 1887, la mission de Torpa comptait 10,000 chrétiens!

Hélas! quand le bonheur vient nous voir il ne s'attarde guère! Pour résister à une pareille vie, le P. De Smedt n'avait pas le corps de fer et d'acier du P. Lievens; après quatre mois, épuisé, il tomba. Il partit pour Ranchi, comptant de là, après un peu de repos, partir pour Calcutta. Mais à peine arrivé à Ranchi, son état s'aggrava si fort qu'il se sentit mourir.

Ranchi est la capitale du Chota-Nagpore.

La ville compte environ vingt mille habitants dans ses maisons basses, couvertes de méchantes tuiles et jetées par groupes bizarres le long de routes tortueuses. Au

centre de l'agglomération, près du *compound* ou habitation du Rajah (1), se trouvent les bureaux de poste et de police, un collège, deux écoles et une manière de mosquée. Un peu plus loin, la cour de justice. Deux fois la semaine, vingt mille Mundaris et Uraons affluent de tout le district au marché de Ranchi. Avec leurs vêtements d'étoffes bariolées et voyantes, avec leurs plaques de cuivre en demi-lune sur la tête, leurs colliers, leurs pesants bracelets aux poignets et aux chevilles, leurs anneaux vissés au sommet des oreilles et au bout du nez, ces indigènes forment le tohu-bohu le plus étrange qui se puisse imaginer. Les femmes surtout aiment ces parures aux tons criards. Un détail : partout elles emportent avec elles leurs nouveau-nés. L'enfant, les jambes prises dans un sac, est assis sur la hanche de sa mère qui ne l'abandonne pas, même au banc de communion. Aussi est-il impossible de célébrer l'office ou de prêcher devant un auditoire de dames kôles, sans être accompagné par les cris d'une multitude de bébés.

La cour de justice *(kutchéri)* est bâtie en briques rouges, avec étage et galerie. Autour d'elle campent, pendant des semaines entières, d'innombrables plaideurs qui attendent patiemment leur jour d'audience. Parmi les groupes, on voit circuler les *muktars,* sortes de scribes ou d'entrepreneurs de procès, qui, moyennant

(1) Ces princes indigènes conservent, sous la domination anglaise, un titre honorifique et certains droits restreints.

paiement soldé d'avance, se chargent des démarches nécessaires auprès des juges et des avocats. Parfois même, couchés sur une couverture au milieu de la foule, ils rédigent, séance tenante, pétitions, déclarations, pièces de toute nature, d'après les renseignements de leur « partie » qui y laisse souvent toute sa maigre bourse.

Ranchi a deux cents enfants dans son école primaire officielle, et deux cent cinquante jeunes gens dans une sorte de collège ou école supérieure. C'est un bungalow à plusieurs pièces vastes et bien aérées, recevant la lumière par de grandes portes toujours ouvertes. Les plus jeunes élèves ont leurs classes en plein air, sous la véranda. Les autres sont à l'intérieur, une ardoise ou un livre à la main, la toque sur la tête. Outre les matières d'école primaire, on y enseigne les quelques connaissances nécessaires pour devenir *muktar* au *kutchéri,* sans préparer directement aux universités.

Malheureusement, au sortir de ces écoles du gouvernement anglais, les indigènes lettrés de Ranchi témoignent la plus complète indifférence pour tout culte et toute religion. La plupart ont puisé dans cette éducation neutre une sorte d'électisme, qui les éloigne autant de la vérité chrétienne que des dogmes brahmaniques.

Aussi l'école est-elle la première œuvre du missionnaire. Celle de Ranchi fut commencée misérablement, dans un misérable réduit : bientôt elle eut cent élèves. Vers la fin de 1888, on construisit un local

plus vaste, qui pût contenir deux cent cinquante enfants.

« Notre école, écrit en mai 1888 le P. Motet, supérieur de la maison de Ranchi, compte cinquante petits pensionnaires. Tout récemment, le gouvernement nous a envoyé des bancs pour nos écoliers, qui n'avaient eu jusqu'alors d'autre escabeau que la terre. Tous nos petits élèves étudient très bien, à la manière du pays, en chantant leur leçon à tue-tête; ils prient parfaitement, et leur appétit correspond à leur âge. Tous les frais sont à la charge de la mission. »

L'indi, l'anglais, l'arithmétique et surtout le catéchisme, voilà leur programme; on a cherché à faire d'eux de bons cultivateurs catholiques. Mentionnons cependant les leçons de musique. Comme tous les sauvages, les indigènes du Chota-Nagpore ont pour le chant presque de la passion. Rien ne les ravit comme d'entendre moduler un cantique nouveau, au mélodieux accompagnement de l'harmonium. Les missionnaires adaptent les syllabes de la langue indie à nos plus beaux motifs d'Europe, et les couplets sont enlevés avec un enthousiasme très original.

Outre l'école, les Pères ont élevé à Ranchi une chapelle et un noviciat.

La maison du noviciat ressemble aux bungalows de la contrée. Un grand toit rectangulaire, s'abaissant légèrement, des quatre côtés, sur les piliers d'une vaste véranda. Cette véranda s'ouvre sur les appartements principaux, et forme, autour du rez-de-chaussée, une large galerie, au toit surbaissé, d'une largeur de

184 pieds. Sous la véranda, sont alignées quatorze chambres, éclairées chacune par une double porte vitrée.

La galerie de l'ouest est destinée aux missionnaires qui viennent raviver à Ranchi leurs forces épuisées par les fièvres. L'établissement de cette maison est, sous ce rapport, d'un avantage précieux pour la mission du Bengale : elle prolonge du double la vie des ouvriers évangéliques.

Celle de l'est est destinée aux novices, aux jeunes religieux qui commencent à se livrer aux études, tout en s'initiant aux langues du pays, et aux prêtres qui viendront y passer la troisième année de probation prescrite par saint Ignace aux siens, après l'achèvement des études théologiques.

Enfin les missionnaires exerçant le saint ministère à Ranchi occuperont l'ancien corps de logis. » (1)

C'est là que le pauvre P. De Smet, se sentant mourir, demanda et reçut le suprême Viatique.

Quand le P. Lievens apprit à Torpa la triste nouvelle, de nuit, il partit; il revit, il embrassa ce pauvre ami, il le soigna comme eût fait une sœur de charité; mais il savait, lui, que si le missionnaire succombait, c'était à l'excès du travail et du dénuement, et maintenant qu'il pouvait se reposer et se soigner un peu, il espérait qu'il reviendrait à la vie. « Vous ne mourrez pas, lui avait-il dit en pleurant,

(1) Voir : *Mission belge du Bengale,* par le P. Scheys.

vous ne pouvez pas mourir. » Et comme par miracle, la vie revenait. Après quelques jours, le P. De Smedt put doucement prendre le chemin des hauteurs et s'en aller à Darjeeling, au pied de l'Himalaya, refaire sa santé si gravement compromise. Le P. Lievens, lui, reprenait le chemin de Torpa, où, pour la troisième fois, il allait se trouver seul et sans secours.

Le P. Lievens n'était pas venu seul; de tous côtés, même de dix et de quatorze lieues de distance, des néophites étaient accourus pour voir le bon « Padri » malade et lui offrir leurs remèdes; on les conduisait autour du fauteuil où il se reposait; ne pouvant lui parler, ils lui caressaient doucement les mains, puis, quand on leur faisait signe qu'il était temps de partir, ils se mettaient à genoux devant lui, et tout haut, récitaient les prières.

Le P. Lievens avait écrit, sur l'ami qui lui avait été enlevé, cette lettre touchante : « Le P. De Smedt est un modèle de missionnaire, admirable de zèle et d'activité. Mais soutiendra-t-il longtemps le poids du travail? Je voudrais, moi, pénétrer plus avant au Sud et à l'Ouest, pour reconnaître les dispositions du peuple et préparer un nouveau centre de mission... Hélas! nous sommes pauvres entre les pauvres; mais dans notre isolement, nous ne savons trop ce qui nous manque et ce qu'il nous faudrait. Notre-Seigneur, qui nous a mis dans cet état de pauvreté, nous a de même appris à nous contenter de peu, et c'est un des grands avantages qui résultent de nos privations. Du reste, nous vivons très heureux le P. De Smedt

et moi, et en tout, dans les travaux de notre mission, nous agissons de concert. En ces derniers quatorze jours, le Seigneur nous a déjà envoyé deux villages, qui comptent ensemble environ 200 âmes... Veuillez prier pour nous et nous venir en aide, afin que nous puissions bâtir nos quinze chapelles et fonder nos vingt-cinq écoles. »

Il s'attela donc seul au travail qui grandissait toujours, essayant de suppléer, par un plus grand courage, aux secours humains que Dieu lui enlevait.

Un mois après le départ de son ami, il écrit au Provincial de Belgique :

« Ce mois de juin m'a donné un millier de nouveaux convertis. Que Dieu me donne la force de corps, la puissance d'esprit, l'énergie de volonté et la sainteté d'âme qu'il me faudrait pour coopérer à la grâce. Il veut manifestement que toute cette contrée soit chrétienne.

Onze villages mundaris sont devenus chrétiens jusqu'au dernier homme; chose absolument inouïe jusqu'ici.

Je suis toujours vraiment heureux! Que n'ai-je assez de temps et d'esprit pour écrire les *Gesta Dei per Belgas* en ce grand pays! »

Il donne d'ailleurs à sa mission une organisation définitive :

« Nous distribuons notre mission en cercles; dix sont déjà préparés; nous construisons dans chacun une grande chapelle et une maison pour le missionnaire. Les fonds nous manquent pour les achever; chacune doit nous coûter 200 roupies pour le moins. Et

pourtant, c'est un travail qu'on ne peut différer. Des chrétiens sans chapelle, c'est un troupeau sans bergerie. Il faut les réunir tous les jours et les faire prier ensemble. J'écris partout en Belgique pour mendier un peu d'argent : on ne me répond même pas ! Croit-on que je trompe les gens en disant ce que Dieu fait par nous? »

Le catalogue des maisons et des Pères de Belgique, en mission aux Indes, nous fait connaître, pour quelques-uns au moins de ces cercles, les noms des villages où se construisaient les églises. Il marque comme rattachées à la station centrale de Torpa : Bamini, Degela, Dorma, Dumangdiri, Lapa, Maranghada et Sode. Je ne suis pas arrivé à découvrir les autres.

Et le pauvre Père va, marchant toujours, de village en village, encourageant les convertis, appelant les païens, les écoutant tous et s'en faisant aimer.

Torpa, le 30 septembre 1887.

« Bénissons Dieu dans ses œuvres de grâce et de miséricorde à Torpa. Le nombre des conversions a décuplé depuis l'année dernière; mon travail s'est accru considérablement ainsi que les dépenses; mais le bon Dieu pourvoira à tout. Ce qui me gêne beaucoup, c'est que j'ai fait des dettes, et je ne vois pas le moyen de m'en tirer.

J'ai un plan assez bien arrêté pour rendre ma mission *seif-supportand,* mais ce plan ne se réalisera pas sans difficulté. Il faut que, dans quelques années, nous ayons à Ranchi une bonne école supérieure

avec une imprimerie et 100,000 chrétiens. C'est là que je voudrais arriver avant de mourir. »

30 août 1887.

« Depuis une quinzaine de jours, j'ai près de moi, à Torpa, le P. Cazet et le F. Seitz, scolastique. Tous deux me rendent de grands services, en visitant les chrétiens et en baptisant les enfants. Depuis leur arrivée, quatre villages, formant une population de plus de cinq cents âmes, sont venus à nous, les uns du protestantisme, les autres du paganisme.

Il me devient impossible, à moi, de sortir, car du matin au soir, je suis pour ainsi dire assiégé par les visiteurs et j'ai, à les entendre, plus de besogne que je n'en puis faire. Je crains fort, si je reste seul, de succomber d'ici à peu de temps... Pour m'aider, il faudrait un Père qui, non seulement connût la langue, les lois et les coutumes du pays, mais eût aussi la connaissance des hommes, et le talent de les conduire. Mes chrétiens en grande partie ne sont ni organisés ni instruits. Plaise à Dieu qu'il nous arrive en grand nombre des hommes vraiment apostoliques.

Il serait tout à fait inutile de convertir les gens au christianisme, s'il n'y a personne pour en prendre soin. Seul, je ne puis presque rien faire de tout ce qu'il faudrait. Pour l'amour de Dieu, envoyez ici deux ou trois Pères, avec un Frère, pour prendre soin du matériel, et nous aurons dans cette mission un splendide succès...

Je me suis surmené depuis plus d'un an; je suis tellement épuisé que dernièrement, à Ranchi, je ne pouvais plus même me tenir dans le fauteuil où je m'étais assis; pourtant je n'avais ni fièvre, ni aucune autre maladie... Des quatre cents villages qui sont catholiques, la moitié au moins n'ont jamais été visités; comment, dans ces conditions, persévéreront-ils? Et de bonnes nouvelles nous viennent de toutes parts. Aujourd'hui même j'apprends que la population de Jakarma, localité où réside un ministre luthérien, se propose de venir à nous. De même la population de Burgu.

Je devrais élever le nombre de nos écoles à cinquante au moins, et prendre en plus une vingtaine de catéchistes. Mes chrétiens ne me demandent pas de secours pécuniaires, je pourrais employer mes ressources à la construction de chapelles et à l'entretien des écoles; mais d'où me viendront-elles, ces ressources-là, sinon d'Europe? Près de Kunti, à trois milles environ vers le Sud, trois villages promettent d'embrasser la Foi, si on leur donne un prêtre, ou du moins si on leur bâtit une chapelle. »

C'est le 17 août, qu'étaient arrivés à Torpa le P. Cazet et le F. Seitz. Certes les Supérieurs n'étaient pas sourds aux touchants appels et à la détresse du pauvre P. Lievens. Mais eux aussi se demandaient où trouver les ressources et où trouver les hommes?

Que l'on y réfléchisse, et l'on se demandera, sans trouver la solution du problème autre part qu'en Dieu,

comment les Jésuites belges, chargés en Belgique du très lourd poids de treize collèges, de deux noviciats, d'une école apostolique, de deux maisons d'études supérieures, de trois maisons de retraites et de sept résidences, ont pu former et nourrir dans l'Inde une mission qui, l'an dernier encore, occupait près de cent cinquante hommes, septante-neuf prêtres, trente-sept jeunes scolastiques et vingt-cinq frères coadjuteurs. (1)

Je voudrais attirer l'attention d'une façon toute spéciale sur un passage de cette dernière lettre, qui me semble d'un grand poids dans l'appréciation que nous aurons à faire bientôt de l'apostolat du P. Lievens.

Il marque le tout premier : « Mes chrétiens ne sont ni organisés ni instruits... Il serait tout à fait inutile de convertir les gens au Christianisme, s'il n'y a personne pour en prendre soin. » Il le sentait, et pourtant nous lui entendrons reprocher plus tard de ne l'avoir jamais compris.

Un homme se noie...

Je suis sûr de le sauver, si, après, quelqu'un vient pour nous aider à gravir la berge. S'il ne vient personne, il y a six chances sur dix qu'après lui avoir tenu pendant quelque temps la tête par-dessus l'eau, je devrai finir par le lâcher. Je crie et j'appelle.

Mais l'homme se noie!

(1) Depuis, sur l'ordre du Saint-Père, ils ont commencé une mission à Ceylan et une autre au Kwango, dans le Congo belge.

« Garde-toi de sauter, dit la prudence humaine, attends qu'il arrive quelqu'un, tu sauteras alors. »

Mais pour peu que l'âme soit vaillante et généreuse, elle entend une autre voix, venant de plus haut que la terre et les hommes :

« Saute donc! risque ta vie et à la garde de Dieu! »

Il est manifeste que la prudence humaine a la raison pour elle; seulement je me demande si pour elle aussi elle a le cœur? Et je crois bien que dans ces circonstances, devant Dieu, le cœur pèse plus que la raison.

Or, voici que d'un autre point de vue tout change!

Au moment où j'écris, je viens de lire un travail sur le général Dragomirow. Il passe avec ses troupes le Danube, devant Zimnitza. Les balles turques pleuvent sur son ponton, trois bateaux percés, déchiquetés, sombrent sous ses yeux; les naufragés crient, on voudrait s'arrêter pour les sauver; le cœur du brave Dragomirow saigne, mais l'ennemi est là, le temps presse. « Non, non, en avant! et que Dieu bénisse ceux qui vont mourir! »

Ce que je puis faire, moi, seul, je ne le puis plus si je commande une armée, je ne puis pas écouter le cœur ni les enthousiasmes, la raison seule doit être ma maîtresse et mon guide. Je ne suis plus un homme dont la vie importe peu au cours des choses et qui peut mourir sans arrêter leur marche. Je représente un corps qui ne peut pas mourir, ou du moins qui ne saurait mourir sans encombrer les chemins de sa ruine.

Et pour rappeler un mot que j'ai cité plus haut, le

P. Lievens pouvait vouloir faire feu qui brûle, mais les Supérieurs devaient faire feu qui dure.

Nous aurons du reste à revenir sur ces considérations.

Bref, l'on faisait pour la station de Torpa tout ce que l'on pouvait, sans nuire aux autres; malheureusement ce que l'on pouvait n'arrivait pas à suffire. Notre Seigneur lui-même avait vu les moissons blanchissantes et s'était écrié, lui aussi : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci; rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* » La moisson est grande et les moissonneurs sont peu! Et il demandait au Maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers.

En attendant, le P. Lievens se jetait toujours à l'eau, sans regarder si quelqu'un arrivait sur la berge.

Et Dieu le bénissait toujours!

Mais les bénédictions de Dieu viennent par la croix, et les croix ne devaient pas être épargnées au pauvre Père.

Le P. Cazet, arrivé le 17 août, travaille un mois, tombe malade et meurt à Ranchi, le 25 septembre!

Deux mois après, le P. Seitz, épuisé, est renvoyé à Assansol, où il se remet en achevant ses études!

Et resté seul, le P. Lievens écrit, le 16 octobre 1887 :

« Le bon Dieu bénit mes faibles efforts, car, je n'en doute pas, le succès de notre mission n'est dû qu'à l'action divine. C'est l'œuvre de Dieu. Nous comptons actuellement 400 villages et 15,000 chrétiens, 60 écoles et plusieurs chapelles déjà construites. Ce qui nous manque, hélas! ce sont les hommes et les

ressources. La mission s'étend de jour en jour; à certains mois, l'accroissement n'a pas été de moins de mille conversions...

Mais, me demanderez-vous, quels moyens le missionnaire emploie-t-il pour convertir ces peuples? »

Ici le P. Lievens expose lui-même le procédé qu'il suit, et bien que nous ayons déjà tâché de l'exposer nous-même, nous ne croyons pas pouvoir passer son explication sous silence.

« C'est ici, semble-t-il, qu'apparaît la Providence, qui dispose avec sagesse, pour des buts supérieurs, les événements d'ordre matériel, et qui fait servir les maux de la vie présente à élever l'homme à l'espérance des biens de la vie future. Les habitants de ce pays, dans leur simplicité primordiale, ne convoitent ni la richesse, ni la science, ni les avantages et les jouissances que l'Europe civilisée répand autour d'elle, sur tous les continents. C'est à peine s'ils vont chercher auprès du missionnaire un remède européen dans leurs maladies. Celles-ci se terminent rapidement; 2 ou 3 jours amènent l'issue heureuse ou fatale : la guérison complète ou la mort. Fit-on des cures merveilleuses, on pourrait se demander si ces bons sauvages sont à même de discerner la nature du bienfait. Mais pour ces Mundaris, ces Ouraons, ces Kharwas, il est une souffrance intolérable : ces pauvres gens aiment le sol qui les a vus naître, le champ qu'ils labourent et que leurs ancêtres ont défriché, la terre où reposent les cendres de leurs aïeux.

Or, l'Hindou est venu, habile et rusé, qui, profitant

de leur imprévoyance, a dépossédé les anciens propriétaire et s'enrichit du fruit de leurs travaux. Venez en aide à ces malheureux, en leur montrant les moyens légitimes de bénéficier des dispositions du droit et de la loi, et vous serez leur ami.

Gagné par un service ou par un bienfait, le Mundari, en retour, écoute la parole de l'Evangile et se convertit bien sincèrement. Une fois chrétien et baptisé, il se montre généralement ferme et constant.

Voilà comment il a plu à la divine bonté de nous préparer les voies, et comment ces braves gens, détachés peu à peu de leurs superstitions antiques, reçoivent enfin la sainte doctrine de Jésus-Christ. »

Et il annonce la grande, l'ineffable joie que Dieu venait de lui faire : son compagnon, son ami le P. De Smedt lui était revenu!

« Mon ancien compagnon, l'excellent P. De Smedt, est revenu depuis trois semaines, le 25 septembre dernier! C'est lui qui entreprend les excursions, et rarement il passe la journée à Torpa. Il parcourt les villages, allant de l'un à l'autre, pour instruire, baptiser, administrer les Sacrements, visiter les chrétiens et les réunir pour la prière. Quant à moi, l'affluence continuelle des visiteurs m'oblige à rester à Torpa. Du matin au soir il faut être à la disposition de nos chrétiens, les entendre, élucider et aplanir leurs difficultés, recevoir les nouveaux qui se présentent, écouter leurs plaintes, les consoler, leur tracer une ligne de conduite. Après, ce sont les catéchistes et les maîtres d'école, qui viennent rendre compte de leur charge et

que l'on doit instruire et diriger. Il y a tant de monde qui arrive à Torpa, et tant de villages à visiter, que nous ne pouvons, même à deux, suffire à la besogne. Il faudrait deux prêtres en permanence à Torpa, et quatre autres, au moins, pour visiter au loin les villages, deux ou trois fois chaque année...

Si du moins nous avions des ressources! J'ai appris qu'en Belgique on parle beaucoup de Torpa; j'en remercie Dieu et je souhaite que l'intérêt porté à notre mission se traduise en une assistance efficace; 20,000 roupies nous suffiraient à peine pour bâtir les chapelles devenues nécessaires.

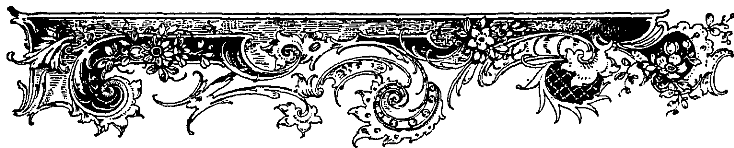
Mais à Dieu! Nous irons en avant quand même, et avec une entière confiance en la bonté divine. »

Ah! que c'est bien lui : « Nous irons en avant quand même! »

Et n'est-ce pas qu'il était digne d'être aimé de lui, ce vaillant P. De Smedt, qui avait bu la mort sur cette terre du Chota-Nagpore et qui, à peine debout, se hâte, quitte le ciel pur et doux de l'Himalaya, et accourt sur le champ de bataille, reprendre les armes et se battre pour le Seigneur Jésus-Christ!

Quelles âmes! et devant elles comme on se sent rougir et comme on se mesure petit!

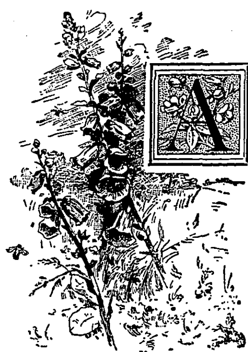
Pour clôturer cette année bénie, le mois de décembre amena au P. Lievens l'adhésion de cinquante villages!



XIV

A Torpa

1888



Au commencement de l'année 1888, la mission du Chota-Nagpore, prise dans son ensemble, comprenait :

Au Nord, à 22 ou 23 milles de Ranchi, la station de Hazaribah, où le vieux P. van der Stuyft formait à la vie religieuse deux Frères novices.

La station de Ranchi, élevée pour devenir à la fois

une école supérieure de littérature et une maison de troisième an pour les Pères. Résidaient là :

Le P. Motet, supérieur et maître de rhétorique,

Le P. Schafer, qui faisait son troisième an de noviciat,

Le P. Sapart, missionnaire,

Le P. Dumont, qui enseignait les mathématiques,

Les jeunes Pères de Gryse, van Gerven et Carbery, qui étudiaient les belles-lettres, et enfin le F. Leveaux, qui s'occupait exclusivement du matériel.

La station de Diggia, que construisait le P. De Cock, pour se rapprocher de Torpa et, comme il le disait, « tendre la main au P. Lievens. » Il avait quitté Jamgain; mais bientôt, épuisé et malade, il ira chercher un refuge à Ranchi, et sera remplacé, à Diggia, par le P. Haghenbeek.

La station de Torpa, où travaillent le P. Lievens et le P. De Smedt. Ils avaient le soin des chrétientés de Bamini, Dekela, Dorma, Dumangdiri, Lapa, Maranghada et Sode.

La station de Bangaon, dirigée par les PP. Fierens et Mullender, qui visitaient les chrétientés de Burudi, Mariadi et Josephdi.

La station da Chaibassa, où résidait le P. Stockman.

Un document officiel, publié par les soins du Provincial de Belgique, donne la progression des baptêmes au Chota Nagpore, de 1881 à 1887 :

1881	378		
1882	669	Diff.	291

1883	2070	Diff.	1401
1884	2092	»	22
1885	2092	»	0
1886	3274	»	1182
1887	8000	»	4726

Durant le même temps, dans l'ensemble de la mission du Bengale, le nombre des catholiques progressait ainsi :

1881	16148		
1882	16640	Diff.	492
1883	17633	»	993
1884	17761	»	128
1885	18748	»	987
1886	20253	»	1505
1887	25774	»	5521

Il serait injuste évidemment d'attribuer à la seule action du P. Lievens ces progrès magnifiques, injuste et mauvais de méconnaître la part qui en revient à ses frères, répandus dans les missions de l'Orissa et dans les Bengalies, mais il est bien permis toutefois de faire coïncider les dates, et de rappeler que l'arrivée du P. Lievens au Chota-Nagpore date de 1885.

Or, la coïncidence saisira davantage encore, quand on

(1) En totalisant les chiffres du nombre des baptisés on arrive à trouver, pour la population catholique du Chota-Nagpore, le chiffre de 18,577. Le P. Lievens comptant 15,000 membres à la chrétienté de Torpa, les autres stations devaient se partager les 3,577 restants.

saura qu'au bout de l'année dont nous allons dire les travaux, le nombre des baptêmes s'était élevé à 35,000 et la population catholique de la mission belge des Indes à 53,281.

Gloire à Dieu!

Torpa, le 1er janvier 1888.

Mon Révérend Père Provincial,

Heureuse année de 1887!.. Elle est passée, mais plaise à Dieu de nous donner les mêmes joies en celle qui s'ouvre aujourd'hui! Notre-Seigneur régnera bientôt en Maître sur ces régions idolâtres! Cinquante villages viennent encore de venir à nous. Que pouvons-nous faire devant une telle multitude! Qu'il est dommage que nous soyons si peu nombreux ici, et qu'il y ait en Belgique tant d'hommes qui ne savent que faire! Je dois passer nuit et jour à la besogne. Les protestants perdent le terrain et... le courage. Comme ils sont bien payés ils resteront sur place, et l'argent qu'ils distribuent retiendra toujours quelques gens chez eux. D'ailleurs, il faut le reconnaître, ces ministres luthériens ont de l'activité et se dévouent, mais ils gâtent tout par une impardonnable ignorance et par leur rudesse envers les pauvres indigènes. Ils ont envoyé, il y a deux mois, leur maître homme à Torpa, pour essayer de détacher de moi mes chrétiens et mes catéchistes; mais il a dû s'en retourner bredouille.

Nous avons tout à faire ici.

Il faudrait avant tout de l'unité d'action et d'administration, et pour cela :

1° Un supérieur général pour tout le Chota-Nagpore, dépendant ou, mieux encore, indépendant de Calcutta. Nous n'avons personne qui nous dirige. A si grande distance, que voulez-vous qu'un Supérieur de Calcutta puisse faire pour nous, sinon enregistrer l'argent qu'on nous envoie? Décider des affaires de la mission? Mais il ne les connaît pas!

2° Il faudrait dans tous les villages de bonnes écoles bien établies, afin d'y donner aux enfants une forte éducation chrétienne.

3° Il faudrait à Ranchi une école supérieure, pour y former des enfants choisis aux fonctions de catéchistes, de maître d'école et même à la prêtrise.

4° Il faudrait à Ranchi une presse, pour y imprimer les livres d'instruction et de polémique religieuse, dont, même ici, nous avons besoin, car on attaque notre Foi et nous devons la défendre.

Et pour cela il faudra des hommes et de l'argent!

Et nous n'en sommes qu'au commencement.

Nous devrions aussi avoir des Sœurs.

Il n'y a pas à s'exagérer les difficultés du climat; où vivent les ministres luthériens avec leur femme et leurs enfants, les nôtres auraient peur de vivre! Le climat est bon; que l'on prenne des précautions.

J'aurais encore beaucoup à écrire, mais il me faut partir.

Priez pour nous et bénissez-nous.

C. Lievens, S. J.

Et le missionnaire enfourchait son cheval et partait. Car il y avait maintenant un cheval, même des chevaux, à Torpa. Et j'imagine que ces bonnes et nobles bêtes furent plus pour le missionnaire que des serviteurs muets, qu'ils furent des compagnons et presque des amis, qu'il leur parlait pendant les longs silences de la route, qu'il les caressait dans ses moments de bonheur, qu'il en faisait les confidents de ses projets et de ses triomphes. Il les avait toujours aimés, ces beaux chevaux, depuis la petite ferme d'autrefois, et ils lui rappelaient des souvenirs bénis. A les traiter du reste, l'apprentissage du petit fermier lui servit singulièrement. Lui, si prodigue de ses propres forces, ne dépensait les leurs qu'avec parcimonie; lui, si insoucieux du boire et du manger, s'en préoccupait gravement pour eux; maintes fois les derniers morceaux de pain de sa besace furent pour eux, tandis que lui jeûnait. On admirait, on enviait même parfois dans la mission les beaux chevaux du P. Lievens; en réalité, il les achetait à même prix; mais les aimant mieux, il les soignait mieux et, les connaissant mieux, il arrivait à mettre en valeur le cheval le plus misérable de ces parages. Le missionnaire est un peu comme le soldat; il donne à son cheval une part dans l'honneur de ses victoires.

J'ai par devers moi un fascicule de dix lettres du P. Haghenbeek, écrites de Diggia, et se rapportant aux années qui vont suivre; elles sont d'autant plus précieuses que le P. Haghenbeek, après avoir suivi pas à pas le P. Lievens et l'avoir vu à l'œuvre, prit si bien

le pli, la voie de son maître en apostolat, qu'il lui succédera plus tard dans la direction de toute la mission du Chota-Nagpore. En bon missionnaire qui sait le prix du temps, et en ami fidèle qui sait le prix des souvenirs, il écrit vingt pages, qu'il partage ensuite à ses camarades; chacun en a son morceau, ils se le passent à titre d'échange et, rassemblant les bouts, finissent par lire la lettre entière. Moi-même je vais les coudre ensemble, pour donner une idée exacte de la journée de nos missionnaires. (1)

« J'étais de quatre jours ici lorsque le P. Lievens m'envoya un cheval et un catéchiste; le catéchiste me remit un billet de notre grand missionnaire : « Père Louis, je vous envoie un cheval; prenez la chapelle du P. De Cock, et allez le plus tôt possible à Padaria; c'est nécessaire. » Padaria est un village encore tout païen, de 40 à 45 familles, à 22 milles au Sud-Ouest de Dighia. Jamais un missionnaire n'y avait mis les pieds. Le lendemain, jeudi 16 février, à 8 h. 1/2 du matin, je montai en selle, accompagné du catéchiste, du cuisinier, de deux porteurs chargés de la chapelle et des provisions, et d'un Ouraon, élève de l'école de Ranchi, à qui j'apprends le latin. Faut-il vous décrire l'aspect du pays? Des montagnes, des collines qui ne le cèdent en rien à celles du pays de Dinant et de Liége, des plaines comme dans les Flandres et le

(1) Ces premières lettres du P. Haghenbeek sont datées de février 1888.

Brabant; en quinze ou vingt lieues, on voit de tout. Une particularité cependant ici aux Indes, surtout à la saison sèche, ce sont les cours d'eau. Figurez-vous de profonds ravins, quelquefois de 30 et 40 mètres de large, dont les bords sont rongés par les eaux; la plaine avoisinante est coupée par des ravines plus petites, qui convergent toutes vers le canal principal. Ces ravines sont creusées pendant la saison des pluies par les eaux du ciel. Au fond du fleuve, il y a, à cette époque-ci, un petit ruisseau de 10 à 12 mètres de large, et d'un décimètre ou deux de profondeur. Pendant la saison des pluies au contraire, tout le ravin est rempli d'une eau boueuse, qui coule avec violence et qui atteint 6 à 7 mètres de profondeur. Pour traverser ces fleuves, il n'y a pas de ponts; on descend dedans; si on est à pied, on ôte ses bas et ses souliers; si on est à cheval, on traverse sans s'inquiéter de l'eau, en relevant tant qu'on peut les jambes, à moins qu'on ne soit déjà dans le flot jusqu'à la poitrine. Revenons à l'expédition de Padaria. J'ai chevauché tout un jour au milieu d'un pays magnifique. Vers cinq heures du soir, j'arrivai au but de mon voyage. Tout le village était dans la terreur. Voici ce qui était arrivé : ces malheureuses tribus des collines (the hill-tribus) que nous avons mission d'évangéliser, gémissent sous une tyrannie dont vous n'avez pas d'idée en Belgique. Les propriétaires du sol qu'on appelle Tikkédars, Jamindars, Zémindars, et le reste, sont pour la plupart des scélérats, qui ne songent qu'à s'enrichir sans conscience et sans pudeur. Vous en

aurez une petite idée par ce que je vais vous raconter. Padaria donc appartient à trois Jamindars Brahmines. Ces messieurs forcent les Padariens à travailler tous les jours sur leurs terres, et... ne les paient pas. Ils exigent en outre une rente 3 à 4 fois plus forte que ne le permettent les lois et les usages; enfin, quand on la leur paie, ils refusent de donner quittance, et reviennent dans la suite la redemander encore. Si quelque malheureux objecte, on le roue de coups. Si les Anglais étaient mis au courant de ces horreurs, ils ne les toléreraient pas; aussi le P. Lievens, les autres Pères et moi, nous nous sommes donné la mission d'instruire aussitôt les autorités de ces agissements, quand ils frappent nos chrétiens; et en général dans nos villages cette oppression est vite réduite à néant. Revenons encore à Padaria : Au mois de janvier passé, les Padariens apprirent donc que partout où il y avait des chrétiens, les Tikkédars étaient mis à la raison et que les Padri Saheb, — c'est le nom qu'ils nous donnent, — faisaient profession de défendre les petits et les pauvres contre les oppresseurs. Ils songèrent donc à prier un Saheb de venir parmi eux. Pour l'obtenir, sur le conseil d'un nommé Budhu, un des hommes les plus énergiques du village, ils furent en députation chez un des catéchistes du P. Lievens, habitant un village voisin. Les Brahmines ayant eu vent de la démarche, résolurent de punir les Padariens d'une manière exemplaire. Ils levèrent une troupe de Sipoys, espèce d'agents de police privés, et à 22 les postèrent en embuscade, le long du chemin par où

Budhu et le catéchiste devaient revenir. Le catéchiste en fut quitte pour quelques coups, mais ils s'acharnèrent sur le malheureux Budhu, et le frappèrent si cruellement, qu'après vingt jours passés depuis l'événement, le pauvre homme ne sait encore ni marcher ni se tenir debout... Quand j'arrivai, la terreur était encore répandue dans tout le village, et personne n'osa venir à moi. Le catéchiste du P. Lievens, qui m'avait accompagné, me prépara un lit dans une étable à buffles, et je passai la nuit en compagnie de cinq de ces animaux... Le lendemain, je dis la première messe qui ait jamais été célébrée à Padaria, dans cette étable, et après je dis au catéchiste d'aller appeler les gens. « Padri Saheb, me dit-il, ils n'oseront venir de peur des Tikkédars. » — « Dites-leur que je suis là et que tous les Tikkédars du monde ne me feront pas partir. » Une demi-heure après, tous les pères de famille, au nombre de 37, étaient autour de moi. Le malheureux Budhu me fut apporté dans une corbeille. Je l'examinai : son dos, sa poitrine, ses cuisses étaient encore couverts de longues cicatrices, ses genoux et ses pieds étaient énormément gonflés. Je comptai ses blessures, il y en avait plus de trente; sur quoi je pris des notes. Tous me regardaient avec étonnement. Je les consolai de mon mieux et je leur promis que justice serait faite. Aussitôt ils me donnèrent leurs noms pour se faire instruire, et l'un après l'autre... mais pour comprendre ceci, il vous faut un petit renseignement.

Ces pauvres gens ont une peur extrême des diables.

Pour se rendre favorables ces mauvais esprits, ils se consacrent à eux, et en signe de leur consécration, ils laissent pousser au sommet de la tête une petite tresse de cheveux, qui leur pend comme une queue dans le cou. Se couper cette queue c'est renoncer au diable.

Donc, lorsque tous m'eurent donné leur nom, Budhu, le premier, demanda des ciseaux et solennellement se coupa la chevelure. Ce fut le signal, les trente-six autres queues tombèrent. Pour quelques vieillards ce fut un vrai sacrifice, mais ils le firent avec une générosité qui me toucha. J'allai de l'un à l'autre, en leur donnant de petites tapes dans le dos en guise de caresse; il faut le traiter ainsi, ce pauvre Hindou, car c'est un grand et bon enfant. Vous devriez voir le P. Lievens agir avec ces gens-là!

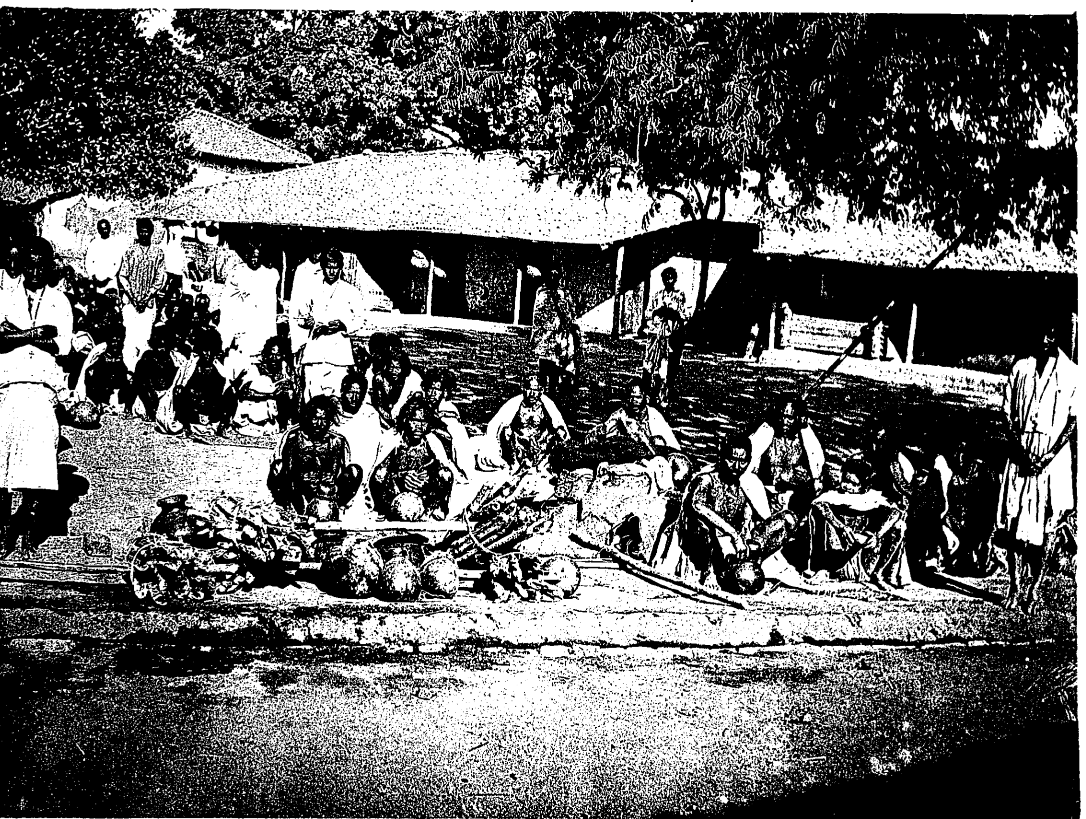
La cérémonie des queues finie, je fis seller mon cheval et je m'en allai à une lieue de là, à Sissoy, où il y a un bureau de police, un Tannah, comme on dit ici. Malheureusement l'agent anglais était absent, et je ne parvins pas à me faire comprendre de ses subalternes...

Je passai la nuit au Tannah, très bien traité, comme d'ailleurs les Anglais veulent que soit traité tout Européen passant par leurs postes; tous les gens de la maison à mon service et faisant au Saheb des salams jusqu'à terre. Le lendemain je partis pour Torpa, décidé à mettre la cause des Padariens entre les mains du P. Lievens. De Sissoy à Torpa, il y a douze lieues. Au moment où j'allais partir, je reçus une députation d'une dizaine d'hommes de Karandajor,

un village à deux lieues et demi de Padaria. Ils me dirent que, si le Saheb voulait venir dans leur village, pour les protéger contre leur Tikkédar, ils se feraient tous chrétiens. Karandajor était sur ma route, et je résolus de pousser jusque là ma première étape. Tout le village vint à ma rencontre, et l'on m'installa sous un hangar où l'on me fit fête. Les habitants de ce village sont tous païens et appartiennent à la tribu des Karias; ce sont de beaux hommes, grands et forts, moins noirs que les Mundaris, bien que leur nom, Karia, signifie « les hommes noirs ». Je les écoutai, je pris des notes, ce qui fait toujours grande impression ici; et je leur promis de revenir avec un Saheb puissant qui prendrait en mains leur cause. Aussitôt trente-cinq pères de famille se coupèrent la chevelure et donnèrent leurs noms pour être instruits.

Je passai la nuit sous le hangar où on m'avait installé, et pour me protéger des animaux errants pendant la nuit, vingt Karadajoriens se couchèrent à l'entrée. Mon chien (tout missionnaire doit avoir un chien), se mit à mes pieds, et je dormis sur mes deux oreilles jusqu'au lendemain, n'ayant été éveillé qu'une seule fois, par un pourceau qui voulait se frayer un passage à travers les nattes du hangar, et que « Tiger », toujours mon chien, chassa d'un grand aboiement.

Le lendemain, après avoir dit ma messe en plein air, devant tout le village, qui naturellement n'y comprenait rien du tout, je partis de Karandajor, suivi de tous les habitants qui me firent cortège jusqu'au bout de leur territoire; dans l'après-midi, je passai par un



Photoc. Maes, d'après un cliché du Cte H. le Grelle

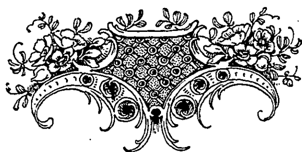
L'ATTENTE AU DÉRA

un village à deux lieues et demi de Padaria. Ils me dirent que, si le Saheb voulait venir dans leur village, pour les protéger contre leur Tikkédar, ils se feraient tous chrétiens. Karandajor était sur ma route, et je résolus de pousser jusque là ma première étape. Tout le village vint à ma rencontre, et l'on m'installa sous un hangar où l'on me fit fête. Les habitants de ce village sont tous païens et appartiennent à la tribu des Karias; ce sont de beaux hommes, grands et forts, moins noirs que les Mundaris, bien que leur nom, Karia, signifie « les hommes noirs ». Je les écoutai, je pris des notes, ce qui fait toujours grande impression ici; et je leur promis de revenir avec un Saheb puissant qui prendrait en mains leur cause. Aussitôt trente-cinq pères de famille se coupèrent la chevelure et donnèrent leurs noms pour être instruits.

Je passai la nuit sous le hangar où on m'avait installé, et pour me protéger des animaux errants pendant la nuit, vingt Karadajoriens se couchèrent à l'entrée. Mon chien (tout missionnaire doit avoir un chien), se mit à mes pieds, et je dormis sur mes deux oreilles jusqu'au lendemain, n'ayant été éveillé qu'une seule fois, par un pourceau qui voulait se frayer un passage à travers les nattes du hangar, et que « Tiger », toujours mon chien, chassa d'un grand aboiement.

Le lendemain, après avoir dit ma messe en plein air, devant tout le village, qui naturellement n'y comprenait rien du tout, je partis de Karandajor, suivi de tous les habitants qui me firent cortège jusqu'au bout de leur territoire; dans l'après-midi, je passai par un

village déjà converti par le P. Lievens, Jataloia. Il est à peu près à cinq lieues de Torpa. J'y fus très bien reçu; je dus visiter toutes les maisons chrétiennes, on m'y montrait avec plaisir et fierté les crucifix et les images saintes, pendues aux murs, à la place d'honneur. Tous les chrétiens portent le chapelet autour du cou, et vous saluent en disant : Loué soit Jésus-Christ! en indi : *Jessouki parai!* en mundari : *Jessou marang!* Le soir, un vieux patriarche, qui a eu sept garçons et cinq filles, et qui a peuplé tout le village, me pria de présider la prière. On sonna du gong et l'on se réunit dans la maison de ce vénérable ancêtre. Les prières furent dites d'une façon très édifiante; j'y ajoutai quelque oraison en latin, pour ajouter à la solennité, et à tous, de tout mon cœur, je donnai la bénédiction. Les mères vinrent alors me présenter leurs petits enfants, pour que je les bénisse d'une façon spéciale. Je passai la nuit dans la véranda d'un de ces bons chrétiens, et, le lendemain, je partais pour Torpa. »





XV

A Ranchi

1888



DURANT le mois de janvier, deux compagnons avaient été envoyés d'Europe au P. Lievens : le P. van Severen et le P. Huyghe. La station de Torpa comptait donc alors quatre Pères sous les ordres du P. Lievens.

« Le P. Lievens et le P. van Severen étaient seuls à la maison; le P. De Smet et le P. Huyghe étaient

en course. Le P. Lievens, comme toujours, était assailli de visiteurs. Quand ce Père s'absente de Torpa pour deux ou trois jours, il trouve, à son retour, sa maison entourée par un vrai camp d'indigènes qui l'attendent. Il y a quelques jours, le P. Grosjean, notre supérieur général pour toute la mission des Indes, passait par Torpa; il compta autour de la maison plus de quatre mille hommes, attendant patiemment que le P. Lievens fût rentré. C'est inouï et incroyable, mais c'est ainsi! Le Père a sur les natifs un ascendant et une autorité, dont vous ne pouvez vous faire une idée. De plus de vingt lieues à la ronde, on vient le consulter. C'est une véritable procession. Les gens l'attendent trois et quatre jours et plus, s'il le faut, passant la nuit au pied des arbres, sous les vérandas, les hangars et les remises de la maison, mais ils ne partent qu'après avoir pu entendre le Père. Comme il parle admirablement leur langue, ils y ont un double plaisir. Ils l'appellent : *Bara Saheb,* le grand Saheb; nous autres, nous ne sommes que des *Chota Sahebs,* des petits Sahebs; disent-ils. Si cela continue et si le bon Dieu conserve au P. Lievens la santé et la vie, il sera dans quelques années comme le roi du Chota-Nagpore.

La mission de Torpa est grande et spacieuse; au centre un grand hall, où le Père reçoit ses visiteurs; de chaque côté du hall deux chambres à coucher, ce qui permet de loger quatre Pères. Tout ce bâtiment, des quatre côtés, est entouré d'une large véranda. Plus loin de quelques mètres, on bâtit l'église; à l'est,

il y a de très nombreuses maisons de catéchistes et, à l'ouest, la cuisine, les remises et l'écurie où le P. Lievens a maintenant huit chevaux. En plus, le Père a construit de grands hangars, où les visiteurs peuvent s'abriter, manger leur riz et passer la nuit.

Dès que le Père eût un moment de loisir, il vint à moi; je lui contai tout ce que j'avais fait à Padaria et à Karandajor, etc... Il me répondit aussitôt : « Père Louis, vous nous avez gagné deux villages. Demain nous y retournerons ensemble. C'est tout ce que je désirais... »

Nous partîmes donc le lendemain. Nous montions des chevaux pleins d'ardeur, mais moins ardents que leurs maîtres. Le P. Lievens était radieux. « Nous allons gagner tout un district, me disait-il. Ah! quelle bonne affaire! » Nous galopions à travers les champs de riz et sur le sommet des collines, et le mot pour rire était de la fête. A la nuit tombante nous arrivions à Jataloia. Enthousiaste réception pour le *Bara Saheb,* le grand Saheb! Moi, j'avais un peu l'air d'être son domestique. Il se faisait, par une heureuse coïncidence, que le Tikkédar de Jataloia, plus honnête relativement et plus intègre que ses collègues, désirait, depuis trois mois, rencontrer le P. Lievens, pour le rendre arbitre entre lui et ses fermiers, sur plusieurs difficultés pendantes entre les deux parties. Aussi lui envoya-t-il aussitôt un messager, pour le prier de venir le lendemain conférer avec lui. Le Père prit heure pour le lendemain et en fit avertir le *land-lord.*

Tous les chétiens de Jataloia assistèrent à nos messes.

Ils récitent en Indi le *Confiteor,* le *Gloria,* le *Credo,* le *Pater,* etc., pendant que le Prêtre à l'autel les dit en latin. Après la messe, sur la demande du Père, je baptisai quelques enfants de sept, huit, neuf et dix ans. Vers huit heures du matin, nous nous acheminâmes, suivis de tous les pères de famille du village, vers la demeure du Tikkédar. Celui-ci nous attendait entouré de tout son monde, sous sa véranda. Il avait mis, pour la circonstance, une veste rouge à carreaux noirs et portait sur la poitrine une chaîne d'argent, retenue par trois magnifiques épingles. Deux sièges avaient été préparés pour nous : un fauteuil d'osier pour le P. Lievens et un tabouret pour moi. Le Tikkédar se mit sur son séant, au milieu d'un tapis, devant nous. Il avait près de lui sa pipe, et de temps en temps en tirait une bouffée. Derrière lui s'accroupirent ses gens; derrière le P. Lievens, les fermiers de Jataloia. On mit entre nous une corbeille remplie de riz, de fruits et de bonbons. Puis deux des gens du Tikkédar nous amenèrent un petit mouton blanc comme hommage; on devait le tuer et le manger après.

Une vraie scène d'Homère!

Bientôt les négociations commencèrent : le Père, calme et froid, posait au Tikkédar des questions; et il annotait les réponses. Sur une de ces questions : « Avez-vous vos titres? » le land-lord montra au P. Lievens les actes passés entre son père et lui d'une part, et les fermiers de Jataloia d'autre part. Quand tout fut bien examiné, le P. Lievens se mit à réfléchir. Ce fut alors une scène indescriptible! Un des fermiers,

tête chaude, se mit à faire un long discours; le Tikkédar répondit, hors de lui, avec des gestes tragiques; bientôt tout le monde s'en mêla... Oh! l'horrible concert de cris, de vociférations, de hurlements, d'injures! Le P. Lievens songeait toujours. Au milieu du tumulte, il se tourna vers moi et me dit en flamand : « Le cas est difficile; le Tikkédar a raison. Il est dans son plein droit; les gens de Jataloia ont fait autrefois une bêtise, en signant une pièce qui devait fatalement les conduire à la ruine. » Tout à coup, il se leva et aussitôt se fit un religieux silence. Il prit à part le Tikkédar et le vénérable ancêtre dont j'ai parlé plus haut. La conférence dura longtemps. Le Tikkédar revint le premier; derrière lui le P. Lievens conduisant le vieillard. Quand ils furent au milieu de l'assemblée, le vieillard se jeta aux genoux du Tikkédar, lui prit les pieds dans les mains, en lui criant : « O Saheb Tikkédar, écoutez les paroles de ma bouche. » Il était convenu qu'il écouterait, et l'on rédigea, séance tenante, de nouveaux contrats très favorables aux chrétiens, et souscrits par les deux parties avec enthousiasme.

Vers trois heures et demie, nous remontions à cheval, suivis de tous les chrétiens qui nous accompagnèrent jusqu'au bout du village; nous nous dirigions vers Karandajor. En route, le P. Lievens faillit avoir un accident. Nous chevauchions dans des chemins forts difficiles, lorsque tout à coup nous arrivons dans la plaine. Le P. Lievens me dit : « Père Louis, regagnons le temps perdu, au galop! » Nos chevaux partent avec ardeur. Tout à coup, celui du Padre s'emporte, il

part comme un trait, le chapeau du Père s'envole, il veut retenir son cheval, mais celui-ci fait un bond formidable; le Père lancé en l'air retombe sur sa selle; un de ses étriers se casse, et du même coup le cheval s'abat et roule avec son cavalier sur l'herbe. J'accours : le cheval était blessé aux genoux, le Père avait des écorchures au coude et à la hanche, et l'habit déchiré; en somme nous en fûmes quittes pour la peur; mais il fallut renvoyer le cheval à Torpa et en acheter un autre, pour continuer notre voyage. Nous dûmes cependant faire à peu près quatre lieues avant d'en avoir trouvé.

A Karandajor, réception splendide. Tout le village était là. Le Tikkédar est ici un vrai voleur de grands chemins. Il a le droit de demander trois roupies par « powa » de terrain, il en demande seize. De plus, comme la plupart des autres, il refuse de donner quittance. Notez que ces Tikkédars, si cruels pour les pauvres, tremblent devant les blancs et surtout devant la cour de justice, qui non seulement les condamne impitoyablement, mais encore réduit chaque fois leur droit de prélevage. Or, voici comment agit le P. Lievens. Il convoqua pour le lendemain tout le village et pria le Tikkédar d'assister à l'assemblée.

Il vint, avec ses deux fils et deux brahmines, ses conseils. Ceux-ci avaient l'air de parfaits scélérats.

Le P. Lievens commença la série de ses questions : « Quel droit pouvez-vous percevoir sur telle terre? » Devant la foule des auditeurs, le Tikkédar n'ose pas mentir, et le Père prend note. Celui-ci ne répondait

rien, mais laissait répondre ses brahmines. A la troisième question, les brahmines entrèrent dans des accès de fureur tragiques. Le Père, toujours calme, se mit à sourire : « Je ne suis pas venu ici pour vous voir en colère, ne vous fâchez donc pas. » Eux, naturellement : « Mais nous ne sommes pas en colère! » et tout le village de rire!

Bref, ils finirent par répondre à tout correctement. Un acte fut dressé. Le Tikkédar et sa suite le signèrent en frémissant, et le Père, les ayant salués, les congédia. Ils partirent tout penauds, mais les Karanjadoriens étaient au comble de la joie. Pour nous témoigner leur reconnaissance, ils nous apportèrent un petit bouc qu'ils tuèrent sous nos yeux, et que nous avons mangé en route; je n'aurais jamais cru qu'un petit bouc pût être si bon. Avant de partir, le P. Lievens fit aux Karanjadoriens leur première instruction religieuse. N'allez pas imaginer un sermon classique en trois points, écoutez! Tous les hommes du village sont accroupis autour de lui, il leur demande : « Quelle est la couleur du diable? » Cinq ou six de ses auditeurs répondent imperturbablement : « Couleur cannelle » « Ah! très bien. Et bien, cannelle ou non, n'ayez plus peur de lui. Ne lui faites plus de sacrifices. S'il vient se plaindre à vous, envoyez-le moi; diables des arbres, diables des pierres, je n'ai peur d'aucun, et s'ils m'ennuyent, je leur couperai la gorge avec un grand couteau. » Et tous ces grands enfants de répondre, avec une conviction qui ferait rire : *Tik hai!* C'est justice! C'est justice! « Maintenant, mes enfants, vous

ne travaillerez plus le dimanche, vous irez aux prières du matin et du soir, (ils appellent cela *Girja karna*, faire église), et vous apprendrez bien tout ce que vous enseignera le catéchiste; dans quelques semaines un Saheb viendra voir où vous en serez. »

Petit à petit, on les instruit et on les prépare au baptême.

Généralement le Père finit par une plaisanterie qui les fait rire, car c'est un peuple très gai. Ce jour-là, à Karandajor, au moment de terminer son instruction, il avise un vieux chauve, qui n'avait plus un cheveu sur la tête : « Ah! voilà un ami, qui a déjà coupé sa queue du diable! » Tout le village partit d'un grand éclat de rire, et le chauve, fier d'avoir été distingué, y prit la part la plus joyeuse.

Nous poursuivîmes sur Padaria. Quand nous arrivâmes, la terreur y était de nouveau à son comble. Les Tikkédars, croyant que nous ne reviendrions plus, parcouraient le village, armés de leurs fusils. Dès qu'ils nous virent, ils se retirèrent chez eux. Le P. Lievens constata par lui-même ce que j'avais déjà constaté, et rédigea un rapport pour la police. Nous allâmes le lendemain le porter au bureau, à Sipoy. Nous fûmes reçus comme des princes. Le chef du bureau était absent, nous dit-il, le jour où avait eu lieu la bataille dont Budhu était sorti si mal arrangé. Son secrétaire seul était présent. Ce secrétaire, corrompu probablement par l'argent des Tikkédars, avait fait un rapport insignifiant. Il y constatait que Budhu avait été frappé, oui, mais qu'il n'avait aucune blessure. Le P. Lievens me

traduisit ce rapport; indigné, je lui fis demander au secrétaire « si pour pouvoir dire qu'un homme avait été blessé, il fallait qu'il eût le ventre ouvert et la tête fendue? » Le secrétaire, très honteux, baissa la tête et ne répondit rien. Sur ces entrefaites, on apporta Budhu dans une civière. Le chef du poste, très honnête homme, bien que musulman, rédigea un nouveau rapport et nous dit que les trois Tikkédars et deux de leurs Sipoys seraient arrêtés et, les mains liées derrière le dos, conduits à Ranchi pour y être jugés...

Par bonheur pour nous, M. Cornish, inspecteur en chef de la police dans le Chota-Nagpore, était en tournée et devait venir inspecter le poste de Sipoy. M. Cornish est grand ami du P. Lievens, et c'est chez lui qu'il loge, quand il passe à Torpa. Le Père lui écrivit le récit de toute l'affaire et remit la lettre au chef, qui promit de la lui faire tenir dès son arrivée.

Sur son ordre, les trois Tikkédars et les deux Sipoys ont été arrêtés et sont maintenant en route pour Ranchi, entre des gendarmes. Ils déchoiront de leur caste, car, en prison, ils devront faire de l'huile, travail obligatoire des condamnés.

Le même soir, nous rentrions à Diggia; le P. Lievens, qui n'en pouvait plus, se jeta sur mon lit et y dormit pendant une heure d'un profond sommeil.

. . . .

Le P. Lievens me parlait naguère de l'organisation des stations du Chota-Nagpore. Pour visiter chaque village, une fois par semaine, savez-vous combien il nous faudrait de prêtres? Il en faudrait cent-soixante;

et nous sommes huit!.. en vérité sept, car le bon P. De Cock est hors de combat. »

Des lettres du mois d'avril complètent ces détails :

Ranchi, le 24 avril 1888.

» ... Quelques jours après l'expédition de Padaria que je vous ai racontée, j'étais à dire mon bréviaire quand me vint un message du P. Lievens. J'avais dans mon *godown,* dans ma remise, une vieille tente de soldat, que le P. De Cock s'était procurée autrefois, lorsqu'il était aumônier des troupes irlandaises à Dorunda. Le P. Lievens me faisait demander cette fameuse pièce, une vraie loque, pour aller camper à Kara et y gagner le pays à Notre Seigneur. Il est resté là, sous ces lambeaux de toile, effilochés et troués, pendant quinze jours; et il a réellement conquis toute la population à la foi. Mais il en est revenu avec la dysenterie et les fièvres; nous espérons que sa vigoureuse constitution triomphera de cette rude atteinte. Il y avait, par jour, jusque quatre et cinq villages qui accouraient à lui et se faisaient inscrire pour être instruits. D'ailleurs, le P. Lievens ne se gêne plus : si tout le village ne s'engage pas à se faire chrétien, il les renvoie : « Si vous ne venez pas tous, jusqu'au dernier homme, je ne vous reçois pas ». Et ils viennent tous jusqu'au dernier homme. Il y gagne de n'avoir plus un seul dissident dans ses communautés chrétiennes.

« Notre Constant », comme l'appelle le P. De Smedt, est vraiment irrésistible pour les natifs; ils en sont fous ! »

... « Le P. Lievens est partout, donnant le premier élan et allumant le feu; il met ses hommes sur les dents, il tue ses chevaux, son activité le dévore et il va toujours! »

... « Le P. De Smedt avait bâti à Tétara une grande chapelle; il y avait déjà dit la messe et, à plusieurs reprises, les chrétiens y avaient « fait église ». Le Tikkédar, furieux, avait jusque là contenu sa colère. Un jour, elle déborde et, avec une troupe de ses gens, il se met à démolir l'église. Le P. Lievens, averti, se rend sur les lieux avec le P. De Smedt; les démolisseurs effrayés s'arrêtent. « Continuez-donc », leur dit-il en souriant, « j'aurai mon tour après »; et les deux Padri se couchèrent sur un tertre; même le P. De Smedt se mit à jouer des airs d'harmonica, instrument dont les indigènes raffolent. Les naïfs Tikkédars continuèrent à abattre; quand ils eurent renversé le dernier mur : « Eh bien, vous avez fini? A Ranchi maintenant, mes beaux messieurs, la justice anglaise vous apprendra à vivre. »

A ce nom de Ranchi, la vision passa devant les yeux de ces misérables, du tribunal, des juges, et de la prison! Ils demandèrent pardon, ils supplièrent, ils offrirent de rebâtir eux-mêmes l'église et plus grande et plus belle, etc... Le Père fut impitoyable : « On vous la fera payer, et rebâtir, et plus grande et plus belle, mais vous irez en prison et vous ferez de l'huile!.. »

Il faut du reste avec ces tyranneaux montrer cette rigueur inflexible.

» ... Un jour, un Tikkédar d'un village voisin de Karandajor avait sur les bras un procès fâcheux. Pour se rendre les démons favorables, le monstre avait résolu de faire en secret un sacrifice humain. Déjà il avait fait saisir la jeune fille qui devait lui servir de victime. Le P. Lievens est averti, il saute à cheval et, à toute bride, il vole à Ranchi; il change de monture, renseigne en deux mots M. Cornish, qui aussitôt monte en selle lui aussi, et à deux, ventre à terre, ils se précipitent. Ils tombèrent comme la foudre chez le Tikkédar, au moment où allait commencer l'horrible sacrifice. On voit d'ici le coup de théâtre! Une heure après, les mains dans des entraves, le Tikkédar, entre des gendarmes, prenait le chemin de la prison. »

Il est difficile de ne pas se répéter, au milieu de tant de témoignages donnés par les vaillants compagnons d'armes du P. Lievens, mais on me le pardonnera, car c'est, me semble-t-il, le seul moyen de présenter sous son vrai jour la prodigieuse influence de cet apôtre. Il y a là, mêlés, un ascendant sans égal, dû sans doute à ce mâle courage et à cette indomptable énergie, mais aussi une puissance surnaturelle acquise et par la vivacité de la foi, et par la simplicité confiante de la prière.

« Le P. Lievens, nous écrit le P. De Smet, ne passait jamais par les bosquets sacrés, les « Sarnahs », où se font les sacrifices au diable, sans y jeter des médailles bénites; il en donnait volontiers même aux païens en leur disant : « Mettez-la à votre cou et n'ayez plus peur du diable. » A chaque village il donnait

un saint pour patron et, quand il y passait, c'était le saint d'abord qu'il saluait d'une naïve et ardente prière. Lorsque dans quelqu'un d'eux survenait une difficulté, il envoyait un de ses compagnons pour y célébrer la sainte messe. Il avait fait une liste des villages qu'il voulait convertir, et cette liste était déposée aux pieds de la sainte Vierge, comme une lettre adressée à la Reine du Chota-Nagpore.

Il passait son ardeur à ses catéchistes et, en vérité, les transformait. « Allez, mes enfants, leur disait-il, mettez le feu dans les âmes. Il faut que tout le Chota-Nagpore soit à Jésus-Christ! »

» Dans les épreuves, il semblait vraiment agir sous le coup d'une inspiration divine. Un jour, il ne restait plus à Torpa que neuf annas (un franc et dix centimes). Nous avions du riz pour un repas, qu'allaient devenir nos enfants? « Père, me dit-il, prenez les enfants et conduisez-les à Ranchi, au P. Motet. » Je partis; la première nuit, je logeai mes petits malheureux au bungalow de Kara. Pour assurer leur souper, ils firent un petit feu qui éblouit les moineaux endormis, et ils en prirent assez pour satisfaire à leur faim. Le lendemain ils arrivèrent à Ranchi, à la grande joie du P. Motet, qui n'avait pas d'élèves indigènes, et ils devinrent le premier noyau de son école aujourd'hui si florissante.

Un autre jour, on lui amène à Torpa un homme que l'on dit possédé du démon. « Père, lui dit-on, quand le soleil sera au sommet de ces arbres, le diable le saisira; le malheureux se prendra à trembler

et à hurler, il courra comme un fou et se mettra à grimper sur les arbres, la tête en bas et les jambes en avant. » Le Père lui mit au cou une médaille, le bénit et lui dit de s'asseoir sous la véranda, pendant que lui-même dirait son bréviaire. « Et ne craignez rien, mon enfant, le diable ne vous touchera plus. » L'accès de tous les jours ne vint pas ce jour-là, et ne revint plus jamais dans la suite, et Samuel, c'est son nom aujourd'hui, est un de nos meilleurs catholiques. »

Ce qui le soutenait dans son action contre les Tikkédars et ce qui les empêchait de se révolter contre lui, c'était avant tout la suprême justice de ses décisions et des procès qu'il se décidait à engager contre eux.

Un jour, dix-neuf villages à la fois vinrent lui promettre de se faire baptiser, s'il voulait les aider à chasser de leur contrée les propriétaires Hindoux, ou du moins, à ne plus leur payer la taxe convenue. Le Père leur répondit aussitôt : « Payez la taxe que le gouvernement vous impose, ni plus ni moins. Le voulez-vous? je vous aiderai de mes conseils et je vous recevrai; si non, allez vous en ». Il répondit de même quand, plus tard, arrivèrent à Ranchi les *leaders* ouraons sous la conduite du Pouran Parsath. Ceux-ci acceptèrent, et ce fut le signal de la conversion en masse de la forte tribu ouraonne.

« Ah! disait le vieux P. De Cock, si j'avais le succès du P. Lievens, j'aurais peur que la tête ne me tourne! » — « Il a dit cela, répondait le P. Lievens à quelqu'un qui lui répétait la chose, est-ce possible!

Mais que suis-je donc sinon un ouvrier inutile? Est-ce que je savais en commençant comment il fallait m'y prendre? N'est-ce pas Dieu qui me l'a inspiré? N'est-ce pas Lui qui fait tout et qui arrange tout? Allons donc! »

On lui reprochait souvent de ne pas assez ménager ses forces, d'exposer trop sa santé et même sa vie; il n'irait pas loin de ce train-là! Il répondait : « Mieux vaut cent fois travailler vigoureusement pendant dix ans, que vivre cent ans à ne presque rien faire. Nous morts, il en viendra d'autres pour prendre notre place; d'ailleurs le bon Dieu n'a pas besoin des hommes! »

En vérité, cet homme ne s'est jamais compté pour rien.

Le comte Henri le Grelle, qui l'accompagna souvent dans ses courses, pendant son séjour dans l'Inde, nous a conté une de ces expéditions.

Après une longue et dure chevauchée, ils étaient arrivés au village, et le jour s'était passé à prêcher, à baptiser, à pacifier, si bien que le Père avait eu à peine le temps de prendre un rapide repas. Il s'attarda au point qu'il fallut pour le retour presser singulièrement le pas des montures. Survint un épouvantable orage; la pluie tombe par torrents; en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, les voyageurs sont trempés jusqu'aux os, et la nuit tombe.

« Etes-vous d'avis de reculer, vous, Comte? » — « Oh! non. » — « Eh bien! moi non plus, en avant donc. » Et la chevauchée continue. Tout à coup, les

voilà devant une rivière que, le matin, ils avaient passée à gué, mais qui maintenant, gonflée, roulait des flots grondants. Le P. Lievens hèle un pêcheur du voisinage et lui demande de les passer à l'autre bord. Celui-ci lève les bras au ciel : « Padri Saheb, l'eau est furieuse et nous engloutirait! » Et le Père a beau l'encourager, le brave Kôle se refuse obstinément.

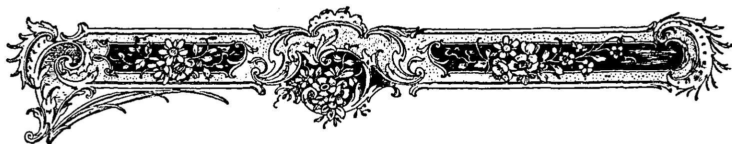
« Comte, nous passerons sans lui; chargez-vous des chevaux, moi je me charge de la barque. » Convaincu par l'assurance admirable du missionnaire, le comte n'hésita point. Tous deux mirent pied à terre et sautèrent dans la méchante barque et, tandis que le comte s'efforçait de maintenir au-dessus de l'eau la tête des chevaux, le P. Lievens essayait, avec une longue perche, de gouverner la barque. Le Kôle se couvrait les yeux et se bouchait les oreilles pour ne pas être témoin du désastre. A peine dans le courant, le Père s'aperçut que tous ses efforts étaient vains et que les flots les emportaient avec une rapidité vertigineuse. Il dépose doucement sa perche et avec un calme superbe : « Comte, nous sommes sauvés, c'est Dieu maintenant qui dirige la barque. » Et, de fait, poussée au tournant du fleuve vers la rive, elle aborda sans encombre. Ils l'amarrèrent solidement et, remontant sur leurs chevaux, ils piquèrent des deux sur Torpa. Le comte, installé dans la chambre du Père, changea de vêtements et se coucha. Le lendemain, quand il se leva, le Père était déjà au milieu de ses visiteurs et leur donnait audience. Il s'approcha de lui et, n'y croyant pas ses yeux, il le vit mouillé des pieds à la tête. « Mais,

Père, vous n'avez donc pas changé de linge! » — « Je n'en ai pas encore eu le temps. » — « Comment! vous n'avez pas encore dormi? » — « Ces braves chrétiens, quand nous sommes rentrés, m'attendaient déjà depuis le matin. »

Trempé comme il l'était et brisé de fatigue, il avait passé le nuit à les entendre!

J'ai dit que le comte le Grelle avait vu et photographié la hutte, où d'abord le Père avait habité à son arrivée à Torpa. Dans l'admiration que lui inspirait le missionnaire, il voulut y passer, une fois du moins, la nuit. « J'avais, nous disait-il, pour me dévêtir, allumé une bougie de voyage que je portais sur moi. Je n'étais pas étendu sur ma natte que deux gros rats, sans se préoccuper de ma présence, grignotaient ma bougie. » Le Père avait vécu en cette société-là.

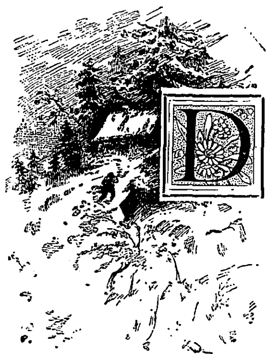




XVI

A Ranchi

1888 (suite)



Dans le courant de la seconde moitié de l'année 1888, le P. Grosjean fit la visite, très en détail, de toute la mission de Chota-Nagpore et, devant la surcharge qui écrasait le P. Lievens, devant surtout l'ébranlement déjà manifeste de sa santé, il le transféra à Ranchi, plus à même maintenant de défendre ses chrétiens, puisqu'il allait résider au poste même de la police

anglaise. Il le déchargea du même coup du travail des visites et du service des villages, qui fut confié aux autres Pères. L'organisation définitive de la mission marchait à grands pas.

Au commencement de 1889, voici comment elle était constituée :

A Hazaribagh, toujours le P. van der Stuyft.

A Bandgaon, le P. Mullender, visitant Burudi, Chakradarpur et Khanda, et le P. de la Croix, visitant Josephdi et Mariadi.

A Chaibassa, le P. Stockman et le P. de Cock.

A Ranchi, le P. Motet, supérieur de la maison, maître des novices et instructeur du troisième an.

Le P. Dehon, fait son troisième an.

Le P. Canoy, »

Le P. Sapart, missionnaire.

Le P. Lievens, supérieur de la mission.

Le P. Dumont, professeur.

Le P. Laurent, »

Les FF. Leveaux et Coremans, chargés du matériel de la maison.

Enfin cinq novices : A. Heudorfer, J. Power, R. Bennertz, J. Ford et J. D'Cruz.

On le voit, Ranchi devenait peu à peu la centrale et importante station qu'avait rêvée le P. Lievens.

A Ranchi restaient rattachées :

La station de Diggia, avec le P. Haghenbeek, qui visitait Lohardaga, Roganatpur et Chachkapi.

La station de Dorma, avec le P. Huyghe, qui visitait Biru, Maranghada, Pudi et Sundari.

La station de Karra, avec le P. De Smedt, qui visitait Arahara, Lapa, Pokhta et Sisoy, et le P. Frenken, qui visitait Dekela et Jataloia.

La station de Torpa, où le P. van Severen, resté seul, visitait Bamini, Dumangdiri, Digri, Gopila, Latauli, Patpur et Sode.

Enfin, la station de Tetara, où le P. Cardon visitait Barwadih, Nowagurh, Potiamba, Savoy et Tchchagutu.

Le P. Haghenbeek, dans une lettre au Provincial de Belgique, annonce et détaille le changement survenu dans la situation du P. Lievens :

Diggia, le 2 juillet 1888.

« ... Dieu fait ici de grandes choses par le ministère du P. Lievens. ..... Le P. Supérieur vient de faire la visite de la mission. Il a pris une heureuse mesure qui, je l'espère, va faire avancer considérablement la christianisation du Chota-Nagpore. Vous savez comment le P. Lievens vient en aide à nos chrétiens, dans leurs luttes et dans leurs procès contre les Tikkédars. Le Père a pour ce genre d'occupations un talent tout spécial. D'un autre côté, cependant, les autres Pères ne sauraient suivre cette voie; n'ayant ni les dispositions, ni surtout les connaissances voulues, ils y perdraient un temps qu'ils emploiraient mieux à évangéliser, à instruire et à baptiser. Le P. Grosjean a donc décidé que le P. Lievens quitterait Torpa, où le P. van Severen peut faire la besogne courante, et qu'il habiterait Ranchi, où il se chargerait lui seul des causes que lui adresseraient les Pères de tout le district. En outre, le Père,

qui manie admirablement l'Indi et qui jouit d'un grand ascendant sur les natifs, instruira et formera à Ranchi tous les catéchistes. Nul ne sera admis aux fonctions de catéchiste, s'il n'est pas muni d'un certificat de capacité signé par le Père. »

Une besogne aussi sédentaire, si elle avait été seule à occuper le P. Lievens, n'aurait pu suffire à sa nature ardente; les supérieurs ne l'y auraient pas astreint. Il fallait l'espace à ce grand apôtre. Aussi reste-t-il missionnaire et garde-t-il, officiellement cette fois, la direction de cette mission, qu'en vérité il avait créée.

Le P. Haghenbeek nous en fournit d'ailleurs aussitôt la preuve. Dans une lettre au P. Provincial, datée du 5 juillet 1888, il raconte.

Diggia, le 5 juillet 1888.

Mon Révérend Père Provincial,

« ... Vous verrez sur la nouvelle carte que je vous envoie, marqués par une croix rouge, tous les villages uraons d'où, depuis le 1er mai au 1er juillet de cette année, dix, quinze, vingt familles se sont présentées pour être reçues dans la sainte Eglise...

C'est le P. Lievens que le bon Dieu a de nouveau choisi pour opérer ces merveilles. Depuis trois mois environ, un Uraon protestant, du nom de Purân-Parsath, originaire de Rogonatpur, et employé à la cour de justice de Ranchi, venait assister régulièrement aux offices dans notre chapelle. Cet homme jouit, dans tout le pays qui entoure son village natal, d'une très grande

influence. Haut de taille, éloquent, avec un visage noble et des yeux pleins de feu, il semble né pour le commandement. Après les offices, il ne disait rien aux Pères, mais se promenait volontiers dans la maison, observant tout en silence.

Un jour pourtant Purân-Parsath alla trouver le P. Lievens et lui manifesta son désir d'entrer dans l'Eglise catholique. Il ajouta que tous les Uraons du N.-E. de Ranchi avaient le même dessein, et qu'il suffirait au Père de faire une tournée dans ces parages, pour y récolter une moisson abondante... Le P. Lievens demanda que tous les chefs des villages ainsi disposés vinssent d'abord le trouver à Ranchi. On convint du jour. Le dimanche 3 juin, jour fixé, ils arrivèrent; ils venaient de tous les bords du fleuve Koel, de cinq, dix, quinze lieues de distance, à pied, sous un soleil de feu, portant, au bout de leur bâton ferré, le bassin en cuivre qui contenait leur provision de riz. Plus de quarante villages étaient représentés... Ce spectacle fut, pour tous ceux qui purent en jouir, un souvenir vraiment impérissable. Toutes les questions d'avenir furent résolues : établissement des chapelles, des écoles, des résidences de missionnaires, etc. Purân-Parsath disait fièrement au P. Lievens : « Vous me donneriez 50 roupies (100 francs) par mois, pour travailler comme catéchiste, que je ne les accepterais pas. Mais quand vous aurez besoin de mes services, parlez, je ferai tout ce que vous me direz. » Le Père leur promit alors d'aller les voir dans leur pays.

Comme presque tous ces villages relèvent de la

mission de Diggia, le P. Lievens m'invita à l'accompagner dans ce voyage...

Le 7 juin, vers trois heures de l'après-midi, j'arrivais à Rogonatpur; deux heures après, le P. Lievens y arrivait à son tour ».

A deux les missionnaires entreprirent alors la visite de quarante villages. Partout on accourait à eux; le P. Lievens prêchait et, après son discours, recueillait les noms de ceux qui renonçaient au démon et déclaraient vouloir se faire instruire. En moins d'une semaine de course, il avait sur la liste des catéchumènes plus de mille noms nouveaux. Et, toujours infatigable, au P. Hagenbeek, qui craignait de ne pas pouvoir suffire à ce surcroît d'ouailles, il promettait de prendre sur ses travaux deux jours chaque semaine pour venir lui porter secours.

Belle et fière race, cette race des Uraons! Le P. Haghenbeek la dépeint ainsi :

« Les Uraons sont entièrement différents des Mundaris. Les Mundaris sont la race aborigène. Les Uraons sont descendus des Himalayas, il y a plusieurs siècles. Ils ont conquis la terre mundarienne et en ont refoulé les habitants dans les montagnes du Chota-Nagpore; ils se sont établis alors sur les bords du Gange, jusqu'au jour où, refoulés à leur tour par les Hindous, ils ont dû chercher eux-mêmes un refuge, dans ces montagnes où ils avaient repoussé les premiers habitants de cette partie de l'Inde. Les Uraons paraissent et sont en réalité plus intelligents que les Mundaris. Ils sont en général grands, forts, bien bâtis; ils sont plus

noirs, mais ont les traits des races Aryennes. Leur langage est aussi différent de celui des Mundaris que l'italien, par exemple, l'est de l'allemand. Autant le mundari est doux et harmonieux, autant l'uraon est rude et guttural.

Les Uraons aiment beaucoup la danse et, dans tous les villages, une place spéciale est réservée à cet exercice. Pendant que j'étais à Rogonatpur, j'allai les voir à l'œuvre. Sur une petite éminence, élevée de quatre à cinq pieds au dessus du sol environnant, une douzaine de jeunes gens, rangés sur deux rangs, se tenaient par la main; devant eux étaient rangées, en nombre égal, des jeunes filles; les deux groupes étaient précédés chacun de deux tambours. Leur danse est peu mouvementée; elle est faite de marches et de contre-marches, au pas, entrecoupées, à intervalles égaux, par deux bonds en avant et un bond en arrière. Ces mouvements s'exécutent avec un ensemble admirable; on dirait des soldats à l'exercice. Ils s'accompagnent d'un chant lent et monotone, pendant que les tambours battent en cadence. Les vieillards étaient assis autour, jouissant en silence et peut-être se reportant, par la pensée, au temps où eux aussi dansaient. C'est là, tous les soirs, le plaisir des Uraons jusque fort tard dans la nuit.

Ces tribus aiment beaucoup la parure. Ils s'entourent le cou de sept ou huit colliers en perles blanches, rouges, bleues, qui s'arrondissent avec élégance sur leur poitrine noire. Ils portent au bras, tant au poignet qu'au-dessus du coude, des bracelets en argent, en cuivre et même en fer. J'ai vu des femmes dont tout

l'avant-bras était ainsi couvert. Quand elles travaillent, ces anneaux en métal font entendre un bruit qui rappelle le cliquetis des armes. Leurs oreilles sont percées par un grand nombre de boucles. Les jeunes gens ne se coupent pas les cheveux, mais les tressent en une longue queue qu'ils tournent en chignon au sommet de la tête. Ils y fixent, non sans élégance, leur peigne et le petit couteau qui leur sert à manger les fruits. En général, les Uraons sont cruels; leur caste supérieure a nom de « tueurs d'hommes »; ils comptent, en effet, pour fort peu la vie humaine. Il y a environ six semaines, une femme et un enfant ont été par eux, sacrifiés au démon pour obtenir de la pluie. On a coupé la tête aux deux victimes, puis on a recueilli leur sang dans des vases en terre, pour en asperger les champs. Plus fermes et plus fidèles que les Mundaris, ils gardent invinciblement leurs promesses. Ils sont moins vicieux que les Indous, peut être parce qu'ils sont plus pauvres. »

Voilà le peuple où vont maintenant, par la main du P. Lievens, s'opérer les prodiges. C'est dans ces fières tribus qu'en un mois il va baptiser 13,000 âmes.

Sa correspondance avec la petite ferme était bien tombée au milieu de ces travaux de géant, mais que de fois sa pensée s'y reportait encore!

Ranchi, le 8 septembre 1888.

Chère sœur Amélie,

« Vous voilà donc mariée, vous aussi! Que Dieu soit béni, et vous, puissiez-vous être heureuse!

Mon Dieu! comme Père doit vieillir maintenant! Il me reste fort peu d'espoir de le revoir encore en ce monde! Qu'il se prépare bien au grand jour afin qu'il se retrouve ensemble avec Mère au Paradis. « La vie, disent les gens d'ici, c'est comme aller au marché! »

Je me porte fort bien cette année. J'ai beaucoup à voyager, à enseigner, à baptiser et à confesser, à travailler comme un esclave. Tant et si bien que j'ai peine à trouver le temps de manger et de dormir. Je suis heureux de savoir que les petits enfants de l'école prient pour moi. Je suis convaincu que c'est à leurs prières que je dois la conversion de tant de païens qui viennent à la Foi. On vous envoie de Bruxelles des nouvelles de la mission et vous y entendez parler de moi; mais vous comprenez bien qu'il m'est impossible d'écrire à tout le monde. Ma paroisse est grande comme toute la Belgique et mes chrétiens aussi nombreux que la population de Bruges.

N'oubliez pas votre Frère, à qui vous avez fait tant de bien; dites à mes Frères et à mes Sœurs de m'envoyer les noms de leurs enfants; les Lievens se sont tant multipliés que je ne m'y retrouve plus!

Adieu, au Ciel! Là je vous raconterai toutes mes histoires.

Père, bénissez votre fils,

CONSTANT. »

Les histoires qu'il promettait de raconter au ciel, je vais les dire.

Du fond de sa chambre de Ranchi, toute tapissée de cartes, comme un bureau d'état-major, il lançait à travers le Chota ses Frères, mis sous ordres; il les dirigeait, les suivait, aux moments difficiles accourait à leur aide, il soufflait sur eux la brûlante flamme de son amour des âmes, et, vaillants sous la conduite d'un tel chef, ils courraient à la victoire.

« Le succès, écrit-il lui-même, grâce en soit rendue à la bonté divine, dépasse toutes nos espérances. Il semble impossible que nous progressions plus rapidement. Ce sont des villages entiers qui viennent à nous, l'un après l'autre. Depuis l'an dernier, le nombre de nos catéchumènes a triplé. Nous en comptons aujourd'hui quarante-cinq mille. Ce résultat est vraiment l'œuvre de Dieu! »

Au mois d'août 1888, les relevés de la mission fournissent les chiffres suivants, plus éloquents que tout autre commentaire :

Néophytes baptisés	11,291
Catéchumènes	39,060
Total des convertis	50,351
Villages visités	832
Maisons catholiques	7,193
Catéchistes	189
Chapelles.	95
Écoles	77
Enfants dans les écoles . . .	2,400

Et cela dans le seul district de Lohardaga.

Au moment même où il écrivait à sa sœur la lettre que nous venons de transcrire, il partait vers le Sud-Ouest de Torpa, dans le voisinage de Palkott; il y semait durant quinze jours la bonne nouvelle, et en revenait après avoir, de sa propre main, baptisé près de quinze cents personnes, dont huit cents le même jour.

Il rentre après ces courses forcées, et c'est pour reprendre ces interminables audiences, données le jour et la nuit, aux milliers de Mundaris et d'Uraons, qui viennent en une procession sans fin consulter le grand Saheb et lui confier leurs causes. Ces causes, il les étudie et les débat et les fait triompher devant la Justice. Il était devenu si versé en tous ces litiges, que même les juges, dans les cas difficiles, recouraient à ses lumières. Un jour, un industriel anglais, désireux de pousser à la recherche de l'or, voulut acquérir dans le Chota une propriété assez étendue. Il entre en rapport avec le possesseur du sol, mais la question se complique de tant de droits et de servitudes anciennes que bientôt, ni lui, ni le propriétaire n'y voient plus que du feu. On recourt au juge; je ne dirai pas que la question s'embrouilla plus, mais certainement elle ne s'éclaircit pas davantage. En fin de compte on se décida à recourir au grand Saheb. Le lendemain, le P. Lievens apportait la solution claire et nette.

Et ce n'est pas tout!

« A Ranchi, écrit le P. De Smet, au milieu de l'écrasante occupation du Déra, il trouve le temps de reviser le catéchisme et le livre de prières indi; il

traduit en indi l'histoire de l'ancien et du nouveau testament de Schuster. Il arrange et adapte aux besoins des gens d'ici la vie de la Sainte Vierge, de Saint François-Xavier, de Saint Pierre Claver. Il rassemble tous les chants uraons et leur fait des paroles chrétiennes, il compose des chants indis pour l'église, revise une vie de Luther écrite en indi par un de ses collègues; il dirige une traduction en uraon de l'Evangile de Saint Luc et, en Karria, d'une vie de Notre Seigneur. Il rédige, en ce style clair et concis qui lui était propre, le livre du Baptême « Asnan Puthi », et le livre de Communion « Kommunio Puthi » ouvrages qui dureront aussi longtemps que vivra la mission du Chota-Nagpore. »

Non, non, ce ne fut pas le climat, ni le soleil des Indes qui dévora cet homme, ce fut son travail d'esclave, comme il le dit lui-même, et plus encore la flamme d'amour qui l'inspirait. C'est ce nègre qui, dans un songe, écrasait la poitrine de Xavier et pour qui le petit paysan des Flandres avait toujours rêvé mourir.

« Le climat est bon, écrivait un de ses collègues; meilleur en somme que le climat de Belgique, mais il y faut une très grande régularité de régime et surtout ne point bouger, même en hiver, depuis dix heures du matin jusque quatre heures du soir. Je suis persuadé que ce dont souffre si souvent le P. Lievens provient de ce qu'il néglige ces règles de prudence. »

Oui, cela provenait de là.

Mais il mettait les âmes plus haut que sa vie!

« Le mois passé, une troupe de treize mauvais

sujets, payés par les Tikkédars, m'ont voulu fendre la tête. Je n'ai dû mon salut qu'à mon cheval, qui est un trotteur de première force; il s'en est fallu de peu que vous n'entendissiez plus parler de votre Constant! Huit jours plus tard, j'ai failli être dévoré par un tigre du Bengale. Oh! l'affreuse bête! Sur ce même chemin elle avait dévoré déjà un homme, une femme et deux bœufs. » (1)

A ces dangers va-t-il prendre garde?

Ce n'est qu'un an après qu'il songera à s'armer d'un revolver.



(1) Lettre du 15 novembre 1888 à sa sœur Amélie.



XVII

A Ranchi

1889-1890



En dehors de ce cas unique, les tigres n'ont guère attenté à la vie du Père, mais il n'en fut pas de même des Tikkédars. Il était à prévoir du reste qu'ils ne se seraient pas soumis sans lutte, à ce grand Saheb étranger, qui semblait s'être donné la mission de mettre un terme à leurs exactions et à leurs rapines; maintes fois ils lui tendirent des embûches; prévenu presque toujours par ses fidèles, il y échappa. Un jour, poursuivi par une

bande soudoyée pour l'assassiner sur la grand'route, il fond sur eux à franc étrier et, d'un geste souverain de commandement, il les met en fuite. On lui annonce qu'un de ses catéchistes est en butte aux mauvais traitements des sipoys d'un Tikkédar voisin; il part au galop de son cheval et arrive au moment où on allait l'entraîner dans l'Agra pour l'y égorger. Il se précipite au milieu des assassins et jette un grand cri; mais les misérables, qu'on avait enivrés pour leur horrible besogne, n'entendent rien et c'est sur le Père qu'ils retournent leur rage. Déjà les bâtons et les couteaux sont levés; soudain d'un poignet de fer il enlève son catéchiste, le couche en travers de son cheval et, emportant la magnifique bête dans un bond prodigieux, il saute à travers ses assaillants épouvantés et, ventre à terre, s'échappe à leurs atteintes. Découragés de ces violences, toujours aussitôt punies par les tribunaux anglais, les Tikkédars eurent recours à la ruse. Ils épièrent le Saheb justicier, pour le trouver en délit et en fraude.

Un jour, voyageant de Calcutta à Darjeeling, le P. Koch, secrétaire alors de l'Archevêque, fit la rencontre d'un légiste, appelé au secours par les grands Tikkédars du Chota-Nagpore. Dans la conversation qui s'engagea, il fut question du P. Lievens et de son action prodigieuse. « Qu'il prenne garde pourtant, dit l'avocat, il est très habile et nous l'observons jusqu'ici en vain; il ne se laisse point prendre en défaut; mais nous le suivons et nous l'aurons un jour. »

Un jour en effet, ils crurent que l'heure était venue. Plus de 250 chrétiens furent cités, du même coup et le

même jour, devant les tribunaux, pour violation frauduleuse des lois anglaises. Le P. Lievens vit sur-le-champ que c'était question de vie ou de mort; il saisit la tactique de l'ennemi, le jeu qu'allaient avoir les témoignages achetés et une police indigène qui, pour la première fois, s'était laissé corrompre. Il jeta un cri déchirant d'alarme :

« Monseigneur, si vous ne venez pas à notre secours, nous sommes perdus; c'en est fait de la mission du Chota-Nagpore! » Et il demandait qu'on lui envoyât sur-le-champ les deux avocats les plus distingués de Calcutta même, pour remettre entre leurs mains la cause de ses enfants. « Il vous en coûtera beaucoup d'or, Monseigneur, mais les âmes ont coûté plus à Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Les deux avocats arivèrent, et Monseigneur les accompagnait. Il aimait d'une spéciale amitié son « admirable P. Lievens », comme il l'appelait, et il lui accourait en aide. Ce fut tout un émoi à la Cour de Ranchi!

Il en coûta gros, comme l'avait prévu le Père, mais le triomphe fut éclatant. A peine deux ou trois Mundaris, manifestement en défaut, à l'insu même du Père, furent-ils condamnés à l'amende.

Cette victoire fut payée d'une grande douleur. Vers la fin du mois de février 1889, son vieux Père s'éteignait doucement dans la petite ferme de Moorslede. Au moment de mourir, la pensée du vieillard s'était envolée vers son fils, si loin, et il lui avait envoyé dans cette Inde qui le lui avait ravi, une de ces bénédictions si souvent et si pieusement demandées.

Ranchi, le 25 mars 1889.

« Chers Frères et Sœurs,

J'ai appris hier la triste nouvelle! Père s'en est donc allé retrouver notre Mère! Je m'attendais depuis longtemps à ce que vous m'écriviez qu'il était malade; mais non, c'est sa mort qui m'arrive, et tout est fini! Certes, comme vous me l'écrivez, sa mort fut douce; à 80 ans, après une courte maladie, réconforté par tous les Sacrements de la Sainte-Eglise, entouré de tout ce qu'il y a de pieux et de saint. Vous étiez donc là, Sylvie et Henry; et avant de mourir, il a pensé à moi! Vous qui l'avez vu et entendu dans ses derniers jours, ne l'oubliez jamais. Songez à Mère aussi, et à ce que furent leurs derniers conseils. Vivez bien, vivez saintement, car notre mort sera ce qu'a été notre vie. Nous étions onze à la maison et nous voilà tous séparés. Il fut un temps où nous étions tous ensemble autour de Mère; c'était vers le temps de ma première communion. Tout cela est passé maintenant; nous sommes semés à travers le monde, mais le temps viendra où nous serons réunis encore dans le ciel, et nous n'avons plus cent ans à l'attendre!

Je me porte, grâce à Dieu, assez bien; parfois la fièvre me tourmente; mais j'ai tant à faire que vraiment je ne sais où donner de la tête. Quatre tribus presque tout entières ont renoncé maintenant au démon et sont entrées dans l'Eglise; les Mundaris, les Uraons, les Kharrias et les Korwars. Vous sentez bien que le diable *(Pitje Pek)* se débat de son mieux pour arrêter

ces braves gens; il soulève contre eux et contre moi les propriétaires, Hindous et Mahométans, et, avec eux, un tas de vauriens qui nous tracassent et nous persécutent; mais, grâce à Dieu, les chrétiens tiennent bon. »

Le vieux Père en mourant avait laissé un petit héritage; et ses enfants songeaient à envoyer sa part à leur frère Constant.

« Ma part! De l'argent! Ah! mes amis, c'est vous qui l'avez gagné, vous seuls y avez droit. C'est grâce à votre travail que j'ai pu aller au collège et faire mes études; non, non, ne me comptez pas dans le partage; dites-vous que je suis mort à tout cela. Adieu, priez pour moi. »

La vie est un perpétuel mélange de joies et de douleurs. Les unes succèdent aux autres comme font les flots allant et venant de la mer.

A cette grande douleur de la mort de son Père succéda une consolation intense : la nouvelle lui vint que le Provincial de Belgique, désireux de lui permettre de nouvelles conquêtes apostoliques, venait de faire un appel pressant aux Pères belges et de les appeler au secours de la mission du Chota-Nagpore. C'était vrai, et l'appel ne fut pas sans écho.

Monseigneur Goethals, archevêque de Calcutta, avait signalé au P. Provincial de Belgique le prodigieux mouvement de conversion que produisait le P. Lievens dans les populations du Chota-Nagpore : « Le mouvement, disait-il, nous ne l'avons pas créé, il ne nous

appartient pas de l'arrêter ou même de le limiter, il serait déplorable de ne pas le suivre en sauvant des milliers d'âmes que la Providence semble avoir jetées dans nos bras. »

Et l'évêque missionnaire demande avec instance de nouveaux renforts d'hommes, se souvenant de saint François Xavier qui écrivait des Indes, agenouillé, à son père saint Ignace : *Da mihi Belgas*, envoyez-moi surtout des Belges!

Le P. L. Delvaux, alors Provincial, transmit cet appel aux Pères de Belgique. Il demandait surtout des Prêtres, dont la formation tout accomplie permettait de faire aussitôt des missionnaires (1).

Le 11 avril, il annonçait que cent soixante Pères, dont septante prêtres, s'offraient à partir.

(1) *Jampridem ex patrum nostrorum litteris accepistis quam mira et omni exspectatione majora incrementa ceperint variae stationes præsertim in regione Chota-Nagpore, recens erectae. Messis sane multa et quæ paucorum operariorum vires longe superet; ita ut vix magnis intervallis catecumenos omnes invisere possint Patres missionarii. Interea alii et alii ad eos commeant pagani sub Christi vexilla conscribi cupientes, qui spe et promissis alendi sunt donec saltem catechistæ ad eos dirigantur...*

Quare antequam delectum facerem eorum qui in Indiam ineunte autumno mittendi sunt excerpta quædam ex missionarium litteris publice praelegenda curavi ut... non paucorum, præsertim sacerdotum. accendatur animus ad eosdem labores suscipiendos, eosdem colligendos fructus, eamdemque tolerati laboris mercedem promerendam.

L. Delvaux, S. J.

(Lettre du 25 février 1889.)

11 avril 1889.

« ... A peine les lettres des Indes furent-elles connues, que, de toutes parts, m'arrivèrent de nombreuses demandes, et aujourd'hui je vois avec bonheur s'en élever le chiffre à plus de cent soixante; environ soixante-dix prêtres, de tout âge et de toutes fonctions, se déclarent prêts à vouer leurs forces et leur vie au salut des peuplades lointaines de l'Hindoustan. Dieu soit béni de ce zèle ardent qu'il inspire à tant de cœurs! C'est l'heureux présage d'une ample moisson d'âmes... »

L. DELVAUX.

Déjà en 1888, neuf Pères avaient été envoyés aux Indes; cette année, il en partit dix-huit. Hélas! de ces dix-huit, partis avec tant de courage et tant d'espérance, quatre, à peine arrivés, mouraient.

Ce renfort nouveau redoubla l'ardeur du vaillant missionnaire. Il ne se donna plus de relâche, on eût dit qu'une force d'en haut le poussait; peut être aussi sentait-il que sa vie s'usait et qu'il fallait aller vite, parce que le temps qui restait était court. « Sa résidence, on dit que c'est Ranchi? Non, c'est la selle de trois et quatre chevaux qu'il éreinte en un jour! » On lui dit de prendre des provisions de voyage : « Allons donc, je trouverai partout du riz pour manger, et une botte de paille pour dormir; tout le reste est de la surcharge! » On lui disait de prendre garde au soleil, « Le soleil, disait-il en souriant, le soleil me connaît. » On lui recommande au moins de soigner ses fièvres :

« Je vais les guérir », répond-il, et il enfourche son grand cheval pour une course nouvelle. « Que de fois je l'ai vu, écrit le P. Motet, monter en selle, tandis que ses jambes tremblaient des frissons de la fièvre! »

Au mois d'octobre de cette année, il entreprend la conversion du Barway. « Dieu soit loué! écrit le P. Motet à la date du 14 novembre, le P. Lievens s'est rendu le mois passé dans le Barway, à près de cent mille vers l'ouest. Jamais un prêtre n'avait passé par ces contrées et c'est par centaines, par milliers, que les gens viennent au missionnaire. Les montagnards descendent de leurs forêts en vraie foule, pour accourir à sa rencontre. Il m'écrit deux petits billets rapides du milieu de ce pays-là. »

Ces petits billets, je les ai devant moi, et en les regardant, l'émotion me prend comme devant une relique de saint; il les a écrits de sa large et forte écriture, à grands traits rapides, se hâtant de courir aux âmes.

30 octobre 1889.

Mon cher Père Motet,

J'ai été à Putrungipât, à 3,400 pieds au dessus du niveau. Il fait froid la nuit. J'ai baptisé aujourd'hui, en un seul jour, 1,557 hommes, femmes et enfants. Ils accouraient comme à une grand'messe en Belgique. Les Chaprasis enseignent ici ce que nous leur avons enseigné à Ranchi; aussi presque tout le monde connaît les éléments de la religion et montre un empressement pour le baptême que vous ne sauriez croire.

J'ai été tout à fait satisfait, c'est pourquoi je vous écris. Quelle belle chrétienté à faire ici. Je donnerai tous les détails à Ranchi. Dans un village nommé Bagmaria, un grand nombre d'hommes, non baptisés, sont comme saisis par le diable quand ils se réunissent le dimanche. Le diable les secoue horriblement. Ils vont venir me trouver.

Envoyez-moi, s'il vous plaît, par poste, vingt-quatre catéchismes, et s'il y a des Barwayens au Déra, donnez leur quelques médailles. Adressez à Bhitu, Ouraon of Cheinpur.

Servus in Chto
C. L.

Thursd, 7 nov.

Mon cher Père Motet,

Me voici à Dorabod. Tout va bien. J'ai pu baptiser environ 9,000 hommes et il y en a un nombre immense qui reste. Tout le monde a grandement peur de nous. Nous avons vu le Raja, qui est un pauvre misérable sire, vieux, malade, ruiné. Il dit qu'il est Rajput, mais il n'a nullement l'air d'être un scion illustre. On instruit, on baptise, et il fait matin et soir, comme au temps de la Genèse.

Votre serviteur en J.-C.,
C. Lievens.

Ce voyage à travers le Barway n'était pas seulement pour le Père un long triomphe apostolique, c'était aussi la démonstration parfaite de l'efficacité d'action des

catéchistes, qu'il avait formés à Ranchi. Le manque de prêtres, pour une chrétienté aussi peuplée que l'était maintenant le Chota-Nagpore, l'avait depuis longtemps tourmenté; ce fut le cauchemar de ses nuits sans sommeil, ce fut, comme le marque le P. Motet, le grand chagrin des dernières années de sa vie. Faire plus qu'elle ne faisait, la Province belge ne le pouvait, et alors?

Ainsi lui était venue la pensée d'installer dans chaque centre de chrétiens un catéchiste, qui instruirait le peuple, lui ferait la prière, élèverait les enfants et suppléerait, autant que faire se pourrait, à la présence habituelle du prêtre. Le prêtre, lui, d'une résidence centrale, rayonnerait sans cesse à travers les villages, célébrerait le sacrifice et administrerait les sacrements.

Hélas! même à ce compte, il aurait fallu pour le Chota-Nagpore seul, 160 prêtres! Et ces 160 prêtres auraient dû être des Pères Lievens!

Mais pour l'heure, il voyait l'œuvre de ses catéchistes, et elle était superbe; jamais un prêtre n'avait mis le pied dans le Barway, et il trouvait toutes ces populations si bien instruites et si bien disposées, qu'il n'avait plus qu'à leur donner le baptême.

A peine le Père avait-il franchi les défilés qui donnent accès dans le canton, que le bruit se répandait : « Le saheb à la longue robe est arrivé! » On accourait en foule, hommes, femmes et enfants, les plus petits portés sur les épaules de leurs mères; ils se réunissaient autour de leurs vieillards courbés par l'âge. — « Qu'attendez-vous de moi? » leur demandait

le Père. — « Nous attendons de vous le baptême. Nous voulons devenir les enfants de Dieu, le démon ne peut rien contre les enfants de Dieu. » Le Père les écoutait alors et les interrogeait; après il leur prêchait dans son inimitable style, et les jugeant prêts enfin, il leur conférait le baptême. Et dans tous les hameaux voisins c'était à recommencer jusque quinze et vingt fois par jour.

« Evidemment, dans ces circonstances, le missionnaire, qui d'ailleurs y est autorisé, supprime les cérémonies accessoires du baptême. Sur l'herbe, il faisait ranger les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, en lignes de vingt ou de vingt-cinq. A chaque groupe de quarante ou de cinquante, un catéchiste était attaché, qui donnait une dernière instruction sur le baptême; puis le Père parcourait les rangs, versant sur chaque front l'eau régénératrice. Derrière lui, marchait un catéchiste qui, au fur et à mesure, inscrivait les noms sur le registre de la mission. Quand la nuit venait, le bras de l'apôtre tombait de lassitude, mais son cœur débordait de bonheur et de reconnaissance. C'est dans ce voyage qu'en moins d'un mois, il baptisa plus de 13,000 âmes. »

Le P. Motet, à qui nous devons ces détails, ajoute en terminant sa lettre : « Quand finira l'année, nous serons bien près de 100,000 chrétiens au Chota-Nagpore. »

Le P. Lievens rentra à Ranchi le 17 novembre. Il y était rappelé par une intrigue nouvelle des Tikkédars, ses ennemis. Cette fois ce n'était plus aux chrétiens qu'on s'attaquait, mais au Saheb lui-même. Il

était dénoncé comme soulevant les populations contre le gouvernement et les autorités anglaises. Ce voyage au Barway prenait, dans l'accusation, le dehors d'un soulèvement; on parlait d'agitations, de complots, d'assemblées séditieuses; les catéchistes étaient des officiers subalternes destinés à former et à commander plus tard les corps révoltés, etc., etc. L'accusation avait été portée à Calcutta même et le gouverneur général de l'Inde avait, aux autorités de Ranchi, demandé un rapport urgent.

A peine rentré, le Père alla se constituer devant le juge. Celui-ci l'interrogea sur son voyage et, devant les réponses du Père, simples et sincères, toute l'accusation, comme un château de cartes, tomba. Au lieu de lui « faire faire de l'huile », comme l'avaient espéré ses ennemis, le juge l'invita à prendre des raffraîchissements avec sa famille.

Encore une fois l'opposition se trouvait réduite à tenter quelque mauvais coup; mais le Père en avait d'autant moins souci que, maintenant, il avait avec lui un solide revolver de campagne, qu'il appelait « mon Nagant » du nom du fabricant d'armes qui le lui avait envoyé. Il n'eut jamais d'ailleurs à s'en servir.

Une autre amertume l'attendait, qui devait lui navrer l'âme.

L'exceptionnel renfort qui venait d'arriver de Belgique avait été, par les Supérieurs, distribué entre les différentes stations des missions indiennes; mais, pour le Barway, personne.

« Nous nous rappelons, écrit le P. Motet, son

bonheur et sa joie, quand il apprit que la Province belge allait nous envoyer une si nombreuse bande de missionnaires. Hélas! Dieu, dans ses desseins toujours adorables, en reprit soudainement la fleur, et le pauvre Père eut l'immense douleur de voir sa belle mission du Barway, qui comptait plus de 40,000 néophytes, rester, ou sans prêtre, ou avec un seul à chaque instant malade. Cette douleur intime, autant que les travaux et les tracas de mille procès, ont précipité sa mort si déplorable. »

La souffrance donne à la beauté des âmes son dernier et plus brillant éclat; il manque une auréole au front des gens heureux, l'auréole divine de la Croix. Tous les grands saints l'ont portée. Or, quand Dieu veut faire souffrir ceux qu'il aime, pour les rapprocher plus de son Christ, le divin souffrant, il les frappe au point vif, et là, les déchire. Il y avait un seul amour dans la vie du P. Lievens, ses enfants, ses pauvres Indous; que lui importait tout le reste de l'univers? C'est là, c'est dans cet amour qu'il va souffrir.

Même à un point de vue tout humain et en dehors de toute considération surnaturelle, il était inévitable que les choses en vinssent là.

Lui-même, je l'ai fait remarquer plus haut, disait : « A quoi bon convertir les gens, si c'est pour les laisser après sans prêtre? » Or, il était manifeste que, du pas dont y allait le bouillant missionnaire, jamais la Province belge n'aurait pu suffire à la tâche. Elle s'épuisait, elle envoyait aux Indes ses meilleurs et ses

plus vaillants sujets; mais ceux qu'elle envoyait au Chota-Nagpore n'étaient pas arrivés, que déjà le Barway en appelait d'autres. On ne pouvait pas continuer de ce train-là. On ne pouvait pas semer ainsi l'Evangile et le laisser après à tous les abandons.

On a dit, et c'est le grand reproche qui fut fait au P. Lievens, qu'il n'avait jamais compris la nécessité d'une modération si sage. Je n'aurais aucune peine à le reconnaître, n'estimant pas qu'un aussi généreux défaut puisse diminuer beaucoup la grandeur de son âme. Mais j'ai montré, et j'y insiste, qu'il fut le premier à déclarer très haut, dans une lettre au Père Provincial, « que pour laisser les catéchumènes sans prêtre, mieux valait ne pas les convertir. »

Après cela, j'avouerai volontiers que, premier à reconnaître cette nécessité cruelle, il fut le dernier à s'y résigner.

Il le fit cependant, grandement, généreusement, sans une plainte; mais Dieu vit couler le sang de son cœur.





Photoc. Maes, d'après un cliché du Cte H. le Grelle.

DÉBAT AVEC LE TIKKÉDAR DEVANT LES PÈRES

plus vaillants sujets; mais ceux qu'elle envoyait au Chota-Nagpore n'étaient pas arrivés, que déjà le Barway en appelait d'autres. On ne pouvait pas continuer de ce train-là. On ne pouvait pas semer ainsi l'Evangile et le laisser après à tous les abandons.

On a dit, et c'est le grand reproche qui fut fait au P. Lievens, qu'il n'avait jamais compris la nécessité d'une modération si sage. Je n'aurais aucune peine à le reconnaître, n'estimant pas qu'un aussi généreux défaut puisse diminuer beaucoup la grandeur de son âme. Mais j'ai montré, et j'y insiste, qu'il fut le premier à déclarer très haut, dans une lettre au Père Provincial, « que pour laisser les catéchumènes sans prêtre, mieux valait ne pas les convertir. »

Après cela, j'avouerai volontiers que, premier à reconnaître cette nécessité cruelle, il fut le dernier à s'y résigner.

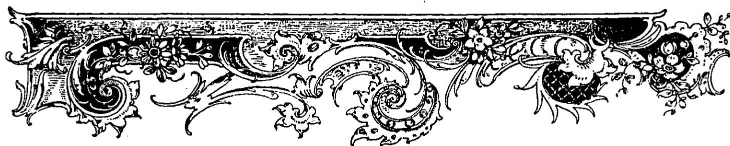
Il le fit cependant, grandement, généreusement, sans une plainte; mais Dieu vit couler le sang de son cœur.





Photoc. Maes, d'après un cliché du Cte H. le Grelle.

DÉBAT AVEC LE [illegible]



XVIII

A Ranchi

1891



Il lui fut donc enjoint d'arrêter sa marche envahissante, de s'en tenir aux chrétientés déjà fondées, et de borner ses soins à les instruire et à consolider leur Foi. Je ne saurais affirmer si c'est dans le but de modérer son action, que lui fut donné, la même année, un supérieur dans le gouvernement de la mission; mais au Catalogue de la

Province, pour l'an 1891, le P. Haghenbeeck, qui remplace le P. Motet comme recteur de Ranchi, prend aussi le titre de *Superior missionis*. Le P. Lievens reste bien *Moderator missionis*, mais, si difficile qu'il soit à distance de déterminer les limites de deux juridictions voisines, la subjection me semble évidente. Lui fut-elle bien pénible? Je ne le pense pas. Il n'était pas homme à ambitionner l'honneur des supériorités, il n'avait cherché aux Indes que les âmes, et les âmes lui restaient.

Retenu désormais dans son essor, il se donna plus que jamais à elles; son travail à Ranchi n'eut plus de relâche, et ce Barway, qu'il venait de conquérir au Christ, et qu'il voyait rester sans prêtre, il rêva de le desservir à lui tout seul. Dès qu'il le pouvait, il remettait sa besogne auprès des tribunaux, sellait son grand cheval et partait en tournée apostolique. Ah! les nuits passées à chevaucher pour gagner le temps du jour! Quand le sommeil l'abattait, il s'arrêtait, attachait son cheval par la bride à quelque branche d'arbre, désanglait la selle et, la tête sur cet oreiller, il dormait protégé par les anges.

« Père, lui dis-je un jour, c'était bien près de sa mort, vous devez avoir fait bien des imprudences pour vous être détruit comme vous l'êtes? » Il n'aimait pas ce mot : « imprudence », et je m'en aperçus aussitôt; mais ce fut un éclair dans ses yeux et il me répondit doucement : « Quand sur trois nuits on doit en passer deux à la belle étoile, il est malaisé de n'en point faire. »

Enfin, ce corps d'acier, brisé, tomba.

Vers la fin du mois de mai 1891, au retour d'une expédition au Barway, à bout de forces, la gorge en feu, dévoré par la fièvre, il dut se livrer aux médecins. Leur pronostic fut très grave. Sur leur conseil, le P. Lievens reçut ordre, dès qu'il pourrait subir le voyage, de partir pour Darjeeling et d'y rester jusqu'à guérison complète. Il se mit sans tarder en route, espérant bien, en hâtant son départ, hâter du même coup son retour.

Darjeeling, au pied de l'Himalaya, est baigné sans cesse dans un air pur et vivifiant, rafraîchi par les brises de montagne. C'est l'oasis des Indes orientales, et les Anglais en ont fait leur sanitorium de prédilection. Le collège, que nos Pères y bâtissaient alors, offrait au missionaire le charme d'une hospitalité familiale, où il retrouvait avec les coutumes, la langue même de la patrie. Il s'y reposa, prenant pour distraction d'écrire, mieux qu'il ne le pouvait à Ranchi, à ses parents et amis d'Europe. La petite ferme de Moorslede a toujours la meilleure part; il conte à sa sœur et à ses frères les mille traits de sa vie aventureuse, il leur demande des nouvelles, beaucoup de nouvelles du pays, qu'il croyait ne plus revoir. « Les noms de tous vos enfants, voilà ce qu'il faut à tout prix que vous m'envoyiez; je ne m'y retrouve plus et je veux tous les connaître, pour pouvoir prier pour tous. Vous me demandez mon portrait, je suis devenu beaucoup trop laid pour le faire prendre encore. »

On lui écrit régulièrement de Ranchi, pour le tenir

au courant de ce qui s'y passe en son absence, et il prie, il prie sans cesse pour ces pauvres enfants du Chota-Nagpore, ne pouvant plus pour eux davantage.

Parfois des consolations lui viennent d'Europe. Des âmes généreuses, touchées de la grandeur de ses travaux et de son dénuement misérable, lui envoient des aumônes, pour lui permettre de bâtir, au milieu de ses villages, d'humbles petites chapelles, où ses chrétiens pourront se réunir et prier ensemble. Comme il jouit alors et comme il remercie Dieu! Un jour, il fut ému jusqu'au fond de l'âme; que de fois, revenu parmi nous, il nous l'a raconté! Une lettre lui était arrivée, contenant un billet de cent francs, et elle était signée d'un humble nom de servante. La pauvre femme avait économisé, sou par sou, cette grosse somme, pour elle c'était un trésor, et elle l'avait envoyée tout entière au « Grand Saheb », pour l'aider, elle aussi, à sauver les âmes. C'était bien l'obole de la pauvre veuve de l'Evangile, prise sur ce dont elle avait besoin pour vivre. Le don du riche est plus grand sans doute, mais il ne touche pas autant ni le cœur de Dieu, ni le cœur de l'homme. Et c'est justice! Combien n'en a-t-il pas coûté au pauvre! et au riche il en coûte si peu! « Ah! cette petite servante, si elle savait combien elle m'a donné de courage, et combien la pensée de ses privations m'a aidé à supporter les miennes! »

Depuis quelque temps, avec beaucoup de peines, il avait obtenu pour Ranchi un petit couvent de Sœurs de N.-D. de Lorette; elles donnaient classe aux petites filles et complétaient ainsi les installations scolaires de

la mission; il veillait de loin sur cette maison naissante, dont il attendait tant de bien pour l'avenir. « J'espère rentrer bientôt, écrit-il à ces bonnes Sœurs, je vais déjà beaucoup mieux; je puis marcher un peu, dire la messe, enfin je suis guéri! Mon corps seul est ici, mon cœur est à Ranchi, au milieu de mes enfants. Oui, priez pour moi, vous savez que je ne refuse pas le travail; mais, si je ne veux pas m'annuler pour tout le reste de mes jours, il faut que je me guérisse une bonne fois. Priez pour moi, je me sens en purgatoire, lorsque je suis loin de mes pauvres chers chrétiens! »

L'irritation du larynx, dont il avait le plus souffert, disparut assez vite; assez vite également il reprit quelques forces; mais le mal plus profond, qu'on lui cachait et dont il ne se doutait pas, ses pauvres poumons, tout délabrés et tout en pièces, ne devaient pas se guérir. Trompé par cette santé extérieure qui lui était revenue, impatient de reprendre sa vie d'apôtre, las surtout de cette vie de repos qu'il appelait une vie fainéante et inutile, on ne parvint plus à le retenir.

Le 8 octobre 1891, il rentrait à Ranchi.

Le lendemain, il reprenait sa vie habituelle; le Dérah, la cour de justice, les leçons aux catéchistes, les baptêmes, les mariages et les confessions, et bientôt les grandes courses au Barway, à travers les bois, franchissant les montagnes, passant à gué ou à la nage les torrents et les rivières, allant, allant toujours, gai, joyeux, comme un soldat va à la bataille, en chantant. Et toujours cette même insouciance du vivre et du

couvert, jamais de provisions, pas même une couverture. Pour lit, il y aura bien la terre et, pour manger, du riz. « Et voyez, ajoutait-il, comme Dieu est bon; il est fort rare qu'avec mon riz il ne me ménage pas un petit coq ou un morceau de chevreau! »

A Ranchi d'ailleurs, même dédain de ces choses; il a son lit, mais pour gagner du temps et « pour ne pas se faire à de trop bonnes habitudes », il dort le plus souvent, tout habillé, sur un fauteuil. A table, il se refuse à prendre du vin et se contente d'eau; à peine touche-t-il aux viandes.

Il ne voulait pas habituer à mieux ce corps auquel il devait si souvent refuser même le nécessaire. « Mais, Père, en vous soignant davantage, vous auriez pu travailler plus longtemps! » — « Sans nul doute, mais il m'est évident que je n'aurais pas fait autant de besogne; une préoccupation si constante de soi-même et de sa santé coupe net les ailes à l'élan et à l'enthousiasme. Et puis, quand le bon Dieu vous montre des âmes, on aurait vraiment bonne grâce à lui répondre : Seigneur, je voudrais bien, mais si j'y vais, je prendrai un rhume! Lui, qui est mort pour elles! »

Parfois dans ces courses, il prenait avec lui quelque jeune missionnaire, pour l'initier à ses travaux et à sa vie; par eux nous viennent les récits de ses succès inimaginables en ce pays du Barway.

« Je reviens, écrit le P. Walraeve, d'une excursion où j'ai accompagné le P. Lievens. Plusieurs villages au nord de Lohardaga demandent le baptême. C'est d'abord

Parhepat, comprenant sept *Tollas* ou hameaux et comptant 150 maisons; ensuite Semardi, 15 maisons; Kharki, 12 maisons, enfin Kitko, 20 maisons.

» Ces braves gens ne sont arrêtés que par la seule pensée de perdre leur caste; ils craignent d'être obligés à manger le riz avec ceux qu'ils dédaignent. (1)

» Ils en témoignèrent la crainte au Père. « Croyez-vous que le Saheb a le temps, leur répondit-il, de s'occuper de votre cuisine et de votre riz? Vous mangerez votre riz comme bon vous semble. Cela m'est bien égal. Mais il faut me promettre de ne plus sacrifier au diable, de ne plus consulter le *Soka,* le sorcier, de laisser là vos danses nocturnes, de ne plus travailler le dimanche, de vous laisser instruire et d'assister aux prières. » Et, avec de grands gestes, tous le jurèrent. »

De son côté, le P. de Hon écrit :

« Le P. Lievens m'a pris pour compagnon dans sa dernière course au Barway. Partis de Ranchi le 4 février, nous y sommes rentrés le 8 mars. Nous avions célébré 1,677 baptêmes et 218 mariages. Vous

(1) Le P. Lievens fut le premier à saisir le vrai sens de cette répugnance. Par un malentendu très naturel à qui ne connaît pas les usages de ces contrées, à qui même ne comprend qu'imparfaitement leur langue, on croyait voir dans ce refus de partager le riz, quelque chose comme le refus de communier avec les autres fidèles. Au fond, il n'y avait là qu'un orgueil aristocratique outrancier dans ses dédains, mais qui n'était en opposition directe avec aucun point de nos croyances. Aussi, on le voit, le P. Lievens y répondait très cavalièrement.

savez que le Père a composé un *Livre du Baptême*. Il contient les vérités fondamentales, et sur chacune d'elles des chants, dans la langue et sur des airs du pays. Presque tout le monde au Barway sait le livre par cœur; vous ne vous figurez pas l'entrain avec lequel on l'étudie et on le chante. J'ai entendu plus de 5000 hommes chantant ensemble et répétant en chœur : « qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'ils étaient fous autrefois d'adorer des arbres et des pierres, que Jésus est mort pour eux sur la croix, etc. »

« Le P. Lievens et moi, écrit le P. van der Keilen, aidés d'un catéchiste, nous avons inscrit 35,789 convertis, baptisés ou catéchumènes, rien que dans deux cantons du Barway. Discutez, si vous le voulez, les raisons qui portent ces braves Uraons à se déclarer chrétiens, je constate un simple fait : il y a, dans le Barway et le Chechari, plus de 35,000 chrétiens. Et le pays n'est plus à reconnaître. Les cantiques pieux ont remplacé les chants païens d'autrefois, les danses sont supprimées, et le fameux *Puja* ou sacrifice au diable ne serait plus possible, du moins en public. »

A peine rentré, on revoyait le grand Saheb au Déra, reprenant sa besogne.

Or, sa besogne s'était augmentée de tout l'arriéré accumulé pendant son absence. Pas plus qu'autrefois, les fidèles n'avaient voulu traiter avec les *petits Sahebs*. Ils s'en étaient retournés, sauf à attendre. Et maintenant qu'était revenu leur Père, de toutes parts ils accouraient.

Les petits Sahebs d'ailleurs s'étaient aperçus que cet examen des procès agraires était un vrai dédale; le P. Lievens, qui en connaissait les détours, y marchait comme en une place publique; eux, au vingtième pas, étaient perdus. N'y avait-il donc pas, pour s'y diriger, quelque fil d'Ariane? Dès lors, à l'assaillement des aborigènes, vint s'ajouter l'assaillement de ses frères, surtout des jeunes, nouveaux venus, qui, dans leur ardeur, auraient voulu, comme lui, soulever des mondes, et sentaient leurs efforts énervés par cette fatale ignorance. Que de fois ils venaient à lui, implorant une heure, une demi-heure même d'entretien, car elle aurait suffi, leur semblait-il, pour leur faire pénétrer tout l'embrouillamini de ces lois et de ces coutumes.

J'avouerai que moi-même j'ai été pris au piège. Je songeais déjà à écrire la vie du P. Lievens, quand Mgr Goethals, l'archevêque de Calcutta, fit son dernier voyage en Europe. Désireux de connaitre, mieux que par des lectures toujours incomplètes, les choses dont j'aurais à parler, et me souvenant de la très grande bienveillance que Monseigneur m'avait toujours témoignée, au temps où je vivais sous ses ordres au collège de la Paix, je lui demandai, moi aussi, un entretien, qui me fut gracieusement accordé. Au cours de la conversation, naïvement, je lui posai la question des jeunes missionnaires : « Et les lois et les coutumes du Chota-Nagpore, Monseigneur, pourriez-vous m'en donner une idée succincte? »

Monseigneur se mit à sourire, d'un très bon sourire, mais, dans ses yeux, je vis aussitôt que ma question

devait couvrir une sottise. « Ah! cher Père, ce que vous me demandez est une mer à boire. Ma bibliothèque de droit, la plus belle et la plus complète de l'Inde, ne suffit pas à les consigner toutes, ces lois et ces coutumes; les plus habiles avocats, après des années de pratique, s'y perdent encore. Comment le P. Lievens en est sorti ne se peut expliquer que par une exceptionnelle intelligence, une application de tous les instants, et une grâce toute spéciale que lui fit le bon Dieu pour le mettre à même d'accomplir son œuvre. »

On devine que la demi-heure que lui demandaient ses jeunes auxiliaires n'y pouvait guère servir.

Et cependant qui ne comprendrait leur demande? Ils voyaient, eux, ce que lui ne voyait pas encore, que ses jours étaient comptés, que sa vie s'en allait comme goutte à goutte, et que le jour devait se lever bientôt, où le grand Apôtre manquerait au Chota-Nagpore. Toute cette science précieuse devait-elle mourir avec lui? Et ne laisserait-il pas à quelque Elisée son manteau et sa divine vertu?

Ce fut dans cette pensée, j'aime à le croire, que son Recteur lui demanda d'écrire, sur chaque jugement qu'il aurait à porter, un bref mémoire et comme un exposé des motifs. Le pauvre Père le fit, sans murmurer, mais on devine quelle surcharge tomba du coup sur ses épaules qui, déjà, pliaient sous le faix. Car il entendait bien, pour ce travail nouveau, n'alléger en rien son travail ordinaire. Il prit sur les heures déjà si courtes de son sommeil.

Il marcha ainsi huit mois environ, courant du déra

de Ranchi aux lointains villages du Barway, laissant à toutes les routes quelque lambeau de sa vie, baissant, baissant toujours; une toux profonde, persistante, le brisait; il voulait s'illusionner encore : « C'est un rien, disait-il, cela passera, un mauvais rhume qui va s'user. »

En juillet, il dut s'aliter; le mois s'écoula sans lui apporter aucun soulagement. On commença à lui parler d'un retour en Europe, où, lui disait-on, sa santé, par l'air et le sol natal, se raffermirait plus vite. Il en rejeta très loin la pensée; comment! quitter ces pauvres chrétiens qui avaient encore tant besoin de lui!

Ah! ces pauvres chrétiens, il les entendait, à travers les minces murs du Bungalow, demander le grand Saheb; il entendait qu'on les renvoyait en leur disant que le grand Saheb était malade; il les entendait partir avec des gémissements et des plaintes, et son cœur se brisait.

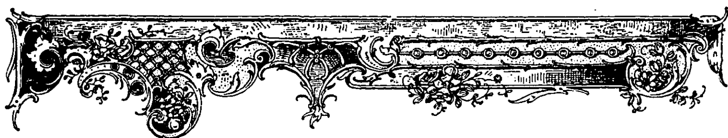
Un jour, des chefs du Barway, ne le voyant plus venir, se mirent en route pour aller voir par eux-mêmes ce qui pouvait être survenu à leur Père. Arrivés, on leur dit qu'il est malade et que personne ne le peut voir. Leur figure s'attrista, et ils s'en allèrent; mais bientôt, revenant sur leurs pas, ils se mirent à tourner autour du Bungalow, pour essayer d'apercevoir de loin ses traits aimés et de lui sourire. Par quelque porte mal gardée, ils avaient pénétré, et déjà ils se trouvaient devant sa chambre, quand le P. Canoy, qui veillait le cher malade, se précipite, leur barre le passage, et, d'un ton assez vif, leur

répète que les médecins ont formellement défendu de laisser approcher personne. Alors le pauvre P. Lievens n'y tint plus : « Père, Père, dites-leur cela plus doucement, s'il vous plaît. Pauvres enfants! pauvres enfants! » et il se mit à fondre en larmes.

Ce jour-là, sa décision fut prise; puisque le seul moyen de se guérir était de rentrer au pays, il reviendrait en Europe; mais avant de partir il demanderait en formelle promesse à ses supérieurs, de pouvoir, une fois rétabli, revenir aux Indes. Aux derniers jours d'août, on le monta dans une des voitures du pays, et il partit... Les chrétiens de Ranchi avaient deviné qu'il s'en allait pour ce lointain voyage et, derrière la voiture qui l'emportait, ils couraient, gémissant et pleurant, avec des gestes de désespoir; ils joignaient les mains et lui criaient de les bénir une dernière fois; et lui, suffoqué par les sanglots, leur disait : « Je reviendrai, je reviendrai. » Et de sa main, qui tremblait de fièvre, il les bénissait. Longtemps ils coururent ainsi, les pauvres, puis, à quelque détour de route, la petite voiture disparut!

C'était fini! Ils ne devaient plus le revoir!





XIX

En Europe. Mort

1892



APRÈS quelques jours de repos, passés à Calcutta, entre les bras de son Archevêque, se sentant un peu mieux en force, le P. Lievens prit la mer, le 2 septembre, 1892.

Dans les pages d'un agenda où il écrivit ses derniers souvenirs, je trouve sur ces moments-là quelques notes écrites déjà d'une main fort tremblante :

26 août 1892. « Je quitte Ranchi pour Calcutta, en voie pour l'Europe. »

3 sept. « Je quitte Calcutta à bord du steamer *Golcunda.* »

26 sept. « J'arrive à Naples : j'y demeure jusqu'au 30. »

30 sept. « J'arrive à Rome; je descends à l'Université Grégorienne. »

» Je visite Rome, Florence, Milan; de là, par Bâle je regagne Arlon, Bruxelles et Tronchiennes. »

28 oct. « Je suis à Tronchiennes à l'infirmerie, près de la chapelle de Saint-Louis. »

« Médecins. Celui de Naples m'expédie à Rome. Celui de Rome me conseille de retourner en Belgique. Vu médecins à Arlon, à Gand et à Tronchiennes. »

« J'ai pu dire la messe tous les jours à Naples, ici je ne le puis presque jamais! C'est une bien grande privation; mais je puis communier à peu près tous lés jours.

Je passerai mon hiver à étudier l'Institut de la Compagnie.

J'ai reçu la visite du P. Provincial, de presque toute ma famille et de beaucoup de vieux amis. »

Vers ce temps-là, je faisais ma retraite annuelle à Tronchiennes; j'avais, en arrivant, demandé à voir le pauvre malade, et l'on m'avait prié d'attendre quelques jours, tant on le trouvait épuisé. Un soir, dans les longs ambulacres de la vieille abbaye, à la blafarde

lueur d'une lampe pâle et tremblante, je le vis se traîner devant moi, comme un fantôme, courbé et chancelant; il s'arrêtait tous les dix pas, appuyé sur sa canne, comme pour reprendre haleine; parfois la toux le prenait, une toux creuse, haletante, avec des sanglots où il semblait que l'on entendait ballotter, dans sa poitrine, tous les lambeaux de ses poumons déchirés; quand était passée la crise, il se laissait doucement tomber l'épaule contre la muraille, et attendait que le calme fût revenu à son pauvre corps, secoué jusque dans les moelles.

C'était lui! Ce cadavre qui marchait, c'était lui! à trente-huit ans!

Voilà ce qui restait de tant de jeunesse et de tant de courage! Voilà ce que lui avaient coûté les âmes!

Or, en ce même temps, le comte Le Grelle, son ami, et, pendant de longs mois, son compagnon de voyage, était accouru pour le voir. Il demande sa chambre, on la lui indique, il se hâte, il frappe, ouvre... mais quand il vit se lever ce pauvre corps détruit et brisé, et que sur lui, souriants et tristes, s'ouvrirent ces grands yeux si doux, que la mort creusait déjà, à cette vision de ce qui restait de son pauvre ami, il se couvrit la figure de ses deux mains et fondit en larmes.

« Allons, allons, lui dit le malade, ne vous désolez pas, ne vous désolez pas; je vais déjà beaucoup mieux; vous verrez, je retournerai encore aux Indes. »

Est-il besoin de le dire? nul ne partageait avec lui ce dernier espoir. A tous il était manifeste que sa vie

chaque jour s'épuisait davantage, mais on aimait à l'entretenir dans cette illusion, qui donnait un peu de charme encore à ses derniers jours. Chose étonnante pourtant; est-ce l'effet du sol natal, est-ce plutôt la réaction victorieuse d'une volonté de fer sur un organisme même ruiné? toujours est-il qu'il y eut comme un répit et un arrêt, dans la marche toujours envahissante de sa terrible maladie.

Il passa à Tronchiennes l'hiver et le printemps. Il lisait les livres que d'habitude on étudie au troisième an. Il écrivait des lettres aux missionnaires du Chota-Nagpore, aux bonnes Sœurs de Lorette.

26 décembre 1892.

« Je suis très bien à Tronchiennes et heureux d'être rentré en Flandre, quoique j'aie laissé le meilleur de mon esprit et de mon cœur aux Indes. Mais je n'en éprouve pas de peine intérieure. Dieu est si bon Père qu'il rend tout facile et agréable. Reviendrai-je parmi vous? cela est entre les mains de Dieu... J'ai reçu la visite de mes Frères et de mes Sœurs; ils sont dix! J'ai en ce moment 36 neveux et nièces, de quoi fonder une école...

Je crois que vous me faites tort en demandant ma guérison. J'ai médité sur les raisons qui me feraient désirer la santé, et je vous avoue candidement que je n'en ai pas trouvé une bonne. Je vous envoie le résultat de cette consultation faite avec moi-même. Vous y trouverez douze raisons pour désirer mourir, tâchez d'en trouvez une vraie pour désirer vivre... »

24 mai 1893.

« Je ne sais si Dieu me rappellera aux Indes. Sa volonté soit faite! J'ai travaillé au prix de ma santé et peut-être de ma vie, c'est vrai, mais je ne le regrette pas! Au revoir, que Dieu daigne nous bénir! »

Il reçoit des lettres de son ami Puran, le leader des Uraons, des élèves les plus avancés de l'école; il peut se faire parfois à la douce illusion qu'il vit encore parmi eux et pour eux; il travaille, il écrit coup sur coup à des bienfaiteurs pour solliciter leurs aumônes.

Une œuvre lui tenait à cœur. A Ranchi, au Bungalow des Pères, on avait, dès l'origine, creusé un grand puits, où les arborigènes en pèlerinage pouvaient puiser et se désaltérer à leur gré; or, ce puits, bien qu'il eût été travaillé avec grand soin, devait se contaminer par des infiltrations secrètes, car plusieurs fois des cas de choléra, toujours très fréquents dans les Indes, s'étaient déclarés parmi les chrétiens. C'était un de ses projets les plus déterminés avant son départ, d'en creuser un nouveau dès que ses ressources, mesurées, hélas! le lui auraient permis. Eh bien, à Tronchiennes, tout épuisé et tout mourant qu'il fût, il parvint à recueillir la somme voulue et, sans tarder, l'envoya à Ranchi. Le puits fut foré, cimenté à l'Européenne, et depuis lors nul accident n'est plus survenu.

Un autre travail, dont je ne saurais assez déplorer la perte, l'occupait plus assidûment. Il écrivit sur les missions du Chota-Nagpore, non point des mémoires,

sa modestie s'y serait refusée, mais des notes d'observation et d'expérience. Il y joignait des plans d'organisation définitive, cherchant toujours à résoudre ce désolant problème :

Organiser les chrétientés les plus étendues possibles, avec ce pauvre minimum de prêtres sur lesquels on pouvait compter.

Or, tandis qu'il se traînait ainsi dans la solitaire abbaye, son nom était porté jusqu'aux oreilles du Saint-Père, et avec son nom la glorieuse couronne d'apôtre qu'il s'était si vaillamment conquise.

Le P. Grosjean, supérieur général de la mission des Indes, avait été prié par Mgr Zaleski, délégué apostolique pour les Indes, de l'accompagner dans la visite de l'île de Ceylan. Durant ce voyage, il communiqua au prélat romain les premières lettres que lui avait écrites autrefois le P. Lievens, quand il inaugurait au Chota-Nagpore l'ère des conversions en masse. Surpris d'admiration, le prélat veut les voir toutes, les étudier de plus près et enfin, avec un accent de triomphe : « Voilà, voilà un vrai missionnaire, s'écrie-t-il, il faut que ces lettres soient envoyées à Rome, mises sous les yeux du Pape et de la Congrégation de la Propagande, afin qu'elles servent de modèle et de leçon à tous les missionnaires de l'Eglise. »

Nous les avons citées toutes plus haut, mais nous voulons reproduire ici la lettre par laquelle le P. Grosjean les communiqua au Provincial de Belgique :

Kandy, 31 janvier 1893.

Mon Révérend Père,

« Voici les quelques lettres du P. Lievens dont je vous parlais dans ma dernière missive. Elles sont traduites de l'anglais, mais presque littéralement; je vous demande pardon de vous les envoyer en brouillon, mais je viens à peine de terminer la copie que voulait son Excellence le Délégué apostolique, et je n'ai vraiment pas le temps d'en recommencer une seconde.

Il me semble que ces lettres ont une très haute valeur. En soi, elles ne renferment pas grand chose; ce sont des billets écrits, en courant, par un homme surchargé de besogne. Mais je les trouve infiniment précieuses, parce qu'elles contiennent, en substance, toute la méthode suivie par le P. Lievens. Or, la somme de travail et les résultats produits par cette méthode, pendant les six années trop courtes que le Père a passées au Chota-Nagpore, sont quelque chose de très remarquable; à mes yeux, c'est prodigieux! Le nom du P. Lievens restera attaché au Chota-Nagpore, comme celui du P. de Nobili au Maduré, et celui du P. Ricci à la Chine. Dieu veuille que le cher missionnaire puisse retourner au champ de ses travaux! Nous avons été malheureux aux Indes. Le P. Delplace, dont le rôle au sud de Calcutta fut, dans son temps, pareil à celui du P. Lievens, quoique dans de moindres proportions, a dû quitter le Bengale; et voilà le P. Lievens loin du Chota-Nagpore!

... Un fait palpable est là, et d'autant plus palpable

qu'il est plus récent : c'est que l'apostolat peut devenir de nos jours aussi fécond qu'autrefois, pourvu qu'on l'exerce dans les conditions voulues. »

Quelque temps auparavant, le même Père avait écrit :

Kandy, 3 janvier 1893.

« Je regrette presque que le P. Lievens ne soit pas ici au lieu d'être en Belgique. Ce climat Kandyen, autant que je puis en juger, est excellent pour les poitrines menacées. Je prie chaque jour pour la guérison du pauvre Père. Il a ses défauts, on a bien trouvé des taches au soleil, mais ils viennent de son grand zèle. Pour provoquer un mouvement parmi les masses païennes, il a des qualités extraordinaires. C'est un de ces hommes très rares, qui ont seuls fait avancer les missions. »

Le 23 du même mois, il écrivait encore :

« ... Plus j'ai l'occasion d'observer, plus j'admire le P. Lievens. C'est, d'après moi, l'homme le mieux fait pour ébranler l'Inde qui ait paru depuis le P. de Nobili. Je prie tous les jours pour sa guérison. Il n'avait qu'un rêve, une pensée, la conversion en masse des Kôles. Il lui était difficile de comprendre beaucoup de mesures, d'exigences des Supérieurs, qui avaient pour but de maintenir la régularité de la vie religieuse, au milieu des tracas d'un ministère absorbant et dévorant. Mais à coup sûr, ses défauts venaient de son zèle, et puissent les contrées païennes avoir beaucoup d'hommes comme lui. »

GROSJEAN, S. J.

J'ai dit qu'il y avait eu, dans la marche de son mal, comme un moment d'arrêt. Il eût voulu davantage. A ses yeux, la guérison tardait trop. Il demanda de pouvoir venir à Louvain, où le concours des plus célèbres professeurs de l'Université ne lui ferait pas défaut. Il obtint sur-le-champ la permission demandée et, le 6 juin, il arrivait parmi nous.

Depuis les notes que j'ai citées plus haut, son agenda s'était enrichi. Il avait écrit lui-même, très en détail, les noms et prénoms de tous ses petits enfants, de ses frères et de ses sœurs, qu'il avait revus maintenant pour la plupart, car il était retourné à son village natal; il avait revu cette chère terre qu'il avait tant aimée, il avait prié sur la tombe de sa mère et de son père, il avait ravivé tous ces souvenirs, si tristes et si doux. Et comme à ce revoir, son vieil amour des Flandres s'était ravivé lui aussi, ce n'est plus en anglais qu'il écrit, c'est dans la langue de sa jeunesse, la belle et aimée langue du pays.

Mais c'est le glas funèbre qu'elle sonne :

« *M. Janssens, docteur, zegt dat er geen genezen aan mij is!*

Le docteur Janssens déclare que je ne puis plus guérir. »

Ce fut, hélas! l'avis de tous les médecins les plus éminents, appelés en consultation auprès du pauvre malade. On ne voulut plus le lui cacher, car la mort semblait imminente, et l'on savait d'ailleurs qu'il était homme à regarder froidement et en face ce pas suprême. Il se prépara donc à s'en aller vers Dieu.

Mais, dérision des espérances folles qui viennent éblouir l'homme! le traitement nouveau auquel on le soumit, les injections de créosote, le relevèrent, comme ces feux brillants de nos artifices qui, près de s'éteindre, jettent de plus vives lueurs et un plus brillant éclat. Il se porta mieux. Il put même vivre de la vie de communauté, suivre beaucoup de ses exercices, assister aux récréations des Pères, fréquemment même à celles des jeunes scolastiques. Ce fut comme un renouveau devant lequel même les incrédules se demandaient : En vérité, se pourrait-il qu'il guérisse?

Il fallait tout tenter pour sauver une vie si précieuse. Voici que tout à coup éclate, comme une fanfare de triomphe, la nouvelle de la découverte d'une lymphe mystérieuse, qui devait sauver à tout jamais les malheureux atteints de tuberculose! Le nom du docteur Koch, le contre-seing même de l'empereur d'Allemagne, semblaient de suffisantes garanties; notre médecin, le docteur Janssens, se mit aussitôt en rapport avec l'illustre maître allemand, la lymphe arriva et, si je ne me trompe, le pauvre Père fut le premier inoculé en Belgique. Les réactions se produisirent; elles n'apprirent rien de neuf à personne, leur diagnostic était, hélas, surérogatoire; mais elles n'eurent aucun effet curatif.

Rien n'était triste comme la vue de la lutte qui se passait en lui, entre la vie et la mort. Il la sentait : « J'assiste à un combat de tous les instants, entre la mort, qui veut me prendre, et ma vie, qui ne veut pas s'en aller! » Et le mal, souterrainement, rongeait,

rongeait toujours. Il se traînait et, chaque jour, s'inclinait davantage. Ce n'était pas la ruine, brusque, soudaine, dans un rapide fracas; c'était l'émiettement; une flamme qui vacille, baisse, baisse et, avant de mourir, brûle encore, par bandes rouges, les bords d'une mèche épuisée.

Un jour, conduit à la campagne, il était arrivé dans un tel état d'épuisement, qu'il n'avait su monter jusqu'à l'étage, et dans le vestiaire, sur les dalles, il s'était étendu de tout son long. « Eh bien, Père Lievens, qu'avez-vous? » — « Oh rien, je me repose comme aux Indes. Ne craignez pas, je serai vite remis. » Je restai à genoux à côté de lui, sans rien dire, craignant, si je parlais, de le fatiguer davantage. Après quelques minutes, il se trouva mieux et je l'aidai à se relever. « Mais, pauvre Père, croyez-vous que dans ces conditions, ces promenades à la campagne puissent vous faire du bien? » — « Je ne le pense pas, me répondit-il, mais les Supérieurs m'y engagent, et alors... » Puis, souriant : « J'en ai vu bien d'autres, et le bon Dieu m'en a toujours tiré. » Et il me conta l'une de ses plus merveilleuses aventures. En route pendant la nuit, en pleine forêt et durant un épouvantable orage, son cheval, épuisé, à bout, s'était obstinément refusé à plus avancer d'un pas. « J'essayai de l'aiguillonner, mais rien n'y fit et je compris que la pauvre bête n'en pouvait plus. Que faire? J'étais à deux bonnes lieues de Ranchi. Je descendis de selle; aussitôt mon brave cheval se laissa choir comme une masse et, sous l'ondée, essaya de dormir. Je trouvai que ce

n'était pas si mal pensé pour une bête et, au pied d'un arbre, j'en voulus faire autant. Ce qui est à peine croyable, c'est que j'ai dormi et bien dormi! » — Fort bien, mais les suites? — « Ah! mon pauvre cheval en est mort! »

Et je ne saurais dire l'accent d'amitié qu'il mettait à dire : « Mon pauvre cheval! » car il aimait très tendrement ces bonnes bêtes; elles étaient pour lui de vrais compagnons de vie. Il les aimait, mais comme tout ce qu'il aimait, il le donnait et le sacrifiait aux autres.

On admirait à Ranchi, parmi les Pères, l'art avec lequel, en quelques jours, il arrivait à dresser le cheval le plus difficile. Beaucoup se plaignaient de n'y pas réussir. Un jour, son Supérieur lui demanda de donner son cheval dressé, à quelque Père particulièrement maladroit, qui se plaignait fort du sien. Le P. Lievens le fit sur-le-champ, avec tant d'empressement et d'un cœur si gai, qu'en vérité l'on put croire qu'il ne lui en coûtait pas la moindre peine. On s'y trompa, et cette année-là, par trois fois encore, on lui demanda son cheval. Il le donna, toujours avec la même apparente indifférence. Ce fut la source d'une mésaventure où sa vertu brilla d'un éclat magnifique. Quand le Supérieur de la mission, dans sa visite annuelle, revit les comptes, il y découvrit quatre chevaux achetés en moins d'un an, pour le seul P. Lievens! Quoi! une mission si pauvre, et tant de chevaux pour un seul homme! Il en fit au Père, assez vivement, la remarque. Le Père humblement reçut le reproche et ne se justifia pas.

Quelques Pères, régulièrement, allaient passer avec lui les heures de récréation. Il les entretenait gaiment des missions, du bien à réaliser, de la vie dans ces régions lointaines, du sacrifice absolu qu'on y doit faire de soi-même. Il ne leur cachait rien. « Si vous n'êtes pas décidés à l'avance de vous faire hâcher menu, s'il le faut, pour les âmes, restez ici, n'y allez pas! Si vous rêvez une bonne petite vie douce, avec vos repas à l'heure et votre sommeil compté, on n'a pas besoin de vous là-bas, restez ici. » — « Aller aux Indes, pour y vivre en bon petit curé de paroisse, attendant ses fidèles les jours marqués, mais c'est folie! Pour si peu il ne faut pas si grand voyage. » — « Broyez votre corps, broyez votre cœur, tenez pour rien du tout votre vie et vous même, et alors, partez. »

Et ces discours enflammaient si bien, qu'à l'heure où j'écris, six de ses visiteurs fidèles sont déjà aux Indes.

Un jour on frappe à sa porte, il dit d'ouvrir, c'était la petite caravane annuelle en partance pour Calcutta; ils étaient cinq, cette année-là, et, avant de prendre la mer, ils avaient voulu venir saluer l'Apôtre du Chota-Nagpore! Oh! comme il se dressa sur son lit! comme il leur ouvrit les bras! Il leur parla longtemps, les encouragea, leur prodigua les conseils, puis, comme ils l'en suppliaient, il les bénit, il les embrassa, et ils s'en allèrent. Quand ils furent partis, son cœur lui échappa, il se mit à pleurer amèrement, et comme l'infirmier lui en demandait la cause : « Je sens, lui dit-il, que moi, je ne pourrai plus revoir les Indes! »

Et cependant le bon Père s'était repris à espérer. Il

eut toutes les illusions de ces pauvres phtysiques, à qui la vie et le bonheur sourient toujours, et qui, dans le moindre rayon qui brille, voient poindre le salut. Je ne sais comment la pensée lui vint qu'un séjour au Mexique le remettrait sur pieds. Un de ses amis, en effet, y avait recouvré la santé la plus parfaite. Il demanda au P. Provincial la permission d'y aller passer le reste de la saison et l'hiver. Pauvre P. Lievens! il n'était plus même en état de faire la traversée. Quand, pour le distraire, on le conduisait en voiture à la campagne, rien que le cahot des roues le détruisait; il fallait qu'à peine arrivé, il se couchât pour reprendre un peu vie. Et pourtant comment lui refuser? Le P. Provincial laissa traîner les choses en longueur, pour lui éviter la peine. Alors lui vint une pensée pénible, dure et amère; il crut que, si la permission tardait à venir, c'était à raison des frais considérables qu'exigerait un si long voyage, et il s'y résignait doucement, sans l'ombre d'un murmure : « Je pense bien, me dit-il un jour, que le Mexique m'eût sauvé; mais, sans doute, le P. Provincial aura reculé devant les frais; au fond il a raison, dans l'état où je suis je ne vaux plus la dépense. » Pour lui enlever cette pensée qui, malgré toute sa résignation, devait lui faire mal, j'usai de subterfuge. A ma demande, un grand bienfaiteur de la mission des Indes et un de ses amis les plus dévoués, lui écrivit qu'il se chargerait, lui, de tous les frais de son séjour et de son voyage, si les médecins le croyaient possible et utile à sa santé. Il interrogea les médecins, ils furent sincères. De ce jour il eut la paix.

Louvain, le 20 septembre 1893.

Mon Révérend Père,

P. C.

« J'ai reçu votre lettre ce matin, je vous remercie de tout cœur de votre bienveillance. Le bon Dieu a voulu se contenter de votre bonne volonté, votre récompense cependant n'en sera pas amoindrie.

Hier matin, le Révérend Père Provincial m'avait écrit qu'il valait mieux pour moi demeurer à Louvain, que j'y serais mieux soigné qu'au Mexique. Depuis lors, tout désir de quitter cette maison a disparu. Je sais que nulle part je ne saurais être mieux qu'ici. Comme vous le dites, c'est d'en haut que viendront les seuls secours efficaces; aussi, même avant d'avoir reçu votre lettre, j'avais commencé une neuvaine à Notre-Dame du Sacré-Cœur, ensemble avec quelques-uns de mes frères.

J'ai une ferme confiance que j'obtiendrai, par son intercession, tout ce qu'il me faut. Je puis sans doute compter aussi, mon Révérend Père, sur le secours de vos bonnes prières?

Je finis en vous remerciant encore une fois de votre bonté à mon égard et reste

Votre dévoué frère en J.-C. »

C. LIEVENS, S. J.

Toute espérance humaine, il le sentait, lui était refusée; restaient les espérances divines; il pria, pourquoi? pour guérir? Oui, mais afin de pouvoir retourner aux Indes, se dévouer et se sacrifier à nouveau.

Il écrit le 15 août : « Je me sens poussé à demander ma guérison à la Sainte Vierge; je lui ai promis, si elle me sauve, d'élever en son honneur une grande église au Chota-Nagpore. » Mais il ajoute : « *Fiat voluntas Dei.* »

Et il espère. Ah, pauvre cœur humain!

Vers le même temps, était arrivé parmi nous, pour refaire, lui aussi, sa santé délabrée, le P. Koch, missionnaire de Calcutta. Ce fut une grande joie pour le P. Lievens de se retrouver avec un compagnon et un ami des Indes; il le vit, l'observa et, dans ses notes, il écrit : « Le P. Koch vient d'arriver ici, en un bien triste état; à coup sûr, lui, ne se remettra plus! »

Et pourtant le P. Koch devait guérir! Il a repassé les mers et travaille aujourd'hui dans la mission de Ceylan, au séminaire de Kandy!

Et dans le petit agenda, les notes se succèdent; il commence des neuvaines; à peine finies, il les recommence, espérant toujours.

Le 25 août, on lui permet, pour le distraire, d'aller voir sa famille. Il partit, fit le voyage par petites étapes, pour ne point trop se lasser. Le 13 septembre, il nous revenait. Mais doucement ses espérances tombaient.

Il avait pu dire la messe assez souvent, et chaque fois c'était pour lui un indicible plaisir; le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, comme il avait voulu célébrer en son honneur, il se trouva mal; par un héroïque effort, il acheva pourtant les cérémonies, mais aussitôt après il dut se mettre au lit. Il n'osa plus, depuis lors, célébrer les saints mystères; tous

les jours, un peu après minuit, un Père lui apportait la Sainte Eucharistie.

Ses journées se passaient doucement, dans sa petite chambre à l'infirmerie; quatre fois par jour, un de ses amis allait lui faire la lecture; le reste du temps, il le passait à prier ou à méditer. Le médecin, craignant qu'il ne s'y fatiguât, lui défendit de réciter son bréviaire et même de méditer trop longtemps. — « Oh! Monsieur le docteur, lui dit le malade, méditer ne me fatigue pas; j'en ai tant l'habitude! Que pouvais-je faire autre chose aux Indes durant mes longues courses solitaires? »

Il avait mis dans sa chambre quelques objets pieux, entre autres une petite statuette de la Sainte Vierge, qui l'avait suivi tout le long de ses voyages et qu'il voulait avoir toujours devant lui. Quand, plus épuisé chaque jour, il dut garder le lit, il la pendit à son cou pour pouvoir la regarder encore. Au pied de son crucifix, il plaçait des pensées, écrites sur de petits cartons et qui l'inspiraient quand ses yeux tombaient sur elles. On les a conservées toutes, écrites de sa main; je les garde comme des reliques d'un saint. J'en veux transcrire quelques-unes :

« Notre Seigneur a racheté le monde par sa croix, non point par sa prédication, ni par ses miracles. De même les ouvriers évangéliques ne peuvent répandre la grâce de la Rédemption, que par les croix et par les persécutions qu'ils souffrent. N'espérez pas grand fruit de vos travaux, s'ils ne sont pas accompagnés de traverses, de calomnies, d'injures et de souffrances. »

« On n'a jamais vu personne s'élever haut dans la perfection, sans avoir traité son corps comme un animal indocile, que l'on dompte à force de coups. »

« La prudence est souvent la mère de la paresse. »

« Les gens du peuple, les hommes grossiers et malpropres, tous étaient les bienvenus auprès de saint François de Sales. Ils lui disaient leurs petites affaires, et il ne craignait pas de perdre un temps considérable et précieux, car, disait-il, si une chose de rien trouble une âme, il faut la consoler. Les petites affaires en sont de grandes pour les pauvres. »

« Nous faisons très mal et nous nous trompons fort, lorsque nous ne nous résignons pas à tout ce que Dieu a disposé pour nous; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. »

« Faire le bien, mais sans le voir,
Et vivre en saint, sans le savoir,
C'est mon devoir.

Etre toujours dans la douleur,
Avec Jésus mon bon Sauveur,
C'est mon bonheur.

Aimer, travailler et souffrir,
Et quand Dieu le voudra, mourir,
C'est mon désir.

Mourir, ô Jésus, et vous voir!
O sort heureux qui va m'échoir,
C'est mon espoir. »

Et jamais une plainte! — « Comme cet homme se possède! » disait de lui notre médecin, vraiment émerveillé de sa vertu stoïque. A l'infirmier qui le servait, il demandait pardon de lui donner tant de peine. Quand on lui demandait ses mets préférés : « Ceux que vous me servirez, mon cher Frère. » Un jour pourtant l'infirmier insista et lui ordonna presque de lui dire ce qu'il aimait; et alors, le croirait-on? il lui revint un souvenir de sa vie des Indes : il demanda un pigeonneau bouilli au riz!

Il écrit encore dans son agenda, mais d'une main toujours plus tremblante :

« J'ai beaucoup pensé à ce mot de la sainte Vierge aux noces de Cana : « Ils n'ont pas de vin! » Il me semblait qu'à son fils elle les disait aussi de moi : « Il voudrait s'en retourner à ses missions aimées, mais il n'a plus de forces! »

« Je songe aussi qu'en restant ici je pourrai si bien me préparer à mourir, arriver si facilement au Ciel, tandis que si je retourne aux missions, au milieu de tous les tracas de cette vie, comment le pourrai-je? » (18 octobre.)

« N'est-ce pas par amour de la vie que je demande ma guérison? » (19 octobre.)

« Cette nuit, après la sainte communion, je me suis senti la poitrine affreusement déchirée, je n'osai me remuer. » (25 octobre.)

« Je viens de terminer ma dernière neuvaine; le médecin me trouve plus mal que jamais, il n'y a plus d'espoir pour moi; que la volonté de Dieu soit faite!

« *Zoo als God wilt!* » (5 novembre.)

Ce sont les derniers mots qu'il ait écrits!

Le même jour, le médecin, au sortir de sa visite, avertit l'infirmier que la mort approchait. Lui-même, d'ailleurs, sentait que la fin était là; il demanda à être administré. On lui donna les derniers sacrements, le matin vers neuf heures. « Et maintenant, dit-il à un ami qui fut le voir, je ne veux plus penser qu'à mourir. »

La journée se passa dans un calme et une sérénité magnifique. Vers le soir, quand il vit qu'un Père se disposait à passer la nuit près de lui : « Ah! c'est vrai, dit-il, il faudra que maintenant on me veille! Puissé-je mourir vite, pour ne point donner trop d'embarras! »

Comme on lui proposait de lui faire une lecture : « Non, dit-il, laissez-moi doucement penser au bonheur de mourir. »

Son esprit ne se détacha plus de cette vision de la mort et de la délivrance. Ah! je me trompe! Il eut un retour, il eut peur que dans ses pages sur les missions il n'eût mis quelque amour propre et quelque recherche personnelle, peur aussi que l'on n'y pût voir un blâme à d'autres qu'il ne voulait point juger, et ces pages si précieuses, où il avait répandu tout le trésor de son expérience, toutes les lumières de son esprit et toute la flamme de son cœur, il les fit brûler sous ses yeux. « Qu'on m'oublie! Qu'on m'oublie! »

Ce fut le dernier sacrifice.

Il souffrait cruellement; sa poitrine, déchirée et brûlée,

se soulevait avec des spasmes de douleur; quand lui survenait une crise plus forte, il tournait ses grands yeux noirs sur le Crucifix dressé devant lui, et de la main il serrait la petite statue de la Vierge qu'il portait sur la poitrine. Après, quand la crise était résolue, « Ah! cher Frère, j'ai cru que cette fois c'était la fin; mais je vois que je ne m'y connais point. N'oubliez pas, quand le moment sera là, de me crier de suite : Père, vous allez mourir. »

Deux jours se passèrent ainsi, deux jours d'un vrai martyre, la vie semblait ancrée dans ce corps dévasté. « Ah! Frère, dit-il en souriant, que l'on a donc de peine à mourir! » Le 7, un mardi, vers deux heures et demie de l'après-dîner, il demanda à l'infirmier de l'aider à se déplacer un peu. Le Frère le souleva doucement, mais aussitôt, le voyant blémir : « Ah! Père, voici le moment, ayez confiance! » Le pauvre mourant tourna la tête vers le Crucifix, et n'en détacha plus les yeux. Cependant l'infirmier d'un coup de sonnette avait appelé de l'aide, et le premier qui arriva... Ah! Dieu est bon!.. ce fut le P. Koch, son camarade des Indes; ce fut lui qui donna au grand apôtre la dernière absolution, et à la rencontre de cette âme qui s'en allait, appela les anges, les apôtres, les confesseurs et les martyrs. L'Inde lui est apparue à cette dernière heure; cette Inde où il avait semé l'Evangile, cette Inde où, pour servir le Maître et le Seigneur Jésus-Christ, il avait jeté, comme de nul prix, ses forces et sa vie.

Son agonie fut de quelques instants, il souleva une

dernière fois, avec un effort convulsif, sa pauvre poitrine, ses lèvres se contractèrent comme en un sourire, et il s'affaissa.

Tout était fini sur cette terre.

Il avait vécu en ce monde 37 ans, 6 mois et quelques jours.

Ses funérailles furent bien simples; il n'avait point fait de relations depuis son retour au pays; ses relations anciennes s'étaient fort refroidies durant son absence; son nom ne disait rien en ce monde d'Europe où ses travaux de géant étaient ignorés, et derrière son cercueil qui s'en allait, ne marchaient que ses frères de sang et de religion, et quelques amis de la Compagnie. Et le pauvre corbillard roulait à travers les rues indifférentes. Parfois un passant s'arrêtait, se découvrait, regardait passer ce cortège de prêtres silencieux, et s'en allait en se disant : « C'est quelque prêtre qu'on enterre. » Il ne se doutait pas que ce prêtre c'était un héros. Qui sait si quelque autre, hostile, ne s'est pas dit : « Bah! ce n'est qu'un curé! » C'est vrai, ce n'était qu'un curé! mais ce curé avait civilisé, par l'Evangile, des provinces grandes comme quatre fois notre patrie.

On déposa son corps au cimetière de la paroisse d'Héverlé et, après le prêtre officiant, le premier qui jeta sur son cercueil une pelletée de terre fut son ami le P. Koch. Je le vois encore debout, devant cette tombe ouverte, avec sa grande barbe de missionnaire, et sa figure bronzée par l'impitoyable soleil de là-bas, stoïque, impassible, refoulant dans son cœur les larmes

qui montaient. Et comme nous nous en retournions ensemble : « Ah! me dit-il, si cet homme-là était mort aux Indes, le Chota Nagpore tout entier lui eût élevé des autels. »

Je voudrais voir un mot gravé sur sa tombe, le mot superbe d'un vieillard du Barway : « Ne dites pas que notre prêtre est mort, c'était plus qu'un prêtre, c'était le roi des prêtres! »

Sur le souvenir pieux que l'on fit à sa mémoire, Guido Gezelle, le grand poète de la Westflandre, écrivit ces beaux vers :

« O vlaamsche held, die honderden,
Geheiligd door uw' hand,
Met ons hiet evenkersten zijn,
In 't verre en 't vreemde land;

O Vlaming, die, ter dood getrouw
Aan God, aan zede en taal,
Uw eigen volk liet de erfenis
Van uwen zegepraal,

Blijft werken nog, en wekt in ons
Een vonksken van de vlam
Die 't heidendom in brande stak,
Die u het leven nam!

Blijft werken nog, en, won den loon
Uw' nooit vermoeide hand
Zij werve en wende er meer van ons
Naar 't vreemde en 't verre land!

Dan blijft het dierbaar pleksken grond,
Dat zulke mannen droeg,
Zijn' waarlijk vlaamsche kinderen
Toch immer groot genoeg! »

*
* *

Héros des Flandres, qui, aux foules
baptisées par votre main,
appreniez à communier avec nous
dans la terre étrangère et lointaine;

O Flamand, fidèle jusqu'à la mort
au Dieu, aux mœurs et à la langue natale,
vous avez laissé à votre peuple l'héritage
de vos triomphes.

Travaillez encore; faites jaillir en nous
une étincelle de cette flamme
qui mit en feu la terre païenne
et qui consuma votre vie.

Travaillez encore; et que, déjà récompensée,
votre main infatigable,
nous appelle, nous entraîne de plus en plus
vers la terre étrangère et lointaine.

Elle est petite, la patrie aimée,
mais quand elle enfante des géants comme vous
pour ses vrais fils flamands
elle est toujours assez grande.

Je remercie Dieu de m'avoir donné la grâce d'écrire cette vie. Les heures sont douces et vivifiantes que l'on passe en commerce avec ces fières âmes. Si petit que l'on se trouve devant elles, — et combien petit, car en vérité que nos vies sont insignifiantes à côté de leurs vies! — on se sent, à leur contact, comme agrandi et rapproché des hauteurs où elles habitent. Le cœur, réchauffé par leur cœur, se détache de toutes les mesquines préoccupations d'ici-bas et rêve du moins de grandes œuvres, de grands dévouements et de grands sacrifices.

Et cela est bon de rêver ainsi.

Pourquoi ne l'avouerais-je pas? Je me suis senti fier aussi. Il y a bien quelque honneur, me semble-t-il, à compter dans sa famille des héros de cette taille. En nos temps de petits calculs et de petits caractères, quand tout est mesuré à l'aune étriquée de l'argent gagné et du revenu mis en poche, ces dédaigneux de tout, allant au devoir et à l'honneur, sans souci des biens d'ici-bas, sans souci même de leur sang et de leur vie, dépassent de si haut nos générations bourgeoises, qu'à les voir on dirait d'une évocation de ces vieux temps chevaleresques, où l'Europe enfantait les Roland et les Charlemagne.

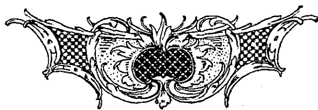
Et fier pour mon pays, pour ma patrie. Quand Saint François-Xavier, que l'on a osé comparer à Saint Paul, évangélisait le Japon, il demanda des aides à toute l'Europe, mais il eut un mot très glorieux pour nous : « Mitte Belgas! » Envoyez-moi des Belges! C'est un Belge qui a fait ce que je viens de dire. Et

certes, on me permettra de remarquer que les trois plus grands missionnaires de ce siècle : le P. de Smedt, aux Montagnes rocheuses, le P. Damien, au milieu des lépreux de Molokaï, et le P. Lievens dans les Indes, tous trois, sont nés en notre pays.

Tous les trois ont donné leur vie.

Et quand, au moment même où j'écris ces lignes, devant une mission nouvelle, grande, généreuse, nationale, ouverte à l'apostolat belge, j'entends les prudents et les habiles nous crier : « Prenez garde, prenez garde, on meurt vite là-bas! » je ne puis m'empêcher de songer à ces grands Apôtres. De quel dédain superbe ils auraient couvert un pareil discours!

L'homme sera bien vil et bien méprisable, le jour où, pour les grandes causes, il ne saura plus mourir.





TABLE


UNIVERSITY OF CHICAGO
57 882 656